Patrick Jardin

PAS DEVANT LES CAMÉRAS!



Le cri de révolte

La reconquête

Charles d'Onten

La reconquête

Presses de la Délivrance

ISBN:

© Presses de la Délivrance. GT Éditions 3, rue de l'Arrivée – 75 015 Paris.

Préface

Voilà, nous y sommes. Dans quelques jours ce manuscrit va être remis à l'éditeur. C'est une sensation curieuse, un mélange de joie et d'excitation mêlé d'une angoisse diffuse qui acte une sorte d'abandon. En écrivant ces mots, je réalise que, sans vraiment l'avoir voulu, Patrick Jardin et moi-même Bruno-Laurent Saint-Georges avons tout fait pour retarder cet instant. Nous sommes en juillet 2019, Patrick est dans le sud de la France pour les vacances, je suis à Lille, mais téléphone et e-mails n'y peuvent rien, nos séances de travail nous manquent. Comment pouvait-il en être autrement?

Pendant plus d'un an, nous avons appris à nous connaître, à nous comprendre et à nous respecter. Premier fruit de ce livre, une amitié est née. Sans elle, il était impossible d'aller suffisamment loin pour comprendre qui sont Patrick et Nathalie Jardin, un père et sa fille, aujourd'hui à jamais séparés depuis ce 13 novembre 2015. Lui et moi sommes allés aussi haut qu'il était possible d'aller. Patrick ne m'a rien caché, je n'ai pas triché, nous ne nous sommes pas ménagés. Nous avons pleuré, ri, fêté, admiré, critiqué mais toujours partagé. Artifices, faux-semblants, hypocrisies ou calculs n'ont jamais eu de place entre nous. Patrick est un bloc tout en puissance, je suis une masse née pour amortir les chocs les plus violents, nous étions faits pour nous entendre.

Nous avons travaillé dur mais, malgré cela, il faut se rendre à l'évidence, la douleur de Patrick Jardin reste immense. Jamais il ne trouvera le repos. Certains diront que je suis un mauvais thérapeute car, après toutes ces séances, il reste habité par elle et surtout par une haine tenace. Je leur répondrai que j'ai très vite cessé de l'être, thérapeute, en découvrant que cette haine et lui ne faisaient qu'un, s'appuyant l'un sur l'autre et réciproquement. Qui oserait l'en blâmer? Pas moi. Ils, les islamistes, lui ont tout pris, alors surmonter ou enfouir cette immense douleur par la haine choque. Notre époque s'est oubliée à un tel point que haïr y est interdit. Et pourtant...

Or, au fur et à mesure de nos conversations, Patrick m'a fait découvrir toute la noblesse de ce sentiment. Son livre ne pouvait donc pas être un « vous n'aurez pas ma haine » de plus. Il devait être ce que Patrick est au fond de toute son âme et de toutes ses tripes, de son cœur : un guerrier. La haine est son alliée, le moteur d'un combat à la loyale, un sentiment fort, terrifiant même, pour qui reste figé dans les commandements moraux d'une époque aveuglée par une bien-pensance dont il serait pourtant impératif de se délivrer. Notre liberté d'être et de penser est à ce prix-là.

C'est pour briser cet aveuglement que Patrick a écrit ce livre, son livre, un travail personnel, assumé du premier au dernier mot. Bien sûr, ses détracteurs diront qu'il parle trop de lui, mais comment pouvait-il en être autrement? D'autres iront certainement jusqu'à l'accuser de se servir de la mort de sa fille pour développer un message purement politique, mais il s'en fout, il n'a que mépris pour eux. Seule compte la certitude qu'elle sait. Oui, de là où elle est maintenant, Nathalie sait tout ce que son père a fait et fera pour elle, son amour, ses regrets, les disputes, les réconciliations, les rires, les combats passés et à venir. Tout est maintenant déposé auprès d'elle, pour toujours. Un mot me vient, pudeur. On peut décider de ne rien cacher mais les êtres aimés, même par-delà la mort, il faut tout protéger. L'intimité d'un père et de sa fille ne nous regarde pas.

Mais, au bout du compte, une transformation s'est opérée chapitre après chapitre, j'en suis certain. La haine, compagnon de route d'une volonté de vengeance sacrificielle s'est petit à petit muée en une haine aussi dense, mais tournée vers un autre but, positif celui-là: que vous, moi, eux, ne perdions pas notre Nathalie.

C'est pour cela que ce livre est écrit.

Bruno-Laurent Saint-Georges

Libération

J'avance. J'aime le verbe avancer, comme on aime une sorte d'antidote à la peur de sombrer. Vous savez, il y a encore quelques années, j'avais tout, tout ce qu'un homme digne de ce nom peut espérer avoir. Avoir, en voilà un verbe. Son synonyme? Pour vous, à qui je vais tout dire, avoir, c'est comme dormir, aimer, avancer, croire, sécurité, demain, vieillesse au coin du feu, entouré, petits-enfants, des yeux qui se ferment, le soir, et à la grâce de Dieu, heureux, quand il le décidera. Une vie bien remplie, j'avais tout, aujourd'hui, que me reste-t-il? Pas rien, mais c'est parce que c'est comme cela que j'ai décidé de regarder ma vie, les yeux dans les yeux. Ce 12 novembre 2018, ma vie, à 7 h 45 du matin se résume à une question, qu'est-ce que cet homme, ce journaliste, aura compris de moi et de ce que je suis devenu? Avancer? Reculer? Sombrer?

Sombrer? J'en suis certain, il est si loin de moi, né je ne sais où, je ne connais rien de lui. Mais finalement, j'aurais pu lui demander, mais non, la peur, en tout cas la pudeur, m'en ont empêché. Si les gens savaient – et d'ailleurs, ils vont savoir puisque j'écris. Ils me pensent tous si fort, ces derniers mois, ces combats, témoignages, encouragements, applaudissements, et même *standing-ovations*, vous savez, ces centaines d'hommes et de femmes debout, devant vous, entre ombre et lumière. Grâce à eux, j'effleure la certitude que ce que je vis depuis trois ans ne m'écrase pas pour rien. Or, certains jours, je suis fatigué, las, incertain, laissant poindre ma nature profonde, pudique, timide, honnête, mais aussi dure, aveuglée, surtout pour l'amour des miens. Je n'ai pas toujours su, pu montrer, mais mon Dieu, que je regrette. C'est trop tard.

Il s'appelle Tristan, Tristan Berteloot. Bruno-Laurent, celui qui sait m'écouter, m'a dit que c'était un très bon journaliste. J'ai donc décidé de lui faire confiance. Donc, pas de « journaleux » pour Tristan, car c'est pour moi ce que sont les autres, ses confrères. Je ne les aime pas, une sorte de mélange à base de méfiance instinctive car je les vois complices des politiques qui nous poussent vers l'abîme. Cet abîme où je suis plongé, je le leur dois, à cause d'eux et de leurs trahisons. Croyezmoi, vous m'y rejoindrez si rien n'est fait, ce n'est qu'une question de temps, moi, je le sais, vous pas encore. J'avance donc, oui j'avance, pour moi, pour vous, je fais tout ce que je peux, j'écris tout ce que je sais, pour éviter l'inévitable: plus d'autres Nathalie.

Libération. C'est le journal de Tristan Berteloot.

Libération, Tristan, moi et bien sûr Nathalie, ma fille tant aimée. Ta voix, va-t-il comprendre quand je t'entends encore à chaque fois que je compose ton numéro de téléphone? Peut-il seulement imaginer lui, le rouge, le mondialiste, l'immigrationniste, qu'un père puisse payer pendant 3 ans un abonnement de téléphone pour ne pas perdre tout à fait sa fille? Oui, 3 ans, demain, ce 13 novembre 2015 où tout bascula. Maudit soit ce jour et maudits soient tous ces criminels et leurs complices. Demain, 13 novembre 2018, je serai seul, sur la tombe de ma fille

Les piles de journaux sont là, devant moi. Pas besoin de chercher longtemps, les exemplaires de *Libération* sont sur la droite, plusieurs dizaines. J'en prends un, tourne les pages jusqu'à la fin, 3° ou 4° de couverture, je sais que c'est là que se trouve ce que le journal appelle « le portrait ». Rien. Si, à gauche de la 3° de couv, page 30, un titre: « Peine Perdue ». Une phrase: « Si l'extrême droite veut en faire son héraut anti-islam, ce père en colère d'une des victimes du Bataclan est surtout un homme brisé ».

J'achète 5 exemplaires, je sors, mes yeux sont rouges, Nathalie. Heureusement, dehors, cette heure de la journée veut dire seul. J'accélère le pas, je veux être le plus vite possible dans ma voiture. La voyant, je n'imagine pas qu'elle avait marqué Tristan Berteloot à ce point-là. Mais je n'y suis pas encore, je n'ai pas lu une seule ligne, pas tout de suite. Peine perdue...

Perdu, oui, c'est sûr, le sens de la vie, mais pas ma peine, mes peines et puis, de toute manière, quelle vie, quel sens, demain? Y a-t-il seulement un lendemain lorsque vous avez perdu un enfant? Même entouré, on est seul face à ses doutes, aux ombres du « que n'ai-je pas su faire », « pu faire » ou même « voulu faire »? Il y a ce « moi » dont vous ne voulez plus vraiment car privé de ce « nous », ce « nous deux » à jamais perdu. Plus loin, il y a les autres bien sûr, qui font ce qu'ils peuvent pour vous ramener vers la lumière qu'est la vie – du moins, à leurs yeux. Aux miens, il n'y a plus eu que doutes et chagrins pendant des mois. Pour la première fois, j'ai pensé que plus jamais je ne sortirai de cette obscurité dans laquelle j'ai été plongé par ces salopards.

Perdre un enfant, c'est au-delà des mots, encore plus insoutenable dans de telles conditions. Personne n'est programmé pour être plongé dans un noir aussi total, c'est contre nature. C'est à nous de partir les premiers, pas à nos enfants. Que peut-il y avoir de pire? Rien. Ce pire, je le vis. Mais, si je le vis dorénavant, je dois avancer, refusant de rester pour toujours au fond du trou. Jamais je ne ferai un tel cadeau à ces ordures. Leur obscurité ne sera pas ma défaite, mais la leur.

Ce livre est donc tout entier tourné vers un combat, un avenir. S'il m'a fallu attendre trois ans pour trouver la force de l'écrire, ses mots me touchent tous, mais aucun d'entre eux ne m'ébranle plus au point de renoncer. J'assume tout ce que j'écris, du plus intime au plus dérangeant. Je suis nu devant vous, dur, fort, convaincu, mais aussi humain, sensible et prêt à tendre la main. Je ne suis pas un monstre, un tyran, un fasciste ou un raciste mais un père qui, par-delà sa douleur, tient à rester debout, dans l'honneur et la droiture. Je sais que ce qui va suivre peut me valoir pressions, intimidations, menaces ou pire, mais rien n'y fera, ma douleur me rend inatteignable. Comme la vie me l'a rappelé ce 13 novembre 2015, ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort. C'est donc plus fort que j'avance, vers un seul but: que Nathalie ne soit pas morte pour rien.

Tristan Berteloot l'a-t-il compris, son article vat-il m'aider? Quelle question quand je réfléchis, mais pourquoi m'aiderait-il? Je suis, à ce moment-là, certain de représenter tout ce contre quoi il lutte, et plus que tout, ma haine.

Je l'ai bien vu, lorsque nous nous sommes rencontrés la première fois, c'était le jeudi 25 octobre 2018. J'ai vite compris qu'il était surpris. Mais qui s'attendait-il donc à rencontrer? Un fasciste? Un xénophobe doublé d'un raciste? Tant de fois ces derniers mois, j'ai vu mon nom, prononcé ou écrit comme peut l'être le centre d'une cible où, pour le prix de quelques fléchettes, il devenait possible de se racheter une vertu à bon compte! C'est si facile de juger, encore plus quand on a peur. J'en ai encaissé des coups, bien avant même que commence mon combat pour empêcher Médine, ce rappeur, prêcheur de haine, de chanter au *Bataclan*. Vous vous

rendez compte, chanter au *Bataclan*, là où tant des nôtres sont morts ou ont été blessés, à vie, que ce soit physiquement ou psychologiquement.

Tristan Berteloot sait tout cela, il est ami, autant que l'on puisse l'être dans un milieu aussi particulier que celui de la presse, avec ses consœurs du *Monde*, Lucie Soullier et Élise Vincent. Elles ne m'ont pas loupé. Le 29 septembre 2018, un numéro week-end en plus, page 14, tout entière: « Un père sur le chemin de la haine ». Elles ont certainement dû penser en l'écrivant qu'elles allaient casser du facho. Raté. Ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort, voilà une devise que j'aime, mais jusqu'à quel point? Il est donc là, assis devant moi, presque mal à l'aise. Bruno-Laurent est à mes côtés, lui, l'ayant déjà rencontré deux fois, pour mettre en place ce rendez-vous, à l'hôtel Castille, 4 étoiles, rue Cambon, un quartier chic de Paris.

Il est nerveux. Pourquoi semble-t-il avoir du mal à me regarder dans les yeux? Cela ne peut pas être l'endroit, car après tout, travailler pour *Libération* n'implique pas de faire vœux de pauvreté. Quand bien même cela aurait été le cas, un bistrot au fin fond du XV^e ou du XX^e arrondissement aurait fait l'affaire, je m'en fous! Moi, je suis bien dans mes pompes, d'autant plus qu'ensuite je déjeune avec mon fils, puis rencontre une journaliste de *Valeurs Actuelles* pour une *interview*! Lui patauge, a du mal à prendre son élan. C'est pourtant simple à comprendre aujourd'hui, avec le recul: c'est un

garçon très intelligent, intuitif, et il a vite saisi qu'il allait avoir du mal à faire mieux que les filles du *Monde*, à m'enfermer dans la cage du vieux facho réac, xénophobe et raciste, vous savez, ces endroits sombres et humides d'où plus rien de ce que vous dites ne peut être entendu.

C'est évident, il a vu qui j'étais vraiment, et le pauvre, s'il a vendu à sa rédaction l'idée qu'il allait réussir là où toutes celles et ceux qui me rencontrent ont échoué, il a tout faux! Eh oui, Monsieur le journaliste, devant vous est assis un homme qui souffre, rien d'autre. Alors, il faut bien sauver la face, et quand même tenter de trouver là où ça peut faire mal, difficile de laisser l'homme reprendre le dessus sur vingt ans de journalisme. Talon d'Achille? L'argent, il parle donc d'argent, êtes-vous riche? Vous aviez une société, France Car, combien l'avez-vous vendue? Plusieurs millions? Bien sûr, je ne réponds pas, pense-t-il comme certains qu'avoir de l'argent fait que l'on souffre moins, comme si « le riche » avait moins de cœur que « le pauvre »? Tristan Berteloot se pose-t-il la question quand il se remémore que son patron, s'appelle Patrick Drahi, une des plus grosses fortunes françaises?

Mais c'est un homme honnête, bon journaliste, Bruno-Laurent a raison, alors il se reprend: « *Vous savez, M. Jardin, je ne vous imaginais pas comme cela.* » Je peux donc me montrer tel que je suis. Entre nous, s'est instaurée une paix des braves, mais avant la guerre. La conversation devient fluide, humaine, presque agréable.

Une heure, nous convenons de nous voir à Lille, le lundi 5 novembre 2018. Il veut tout voir, savoir, comprendre. Il part, Bruno-Laurent aussi, mon fils est là, un moment de répit.

Ai-je fait une erreur? Quand Tristan Berteloot viendra me voir à Lille, je m'interroge. Aller le récupérer à la gare Lille Flandres oui, lui montrer là où je travaillais, vivais, ai aimé et été aimé, hier, aujourd'hui, tout ce qui compte, même le plus personnel, oui, bien sûr, je m'y suis engagé, et je suis un homme de parole, mais en quoi le véhiculer? Une Volkswagen Golf? Celle de ma fille. Oui, je l'ai gardée, en plus de son abonnement téléphonique, ou alors une de mes voitures car j'aime les belles voitures, les voitures de luxe, de préférence allemandes ou italiennes. Finalement, cela se résume à assumer ou pas, comme si la question devait encore se poser, à 66 ans. Il faut dire qu'en France, on n'aime pas les riches, à savoir d'ailleurs ce que l'on appelle riche. Pour M. Hollande, c'était, je crois, à partir de quatre mille euros mensuels... Alors, ce sera une BMW X6.

Et ça n'a pas loupé. Rentré chez moi ce 12 novembre 2018, avec mes cinq exemplaires du journal, j'ouvre, page 30: « Sa bagnole, un 4x4, est énorme. » Il n'a pas pu résister, c'était plus fort que lui! Cette phrase, je l'ai prise en pleine gueule surtout quand l'article commence par « Patrick Jardin erre entre Lille et Tourcoing au volant de la BM. L'air paumé, un peu. » Paumé? Pour qui veutil me faire passer, un pauvre type? Mais il croit quoi,

que cela m'est tombé tout cuit du bec, que je suis né une cuillère d'argent entre les dents? Sachez que c'est loin d'être le cas, et mon père encore moins que moi. Si je dis aujourd'hui merci à mon *pater*, vous pouvez me croire, j'en ai bavé et si justement je ne suis pas « paumé » aujourd'hui, c'est beaucoup à mon père que je le dois.

Viril, droit et juste. Trois mots, oui, c'est bien mon père. Il était le plus jeune d'une fratrie de trois garçons. Petit et mince, il eut très tôt une personnalité affirmée. Marié avec ma mère en 1945, il comprit dès la fin 1951, que le protectorat français sur le Maroc appartiendrait bientôt au passé. Rentré en France en 1952 il trouva un emplacement de 2000 m² dans un quartier très populaire de Lille. S'ajoutaient un sous-sol et un étage qu'il fit relier par un ascenseur. Ainsi, il cumulait deux activités: atelier automobile (mécanique, tôlerie, peinture) et parking. Son affaire marcha bien tout de suite, nous étions à l'époque du boom de l'automobile. Mais mon père eut une intuition: louer des voitures et des utilitaires!

Comme toutes les idées de génie, devenir le premier loueur de véhicules à Lille, il était en avance sur son temps! C'est donc contre l'avis général que mon père acheta une Renault quatre chevaux et un Citroën tôlé. Déjouant tous les pronostics, l'activité s'envola. Mon père, lui, ne fut pas surpris. Il avait vu juste. La contrepartie de ce succès? Un travail sans relâche, le garage ouvrant de 6 heures à 12 heures puis de 14 heures

à minuit, tous les jours, sauf le dimanche où c'était de 8 à 13 heures puis de 18 heures à minuit.

En 1964, l'équipe du maire socialiste de l'époque, Augustin Laurent, profita des vacances judiciaires pour l'exproprier *manu militari* mais, une fois de plus, mon père avait vu le coup venir. Il avait entretemps acheté un autre garage, deux cents mètres plus loin. Repli assuré, il put transférer son activité. Il y laissa quand même des plumes car le nouvel emplacement était bien plus petit que l'ancien. L'activité parking dut stopper et celle de l'atelier diminuer, les clients ne pouvant plus se garer sur place. Mon père accusa le coup. Heureusement, l'activité location de véhicules continuait à se développer.

Mon père était d'origine normande, de Normand obstiné en plus. L'avoir oublié allait coûter cher à Augustin Laurent et sa petite clique. La ville de Lille fut condamnée à verser à mon père une importante indemnité qui, aussitôt touchée, fut réinvestie dans l'achat de nouveaux véhicules de location. Justice était faite. Il faut dire que, pour ébranler mon père, il en fallait bien plus, vu la jeunesse qu'il a eue! Un frère brûlé dans un char en 1940, un autre disparu, finalement déporté qui ne rentra qu'à la fin de la guerre. Sa mère en mourut de chagrin et il se retrouva seul avec son père. L'amour maternel? Envolé! L'amour paternel? Peut-être prouvé, mais jamais exprimé. C'est certainement pourquoi, bien que convaincu que mon père m'aimait, il ne m'a jamais pris dans ses bras. Comment aurait-il pu offrir ce qu'il

n'avait jamais reçu?

En tant qu'aîné, j'étais bien sûr en première ligne! Il lui était impossible de m'imaginer oisif à la maison et, détectant très tôt mes talents manuels, il ne se priva pas de les utiliser. Il ne me passait rien, exigeait beaucoup, remerciait peu! Telle fut la règle et j'eus des moments durs, d'autant plus durs que je constatais qu'avec mes deux frères, il avait desserré l'étau. Il faut dire qu'ils étaient beaucoup moins bricoleurs. J'en ai donc bavé, mais il n'y a rien à regretter. Il était visionnaire, instinctif, et peut-être qu'inconsciemment, il avait senti que la vie qui m'attendait serait pavée de souffrances. Une vraie vie de merde? Non, aujourd'hui, je peux lui dire:

« Papa, merci! »

Oui, merci, car il m'a rendu fort, et à nouveau, car cela m'a blessé, non M. Berteloot, je ne suis « paumé, un peu »!

Je n'ai rien à vous cacher, alors voilà: Dès mon plus jeune âge, j'ai appris à repeindre une pièce, remplacer des toilettes, des joints, une chaudière, cirer un parquet. Cela m'a plu, mais j'aurais aimé passer plus de temps avec les copains à jouer au foot, ma grande passion. Toutes ces fois où j'ai accompagné mon père pour dépanner ou remorquer ou ramener des voitures abandonnées, dégradées ou accidentées par des clients pas toujours délicats. Quand j'y pense, je n'avais même pas le permis de conduire. Cela s'appelait vraiment apprendre « sur le tas » et même sur le toit, quand, un dimanche matin,

nous sommes allés récupérer une Renault Dauphine, abandonnée retournée, par un client éméché après une soirée passée dans une boîte de nuit lilloise renommée.

C'est donc à la dure que j'ai été élevé, mais nous ne manquions de rien. Bien sûr, pas de vêtements de marque ou d'argent de poche. Si nous voulions nous acheter quelque chose, eh bien nous n'avions qu'à travailler. J'ai donc travaillé pendant mes vacances scolaires: manutentionnaire, disc-jockey (mais oui!), opérateur de cinéma, maître-nageur sauveteur, etc. Avec le recul, quelle chance j'ai eue, quelle école pour bouger, s'adapter, comprendre, anticiper et résister. Une seule fois, il m'a déçu et je lui en ai voulu! Il m'avait promis un vélo si j'obtenais mon BEPC. Je l'ai eu, vais le voir et lui demande la récompense promise.

- J'ai acheté pour toi le vélo du fils du mécanicien. Il est en bas, tu n'as qu'à le repeindre et le remettre en état.

J'étais abasourdi. Il n'a jamais imaginé à quel point il m'a déçu, ce jour-là! Il n'en a jamais rien su et, de toute manière, je n'aurais jamais osé le lui dire. Je crois que je craignais un peu mon père, il émanait de lui une austérité qui imposait le respect. Il n'avait pas à élever la voix ou à répéter deux fois la même chose pour être entendu. Oui, nous le respections.

Travaillant quasiment sept jours sur sept, mon père a eu peu de temps à partager avec nous trois. C'était le rôle de ma mère. Il n'est venu me voir qu'une seule fois au foot, c'était pour une finale de coupe du Nord.

Pendant tout le match, je les ai cherchés du regard et ce n'est que dans les dernières minutes que je vis mes parents se glisser parmi la foule, heureusement pile au moment où je marquais un but, à la toute fin du match.

Quand j'ai commencé à travailler avec lui, il s'est installé entre nous une véritable connivence doublée d'une grande complicité. Bien sûr quand nous n'étions pas d'accord, cela s'entendait car, avec les années, je ne mâchais plus mes mots. Si nos avis divergeaient, il y avait une explication virile mais courtoise et argument contre argument, le plus pertinent l'emportait. Nous sommes mêmes allés parfois jusqu'au conflit mais, une fois la solution trouvée, il n'en restait rien d'autre qu'une connivence renforcée.

Il m'arrive souvent de me demander ce qu'il aurait pensé de son fils, aujourd'hui, au moment où j'écris ces lignes ou en me regardant, de là où il est, lire cette page 30 de Libération qui se termine par « parfois, si la météo le permet, il roule jusqu'au Touquet, où il avait gardé l'habitude d'aller en famille. Il descend sur la plage respirer les embruns. Pas longtemps, car la ville le rend sombre. Dans le centre, Patrick Jardin évite de passer devant le chat bleu, un chocolatier-confiseur. Parce que, dedans, il y voit sa fille "les bras chargés de bonbons". »

Bruno-Laurent avait raison, cet homme en est vraiment un, doublé d'un bon journaliste, nous nous sommes compris, et quoi qu'il en ait pensé, j'ai bien fait de me montrer à lui tel que je suis vraiment, un père meurtri.

J'ai posé le journal, jeté un coup d'œil sur mon téléphone où des messages par dizaines, puis par centaines s'accumulaient. Ce fut comme cela toute la journée, appels, SMS et bien sûr Twitter, beaucoup indignés, certains touchés, et d'autres agressifs, sous pseudos bien sûr, avec toujours ces qualificatifs fourretout. Ces « bonnes âmes » à quatre sous, si facilement choquées, je m'en fous complètement, même si cela n'a pas toujours été le cas. Comme quoi, on se fait à tout, du moins en matière d'insultes, car pour ce qui est de ma douleur, vous l'avez compris, jamais je ne leur pardonnerai. Pourtant, j'ai essayé.

Pardonner?

En rejoignant l'association « 13 novembre 2015 », j'espérais rencontrer des gens comme moi. Ayant vécu le même drame, bien sûr, j'allais y trouver du réconfort. Partager? Oui. Pardonner? Non et d'ailleurs pourquoi, comment pardonner? Pour pardonner il faut encore que l'on vous demande pardon! Je fus surpris de constater qu'une majorité de membres de l'association se sont réfugiés dans le pardon. Mais comment peuton pardonner aussi vite à quelqu'un qui vous a enlevé aussi abominablement un fils, une fille, une épouse, un mari, une compagne, un compagnon, un ou une amie? Moi, je ne peux pas, cela m'est et me sera complètement impossible. Dans ma jeunesse, je me souviens de mon entraîneur de football: « Patrick, lorsque tu rentres sur le terrain, c'est la guerre. Tu prends un coup, tu ne dis rien. Mais lorsque l'adversaire se représente devant toi, tu dois te faire respecter et tu lui rends. N'aie jamais peur, ne recule jamais, et lorsque tu sors du terrain, tu sors tête haute après avoir tout donné. » Ces mots font partie de moi. Grâce

à eux, j'ai joué à haut niveau. Je n'avais peut-être pas le talent de certains, mais à force de volonté, de force et de fierté, je me suis hissé à leur hauteur.

J'envie celles et ceux qui sont dans le pardon, celles et ceux qui peuvent écrire « vous n'aurez pas ma haine » car ils ont acquis une tranquillité d'esprit – du moins je l'espère pour eux. Ont-ils réussi à passer à autre chose? Moi, non. Je ne peux pas pardonner et si, un jour, je peux rendre la monnaie, je la rendrai. Je sais qu'en 2019, penser cela n'est pas « bienséant », mais qu'y puis-je? Personne ne peut se mettre à ma place. Jour et nuit, un esprit de revanche bouillonne en moi. Personne ne peut m'attaquer et me nuire à ce point sans en payer le prix: la loi du Talion est ma loi.

Ma famille a été bien entendu très atteinte par ce drame. Tous tentent de me soulager, en particulier Valérie, ma compagne, mais que c'est difficile, pour eux comme pour moi. Comment pourraient-ils comprendre, personne ne peut accéder à ce qui de passe dans ma tête. Ce que je pense, ressent, souffre, ils ne le savent pas. Même entouré, je reste seul, seul face à ce deuil. Personne ne peut rien faire pour moi, c'est pourquoi je refuse toute aide psychologique, sauf celle de Bruno-Laurent puisque c'est son métier et qu'en plus, nous écrivons ce livre à quatre mains. Malgré cela, je reste seul avec ma fille. Elle occupe toutes mes pensées. C'est avec son image que je me lève le matin et que je tente de m'endormir le soir. Lorsque je me réveille la nuit, elle est

toujours là. Ce sera comme cela jusqu'à la fin.

C'est pour ça qu'un jour, un ami m'a irrité. Il m'a dit: « Patrick, il serait temps que tu passes à autre chose. » Il n'a rien compris, ma fille restera ma fille et, tant que je vivrai, je ne pourrai oublier et cesser de combattre ses assassins et leurs complices. Je voudrais l'y voir, lui, si on lui avait assassiné sa fille! Je suis « l'anti-Antoine Leiris », l'auteur du livre Vous n'aurez pas ma haine.

Et puis, je souffre. À chaque fois qu'un autre attentat a lieu, allez, un coup de poignard de plus, les mêmes hurlements tout au fond de moi. Chaque fois qu'une victime meurt sous les coups d'un islamiste, j'ai la certitude que Nathalie est ré-assassinée (mais quel verbe!), encore, toujours, combien, mais aussi pourquoi certains attentats m'affectent-ils encore plus? Tenez, un exemple, ce dimanche 1er octobre 2017. Comme tous les dimanches, je suis parti jouer au foot avec des copains dans un petit village de la banlieue de Lille, Bauvin. Làbas, les matchs sont aussi intenses que difficiles, mais, heureusement, ce jour-là, la victoire nous a souri. Après le pot traditionnel qui suit le match, je suis rentré chez moi, un bon bain chaud, détendre mes vieux muscles après l'effort. Puis, un verre, Valérie, déjeuner, lorsque soudain. 13 h 50, mon téléphone se met à vibrer sous l'effet de dizaines de messages!

Marseille, gare Saint-Charles, deux jeunes femmes viennent d'être poignardées, puis égorgées. Je n'arrive pas à y croire, imaginer qu'une telle atrocité puisse se produire comme cela, en pleine journée! Le visage de Valérie se fige. À travers cette horreur, une fois encore, elle me voit revivre ce maudit 13 novembre 2015. Leurs parents, mon Dieu, quelle abomination! Une fois encore, toujours les mêmes questions, comment est-ce possible? Les témoins? Pourquoi personne n'est intervenu? Qui est cette ordure? Combien de condamnations? Que fout-il dehors? J'en suis déjà certain: il a pu les poignarder, le lâche, parce que d'autres ont été aussi lâches que lui, en ne faisant rien pour l'en empêcher, lui et tous ceux de son espèce. Personne n'a pris leur défense, enfin, sur le parvis, nous savons tous à quoi ressemble celui d'une gare, mais pourquoi? Ce pourquoi, je le hurle à chaque fois!

Si j'avais été là, je serai intervenu, quitte à rester sur le carreau – certainement cette impulsivité. Nathalie aussi était comme cela, et elle l'a, hélas, démontré au *Bataclan*. Ah, si j'avais pu le planter, bien sûr cela ne m'aurait pas rendu ma fille, mais cela m'aurait soulagé, peut être apaisé ma haine, un peu, la vengeance.

Laure avait 20 ans, Mauranne sa cousine, 21. Comme Nathalie, leurs rires, pleurs, voix, regards, peaux, cheveux, plus personne ne pourra les entendre, les toucher et les sentir. Ahmed Hanachi, Tunisien de 29 ans en situation irrégulière leur a tout pris, à elles, leurs parents, leurs amis, et certainement leurs enfants, qu'elles n'auront jamais. Pourquoi était-il là, à cet instant précis, tout son être empli de haine pour ces

deux malheureuses, et à travers elles pour nous tous? Combien sont-ils, comme lui, en situation irrégulière, avec des casiers judiciaires longs comme le bras, jamais punis, incarcérés, ou même expulsés puisqu'ils n'ont rien à faire chez nous? Lui a été arrêté à Lyon, le vendredi 29 septembre, 2 jours avant de tuer. Interpellé après un vol à La Part-Dieu, il a été relâché, malgré le fait qu'il n'aurait jamais dû être en France! À coup sûr, il devait bien comme tous les autres, aller pleurer à la CAF et y rafler tout ce à quoi il « avait droit »! Depuis 2005, 12 ans, 7 interpellations, sous 7 identités différentes. Cette fois, les services de police avaient saisi la police aux frontières pour le faire expulser. Mais la préfecture du Rhône ne leur avait jamais délivré d'OQTF (obligation de quitter le territoire français), arguant que le centre de rétention était saturé.

Qui sont les responsables? Le préfet du Rhône, Henri-Michel Comet, a payé pour ses supérieurs et a été limogé le 11 octobre 2017.

Mais ne vous inquiétez pas pour lui, le 26 février 2018, il a été nommé, à 61 ans, directeur général adjoint d'ADP (anciennement Aéroports De Paris). Il a pris ses fonctions le 12 mars suivant. Les parents, eux, ont porté plainte contre l'État auprès du Tribunal Administratif du Rhône. Fort à parier qu'ils n'obtiendront rien. Quant à l'assassin, il a été abattu par un militaire de l'opération Sentinelle. Bravo!

Devant cette barbarie, et l'incapacité de nos

gouvernants à nous en protéger, je suis partagé entre tristesse et révolte et bien souvent tenté par la vengeance. Tuer des musulmans? Vous savez, j'ai été frappé par la froideur des politiques que j'ai rencontrés. Valls, Le Drian, Cazeneuve, Todeschini, les attentats de Paris, 2015, aucune marque d'empathie, des visages fermés, glacés, j'espère par la conscience qu'ils sont tous responsables. Mais ils sont tous aveuglés par leur arrivisme, leur soif de pouvoir, de réussir, pour « sauver la France »! Mais la sauver de quoi? D'eux-mêmes? Pour eux, c'est inévitable, il n'y a pas de risque zéro! Ces formules, pour vous qui n'avez pas été meurtri dans votre chair, elles sont peut-être suffisantes, mais pour nous, qui sommes plusieurs milliers, parents, enfants, amis des centaines de victimes de l'islam intégriste, c'est insupportable! Pour nous, c'est du sang; pour eux, des chiffres, des statistiques, des calculs qui ne doivent répondre au bout du compte qu'à un seul impératif, leur réélection. Tous, ils me dégoûtent, mais, je me souviens... Il y a des exceptions. Oh, bien sûr, ce que je vais partager avec vous va encore plus me faire cataloguer par des tonnes de sectaires, comme un horrible facho avec tout ce qui va avec - inutile de vous en refaire la liste, vous savez maintenant.

Mains tendues, le meilleur, le pire

Le 30 novembre 2015, soit dix-sept jours après l'assassinat de Nathalie, Marine Le Pen vint à Lille pour un *meeting* dans le cadre de la campagne pour les élections régionales. Mon téléphone sonne, numéro masqué, je ne sais pas encore pourquoi mais je réponds.

- Bonjour Monsieur. Monsieur Jardin? me demande une voix inconnue.
 - *− Oui.*
- Voilà, je suis un proche de Marine Le Pen. Elle aimerait vous rencontrer, elle est ce soir en meeting à Lille comme vous le savez peut-être.
- Merci Monsieur, mais je ne fais pas de politique, cela ne m'intéresse pas du tout. De plus, je ne veux pas que l'assassinat de ma fille soit récupéré par qui que ce soit.
- M. Jardin, je vous assure qu'il n'y a aucune idée de récupération de quoi que ce soit, ne voyez dans cette demande que la volonté de vous soutenir dans l'épouvantable épreuve que vous vivez.
 - Je comprends et vous remercie. Pouvez-vous me garantir

que notre rencontre sera strictement dans un cadre privé, hors de la vue de journalistes? Je vous le répète, je ne fais pas de politique.

– M. Jardin, je vous l'assure, vous avez ma parole.

C'est comme cela que j'ai rencontré Marine Le Pen. Ce fut une conversation de 20 minutes, entre un père et une mère. Je n'ai rien vu de l'animal politique, cette femme tribun dure, que la presse nous présente comme sans émotion, agressive et sans pitié. À moi, sincèrement bouleversée, elle s'est montrée toute en humanité. J'ai vu dans ses yeux les larmes d'une mère qui comprenait ce que je ressentais. La peine qu'elle éprouvait était réelle, palpable, sans fard! C'est la seule personnalité politique qui, à ce moment-là, ait montré de l'empathie pour moi, et certainement pour toutes les victimes. Pendant ces vingt minutes, la femme hautaine et froide avait disparu. C'est aussi pour cela que la politique ne m'a jamais intéressé car il m'est impossible

Deux jours avant cette entrevue, le samedi 28 novembre, j'enterrais Nathalie. Ce fut le jour le plus pénible de ma vie. Qu'il est difficile d'enterrer son enfant. Levé de très bonne heure, je suis allé me recueillir devant son cercueil. C'était la dernière fois que nous étions seuls tous les deux, nos derniers moments d'intimité. Immobile, je repense à nos complicités, cette

de comprendre au nom de quelle ambition on peut à ce point s'éloigner de soi-même. Elle retourna dans sa vie,

moi dans la mienne.

connivence partagée si vite après sa naissance. J'entends encore ses fous rires, nos fous rires mais aussi nos prises de bec, nous étions si proches, avec nos caractères bien trempés. Entière, forte tête et même obstinée parfois, mais sans rancune ni malice, c'est Nathalie, elle savait de qui tenir.

Ce matin-là, je suis seul, debout devant un cercueil blanc, celui de mon enfant, comment est-ce possible?

Plus tard, à mon arrivée devant l'église du Sacré-Cœur à Marcq-en-Barœul, j'ai été stupéfait par la foule qui s'était réunie. Toutes et tous étaient dignes, recueillis, empreints d'une grande solennité. L'atmosphère était lourde, l'horreur de cet assassinat avait marqué la France entière et bien sûr, tous les Marcquois. Se dégageait une ambiance extrêmement respectueuse. Je compris très vite qu'au-delà des nombreux anonymes venus nous soutenir par leur présence, beaucoup d'autres étaient présents car ils connaissaient Nathalie. Ils étaient là, venus si nombreux pour lui rendre un dernier hommage. Jamais je n'aurais imaginé qu'il y avait autant de monde autour d'elle, de son métier, de sa personnalité, de sa gentillesse et de sa joie de vivre.

Parmi ces centaines de personnes, j'ai reconnu ses collègues du *Bataclan* qui avaient tous fait le déplacement, rejoints par les membres de *Marcel et son orchestre*, les *Fatals Picards*, sans oublier Nicola Sirkis, le chanteur d'*Indochine* et l'humoriste Michael Gregorio. Tous travaillaient ou avaient travaillé avec Nathalie. Il

y avait aussi la totalité de mon équipe de foot, inclus les membres du comité directeur du club, tous les adhérents de mon ancien club, les collaborateurs de notre entreprise, des copains de classe, des voisins et tant d'autres visages que je connaissais, même si je ne les avais pas vus depuis longtemps. Tous, sans oublier nos amis, ont été formidables. Leur soutien si précieux m'inspira cependant un étrange sentiment doublé d'une interrogation: les gens ne peuvent-ils être aussi puissamment soudés que dans la tragédie?

Messieurs Gérard, maire de Marcq-en-Barœul, Jean-François Cordet, préfet du Nord, et Jean-Michel Kanner, alors ministre des Sports, étaient aussi présents. Au regard de mon opinion sur le monde politique, J-M Kanner m'avait demandé mon accord avant de venir.

Je n'ai pas les mots pour exprimer à quel point la cérémonie fut difficile pour moi, particulièrement au moment où la meilleure amie de Nathalie a fait l'éloge de ma fille. Elle m'a bouleversé.

Ma très chère Nathalie,

La vie est faite de petites anecdotes, de grands moments. C'est cela que tu nous auras offert à tous, c'est cela que j'ai vécu avec toi pendant 15 ans. C'est cela qui nous a fondés, lorsque nous nous sommes accompagnées au cours de ce passage de l'adolescence à l'âge adulte.

Aujourd'hui, j'ai mis du vernis à ongles rouge. Le rouge, ta couleur préférée. Ce petit geste anecdotique

comme toi et moi aimions, comme le faisait ta maman que tu aimais tant et qui demeure dans nos cœurs. Je voulais aussi lui rendre hommage.

Hier, j'ai écrit avec les gouttes de pluie un « je t'aime » sur le carreau de ta petite auto. Tu avais ce goût de l'automobile transmis par ton papa, un trait d'union familial.

Demain, ton frère et ta belle-sœur s'uniront et quelle joie tu éprouvais quand nous en avions parlé. Tu te voyais tante de petits rejetons que tu aurais chéris et auxquels tu aurais transmis tes passions (la musique dont tu as fait ton métier, le surf appris auprès de tes amis grenoblois, et tant d'autres). Ces enfants présents et à venir porteront ta mémoire, comme chacun d'entre nous le fera.

Si seulement j'avais eu ne serait-ce qu'une journée de plus pour te dire que je t'aime, que tu me manques, que ma vie sans toi ne sera plus la même, qu'en m'arrachant à toi on m'a volé un morceau de moi. Nous étions censées nous voir « demain », comme tu disais dans ton dernier message, et un événement innommable a eu lieu. Alors, laisse-moi te dire ce que tu représentes pour moi et tes amis.

Pour moi, tu es une amie, une sœur, une confidente, un soutien indéfectible. Tu es à la fois généreuse, d'un enthousiasme communicatif, entière et vraie, décidée, battante, volontaire, opiniâtre, drôle, toujours sincère et présente. Oui, tu étais toujours présente pour ton groupe d'amis du Nord, Marion, Géry, Martin, Benjamin et leurs compagnes, malgré une vie à 100 000 à l'heure entre Lille, Paris, Grenoble

et les tournées. Ils te trouvaient, eux et tes amis grenoblois, terriblement « attachiante », un caractère fort comme on dit. Tellement dans le vrai qu'on en vient aussi à aimer ses excès.

La créativité est aussi une qualité qu'ils te reconnaissent, ils ont fait leurs tous tes traits d'esprit. Tout le monde pense de toi que tu es une sensible au grand cœur, passée au travers de terribles épreuves de vie qui t'ont sans doute aidé à développer cette gentillesse et cette proximité que tu avais avec les gens que tu aimais. Tu es tout cela. Tu te caractérises par un côté « jusqu'au-boutiste ». Tu es une passionnée, une « fan ». Tu aimais faire la fête.

Là où on pouvait voir des excès, je voyais un appel à l'apaisement des tourments que tu éprouvais parfois. Là où d'aucuns auraient pu voir une fêtarde invétérée, je pouvais lire la volonté d'oublier parfois certaines blessures non guéries. Une sorte de frivolité apparente cachait un désir de trouver un sens, de la reconnaissance et de l'amour. Nos points de vue à tous convergent là où ton attitude ne laisse aucune place au doute: tu aimais les gens, tu aimais qu'ils se rencontrent. Tu désespérais quand quelqu'un n'allait pas très bien. Nath, tu es notre lien à tous. Dans tes heures les plus sombres, tu doutais de l'amour. J'espère que tu vois aujourd'hui que nous t'aimons tous. Tu m'as offert un cadeau formidable et unique, ton amour. Et c'est grâce à toi que mon chemin a croisé celui de l'homme que j'aime et avec lequel je partage ma vie.

Et parce que tu aimais le *rock and roll*, que d'heures

passées à s'époumoner sur des morceaux impossibles à chanter avec nos superbes voix cristallines. Parce que le spectacle était une partie importante de ta vie. Parce que tu n'aurais sans doute pas voulu un hommage par trop classique et que tu n'étais pas conventionnelle et pareille à nulle autre. Parce que je te suis reconnaissante pour une infinité de choses, à tel point qu'il m'est impossible d'en choisir une sans les évoquer toutes. Parce que nous sommes tous réunis ici aujourd'hui et que nous te sommes tous reconnaissants pour l'immensité des choses que tu nous as apportée et que tu continueras à nous apporter.

Tu resteras toujours avec nous, tes amis du Nord, tous les amis que tu as connu au cours de ton stage à Mezzo, les Grenoblois et tous les autres. Et nous serons toujours avec toi. Pour ces raisons, j'aimerais t'applaudir Nath, que nous t'applaudissions.

En espérant que tu entendes ces applaudissements qui viennent saluer qui tu es, et resteras à jamais.

Ces minutes d'applaudissement furent une éternité. Puis il y eut l'hommage chanté des *Fatals Picards*. L'émotion était si intense qu'ils ont eu du mal à aller jusqu'à son terme.

La réalité? Je n'étais là que pour dire adieu à ma fille. Au prix d'efforts surhumains, j'ai réussi à contenir mes larmes. Pleurer? Hors de question. Il y avait toutes ces caméras des chaînes de télévision. Imaginer qu'en France ou ailleurs, des salopards puissent crâner devant un écran et jouir du mal qu'ils m'ont fait est impensable!

Je n'ai pas pleuré.

À la sortie de l'église, il y avait une telle foule que la Préfecture avait décidé d'envoyer des motards pour régler la circulation. C'est sous un tonnerre d'applaudissements que le corbillard quitta le parvis. Nathalie traversait une dernière fois le quartier où elle avait toujours vécu. J'ai serré les dents, mais, là encore, je n'ai pas pleuré. C'est encore et toujours sous les applaudissements qu'elle fut inhumée au cimetière de Ronchin, parmi les siens. J'avoue qu'il était grand temps que l'épreuve se termine. En réalité, elle ne faisait que commencer.

Une semaine après les attentats, les collègues de ma fille décident d'organiser une soirée en son honneur. Que faire? Y aller? Je m'interroge. Suis-je capable de tenir le coup, de répondre à tous ces hommages, Nathalie par ci, Nathalie par la, entendre parler d'elle, de son talent, de son humanité, de tout ce meilleur d'elle-même à jamais perdu? J'ai peur, peur que cette immense douleur qui m'habite n'explose en moi. Devant eux, en écoutant tous ces mots, en regardant tous ces visages remplis à mes yeux par l'expression de leur compassion, vais-je tenir le coup? Oui, j'ai peur que chaque parole prononcée ce soir-là ne fasse que rendre encore plus insurmontable la perte que j'ai, que nous avons subie. Malgré la force qui m'habite depuis toujours, je doute cette fois-ci de pouvoir supporter la vision de ma douleur dans le regard des autres. Mais je décide d'y aller, c'est mon devoir.

Sans le savoir, j'avançais vers un territoire dont je n'avais pas imaginé l'étendue: La noirceur de l'âme humaine. Cette soirée n'était, hélas, pas la seule raison de ma venue à Paris!

Assez vite après le drame, mon fils a été contacté par téléphone. Une voix de femme lui explique avoir assisté impuissante aux derniers instants de Nathalie. Elle l'avait protégée en se jetant sur elle. Blessée par balles, elle était hospitalisée à Paris. Imaginez ce que j'ai ressenti en entendant cela, oui, les détonations, les balles, ces balles tirées sur ma fille. Il fallait que je la rencontre. Son nom? Lou Sirkis, la nièce du chanteur du groupe *Indochine*. Du moins, c'est ce que je croyais.

Arrivé gare du Nord, mon téléphone sonne. Lou Sirkis. « Impossible de vous recevoir, je ne suis pas en état. » Sa voix semble flotter, je comprends qu'elle n'est pas dans son état normal. Les anti-douleurs? Heureusement, mon fils est là, il voit mon trouble. Quelque chose me dérange, je ne sais pas encore quoi, mais il faut avancer car nous sommes attendus à la Flèche d'Or pour l'hommage à Nathalie.

Tout le monde est là, l'équipe du *Bataclan* sans oublier son Directeur. Ils font ce qu'ils peuvent mais, très vite, tout bascule en moi. Je ne perçois plus que la lumière, les sons, des visages qui se confondent. Ma gorge est tellement serrée, c'est tellement difficile de les écouter, de rester poli. Je veux rester mais, très vite, je n'en peux plus. Pourquoi n'est-elle plus là?

Retour à Lille le soir même.

« Lou Sirkis » a alors commencé à me téléphoner plusieurs fois par jour. Je réponds toujours bien sûr, car comment ne pas se sentir redevable? Je suis inondé de SMS, certain avec photos de doigts meurtris par les balles de Kalachnikovs. Jamais plus elle ne jouera de guitare! Certains de ses messages sont remplis d'informations personnelles sur ma fille. D'après elle, Nathalie était homosexuelle, elle se droguait, avait été violée puis enceinte suite à ce viol. Appel après appel, SMS après SMS, apparaissent alors des pans entiers de la vie de ma fille, se dessine tout un univers de détresse, de misère et de souffrances qui me sont complètement inconnues. Comment ai-je pu ne rien voir, passer à ce point à côté de sa vie? La mort de sa mère? Bien sûr que cette épreuve l'a marquée et j'ai toujours su qu'elle ne l'a jamais surmontée! Je reste persuadé que si mon épouse n'avait pas été emportée aussi tôt par un cancer, Nathalie ne serait pas allée à Paris. Aujourd'hui elle serait encore là! Mais cette pensée n'a pas sa raison d'être car elle est partie, pour vivre sa vie, jusqu'à ce que ce 13 novembre...

Et le cauchemar continue, je perds pied, suis déboussolé devant ces photos de test de grossesse positif, de la layette achetée par ma fille. Ce qu'il y a de plus cartésien en moi est bousculé, jusqu'à perdre Nathalie une deuxième fois, mais une Nathalie qui n'était pas du tout celle que je pense connaître. J'ai beau être d'une

nature plutôt méfiante, cartésienne, je me sens perdu.

Comment ai-je pu ne rien voir? Bien sûr, ma Nathalie avait du caractère, elle n'est pas ma fille pour rien, mais elle ne m'a jamais posé de gros problèmes. Bac S avec mention, diplômée de l'EFAP, Master en communication, puis école d'ingénieur lumière, un parcours ou rien ne laisse présager plus que celui d'une étudiante qui aime la vie et la fête. Droguée, violée? Même au fond du trou, je ne peux, ni ne veux y croire.

Nouveau coup de fil de Lou Sirkis. Quelqu'un va vendre des *tee-shirts* à l'effigie de Nathalie sur la Grand-Place de Lille et donner mon adresse pour les retirer. Je saute dans ma voiture, j'arrive Grand-Place et là personne. J'appelle et elle me dit que « *si j'y étais, elle me verrait* ». Cette fois, c'en est trop et je fonce au commissariat de Marcq en Baroeul déposer plainte. Peine perdue, ils refusent. Combien de temps mon calvaire va-t-il continuer? Heureusement, lors de l'inhumation de ma fille, une fonctionnaire de police m'avait laissé sa carte. Je l'appelle, elle me donne tout de suite les coordonnées d'un de ses amis du commissariat d'Haubourdin. Lui, accepte de prendre ma plainte.

Plusieurs semaines après, convoqué au commissariat de Liévin, j'apprends la vérité: Lou Sirkis, la vraie, ne m'a jamais téléphoné. Elle n'a jamais été au *Bataclan* durant la fusillade. Si elle connaissait Nathalie, c'est uniquement parce qu'elle l'avait été accueillie en stage et qu'elles avaient sympathisé. J'apprends de la bouche

du commissaire qu'une certaine Charlotte Lamand épouse Vanderscapel a piraté le compte Facebook de ma fille. Elle a extrait des photos puis, grâce à ses différentes publications, elle s'est fait passer pour sa cousine. Grâce à la meilleure amie de ma fille et à son fiancé musicien au sein du groupe les *Fatals Picards*, j'ai pu entrer en contact avec la mère de la véritable Lou Sirkis. Elle me confirma qu'elle connaissait Charlotte Lamand, cette dernière ayant déjà usurpé cette identité. La boucle est bouclée. Comme si cela ne suffisait pas, l'inspecteur m'informe que cette crapule est élue au conseil municipal de Liévin. Par jugement de décembre 2017, Charlotte Lamand a été condamnée à 24 mois de prison dont 6 avec sursis, 5 000 euros d'amende et à la déchéance de ses droits civiques. Justice est faite.

Je m'en veux encore de m'être laissé manipuler pendant 3 semaines. Ce que je regrette, c'est d'avoir douté de ma puce et continue à m'interroger sur les motivations de cette femme que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam. Elle n'a même pas eu le courage de venir s'expliquer lors de l'audience au tribunal. Comment a-t-elle pu agir de la sorte? Elle ne m'a même pas demandé d'argent et s'est contentée de récupérer les 800 euros d'une quête organisée par elle sur Facebook. Ayant réussi à clôturer le compte de ma fille, elle l'avait remplacé par un compte « *Nathalight RIP* ».

Nathalight était le nom de scène de ma fille, contraction de Natha pour Nathalie et light

puisqu'ingénieur lumière. Sur ce compte, s'organise une quête pour faire une plaque qui serait déposée sur la tombe de ma fille, le surplus devant servir à couvrir les frais d'inhumation. C'est là qu'apparaît une certaine Charlotte, « cousine » de ma fille. Commence alors un enchaînement ahurissant d'événements!

Bien évidemment, je n'avais besoin de personne pour régler toutes les dépenses liées au drame qui venait de mettre ma vie en miettes. Si je n'avais pas pu le faire, c'est vrai que ma pudeur rendant difficile toute demande d'aide, tout aurait été encore plus compliqué. Je plains ceux qui, en plus de leur immense douleur, se sont retrouvés dans l'embarras pour régler les frais d'inhumation de leur(s) proche(s). À noter cependant que l'on nous avait informés de l'existence d'un fonds de solidarité qui remboursait une partie des frais.

C'est aussi cette pudeur qui rend difficile l'écriture de nombreux passages de ce livre, notamment ce qui va suivre. « Charlotte », elle, continue à enfoncer le clou! D'après elle, sur Facebook, « je ne me remettrais jamais de cette perte cruelle ». Des gens commencent alors à me contacter, me demandant si c'est bien moi qui suis à l'initiative de cette quête. Tout cela devient vite malsain, je ne peux que démentir et conseiller d'être prudent. Imaginez un instant ce que cela signifie de comprendre qu'une main inconnue exploite votre souffrance à votre insu. « Soyez prudents, je ne cautionne rien. » Contactée, la société chargée de la collecte des fonds

refuse de m'indiquer qui est derrière cette mascarade sadique. Tout me donne la nausée dans cette histoire, mais le pire est à venir.

Sur ce même compte Facebook, j'arrive à faire apparaître un avertissement vis-à-vis des éventuels donateurs. Attention, escroquerie! Arrive alors une pluie d'injures. Fachiste, père indigne! Tout, jusqu'à publier des photos du visage tuméfié de ma fille après un accident de vélo à Grenoble, annotations incluses comme quoi je la battais! Le pire, les gens outrés puis d'autres qui, au fond d'eux-mêmes, se disaient qu'il y avait peut-être un fond de vérité dans tout cela. Enfin, la meilleure amie de Nathalie connaissait quelqu'un qui avait travaillé chez Facebook. Le compte abject a été supprimé. Merci.

Moi qui pensais en avoir vu de toutes les couleurs durant ma vie, j'ai découvert depuis le 13 novembre 2015 qu'il n'y a pas de limites dans le sordide. La médiocrité tressée de cruauté d'une Charlotte Lamand m'est odieuse, d'autant plus que je n'avais pas encore tout vu. Par personne interposée, elle allait continuer à s'acharner sur moi:

Samedi 12 décembre 2015, vingt-deux heures vingt, Lille Flandres. Je descends du TGV.

– M. Patrick Jardin? Police Judiciaire. Veuillez nous suivre s'il vous plaît.

Pendant la cérémonie d'inhumation de Nathalie, au cimetière, se présente devant moi une femme accompagnée d'une petite fille de dix-onze ans. Elle m'offre un dessin pour Nathalie. Quelques jours après, elle me demande en amie sur Facebook. Je réponds positivement, mais sans trop y porter attention. Elle s'appelle Béatrice Droit. Avec le recul, je suppose que Charlotte Lamand a dû regarder dans mes amis Facebook et repère cette femme qui habite Mons-en-Barœul. Elle a dû arriver à entrer en contact avec Béatrice Droit. Quelques jours passent, Charlotte Lamand gagne suffisamment la confiance de sa « nouvelle amie » pour lui dire, par Facebook, le matin du jour de mon interpellation

 Patrick Jardin ne va pas bien du tout, il va se suicider.

Pourquoi est-elle allée lui dire cela? Du coup, Béatrice Droit appelle la police de Marcq en Baroeul, puisqu'elle croit que je vis dans cette ville.

- J'ai des informations, Patrick Jardin a perdu sa fille au Bataclan, il ne va pas bien du tout, il va se suicider.

Pendant ce temps-là, j'étais à Paris, au Salon nautique, avec mon fils.

Comme vous pouvez l'imaginer, ce matin-là, je ne savais pas si je devais ou pas y aller, mais Loïc avait beaucoup insisté souhaitant certainement me sortir de l'abattement complet dans lequel j'étais plongé depuis le drame. Je lui ai dit oui, car nous adorons la plaisance et c'est une activité que nous pratiquons ensemble l'été. Valérie était partie travailler. En milieu de journée,

de Paris, j'appelle Valérie pour lui dire où j'étais, que j'essaierai de la rappeler quand je connaîtrai l'heure de mon retour à Lille, mais sans rien garantir, la batterie de mon téléphone étant presque vide.

La visite du salon se passe comme elle peut se passer dans l'état de tristesse où nous sommes plongés tous les deux. Ma présence fait du bien à Loïc et la sienne me réconforte. Pourtant, je n'arrive pas à me concentrer car dès mon arrivée à Paris, je suis allé au *Bataclan*.

Les barrières entourent toujours la salle, le sol est jonché de fleurs, de dessins, de nounours, d'écrits, de bougies. Je me recueille en pensant à ma fille. Sans que ces pensées me quittent, je me dirige vers l'Opéra Rock, le café qui jouxte le *Bataclan*. Je veux y boire un verre et parler avec le patron. Je commande, me présente. Il a très bien connu ma fille. Elle venait là souvent. C'est lui qui m'apprend qu'au début des mitraillages, Nathalie n'était pas à l'intérieur du *Bataclan*, mais au comptoir, en train de boire un verre, si proche de là où je me tiens. Il a tout de suite compris qu'il fallait envoyer tous ses clients à la cave et baisser le rideau de fer.

- M. Jardin, j'ai tout fait pour la retenir.

Mais c'était peine perdue. Nathalie, n'écoutant que son courage, a rejoint ses potes à l'intérieur du *Bataclan*. Comme je la connais, bien sûr elle n'a écouté que son grand cœur, pensé à ses copains avant elle, fonçant vers l'enfer, guidée par ce côté fonceur qui vient de moi. Je pleure, si seulement elle avait écouté le patron du bar, si

seulement j'avais été là. J'aurais tout fait pour la retenir. Aurais-je réussi? Je ne le saurai jamais mais en écoutant parler le patron de l'Opéra Rock, je comprends que, dès le début, lui avait saisi la gravité de ce qui se passait. Et il n'était certainement pas le seul!

Les huit militaires en patrouille qui passaient devant l'impasse au moment précis où les quatre islamistes armés de kalachnikovs s'y engouffraient auraient dû les arrêter. Pourquoi n'ont-ils rien fait? La question reste posée.

En effet, devant le *Bataclan*, huit militaires se trouvaient en faction et armés! Pourquoi ne sont-ils pas intervenus? Simplement parce que l'on leur a intimé l'ordre de ne pas ouvrir le feu... Pire, un membre de la BAC est venu solliciter auprès d'eux qu'ils leur prêtent leur Famas les membres de la BAC n'étant équipés que d'armes de poing, il leur était difficile de tenir tête à ces islamistes équipés d'armes de guerre. Cela leur a été refusé... Je suis certain que, si ces militaires avaient engagé le feu, peut-être auraient ils eu des dégâts collatéraux mais sûrement pas 98 morts car, pour entrer dans la salle de spectacle il faut emprunter un couloir long d'une vingtaine de mètres environ – couloir qu'ont empruntés les djihadistes.

Je pense que, si j'avais été à la place des militaires, contrairement aux ordres, j'aurais désobéi et j'aurais engagé le feu, j'aurais sûrement écopé d'une punition pour avoir transgressé les ordres mais peut-être aurais-je

reçu une récompense pour avoir sauvé des vies et puis tout cela n'est que la vie militaire mais le plus important n'est-il pas de pouvoir continuer à se regarder chaque matin dans la glace je me demande comment font ces pauvres types qui n'ont pas eu ce courage pour continuer à vivre normalement? Bien entendu, IMPOSSIBLE de savoir qui a donné cet ordre imbécile de ne pas engager le feu. Lors de la commission d'enquête parlementaire, il a été répondu: « Secret-défense. » En fait, les loups ne se mangent pas entre eux et il est fort probable qu'avant de nombreuses années, nous ne sachions pas la vérité ni le nom de l'abruti qui a donné cet ordre!

Autre sujet de réflexion: que penser des réflexions, tout aussi choquantes, du général Bruno Le Ray? Il affirme ne pas avoir reçu de demande d'autorisation de la préfecture d'ouvrir le feu et que, s'il avait eu une telle demande, il l'aurait refusée « faute de plan d'action prédéfini »! Vous avez bien lu: autrement dit, si une attaque survient, il faut d'abord que la préfecture fasse une demande (en cinq exemplaires?), puis que le général fasse un plan d'action bien défini avant d'entamer une action... On croit rêver! Ce même général a déclaré: « Les militaires n'ont pas vocation d'intervenir dans une zone qui n'est pas en guerre... Il est impensable de mettre leur vie en danger pour protéger les civils »!

Il a simplement oublié qu'aussi bien Hollande que Valls à l'occasion de l'attentat de *Charlie* nous ont déclaré plusieurs fois que nous étions bien en guerre... Et je me demande à quoi servent nos militaires s'ils ne sont pas là pour protéger les civils, si ce n'est qu'à dépenser l'argent des contribuables français! En tout cas, suite à ses déclarations, le général Le Ray nous prouve qu'il est sûrement beaucoup plus efficace pour gérer les feux d'artifice et les parades que pour protéger la vie de ses concitoyens. Heureusement, il a déclaré lors d'une interview dans Le Figaro, le 10 avril 2017: « Nous avons rapidement considéré que nous n'étions pas à la hauteur de la menace. Nous devons cesser d'être statiques, d'être des pots de fleurs dans le paysage. » Dommage qu'il ne se rende compte de sa totale incompétence et inefficacité à la suite des 130 morts...

Enfin puisque, dans l'incompétence, il n'y a pas eu, ce soir-là, de limite, il serait tout à fait injuste de ne pas parler de Michel Cadot, préfet de Paris, qui a empêché d'intervenir une colonne de gendarmes du 31/7 de Reims – initialement attachés à la sécurité de notre cher Premier ministre, Manuel Valls, qui habitait à 300 mètres du *Bataclan* – qui, alertés par les coups de feu, avaient entrepris de faire colonne vers le *Bataclan*, prêts à en découdre. Il les a rappelés les empêchant de secourir les malheureuses victimes qui essuyaient les tirs de kalachnikovs dans la salle de concert!

Dans les allées du Salon nautique, l'heure avance, je dois quitter à regret Loïc. Je prends un taxi pour la gare du Nord, et en appelant Valérie pour lui donner l'heure d'arrivée de mon train, je me rends compte

que ma batterie de téléphone est pratiquement à plat. Qu'importe, je suis perdu dans mes pensées. Enfin, à 21 heures, je monte dans le train, départ, 21 h 15.

À Marcq, policiers et pompiers, eux, n'ont pas perdu de temps. Ils sonnent à la porte de Valérie, qui assise devant sa télévision est tout de suite affolée par les lumières, les gyrophares, les coups à la porte.

- Vous êtes Madame Jardin?
- Non, je suis sa compagne.
- Nous avons des informations, Patrick Jardin s'est suicidé.

Valérie est complètement secouée, mais reprend vite ses esprits.

- Mais je l'ai eu au téléphone, ce n'est pas possible.
- Mais il s'est peut-être suicidé ici, permettez que nous vérifiions.

Et là, perquisition. Ils fouillent partout, aussi dans mes vêtements, ils cherchent une arme avec laquelle j'aurai pu me suicider. Ils finissent par trouver dans un tiroir un pistolet d'alarme qu'ils saisissent. Voyant que je n'étais pas là, ils discutent avec Valérie. C'est à ce moment-là que j'appelle pour informer Valérie que je prends le train de 21 h 15.

- Surtout, ne lui dites rien, demande le policier. Valérie obéit.

J'étais à mille lieues de penser que les six policiers sur le quai m'attendaient.

- Pourquoi dois-je vous suivre?

- Vous devez nous suivre.
- Non, je ne vous suivrais pas sans savoir pourquoi.
 Je me demande ce qui se passe.
- Nous avons des informations comme quoi vous allez vous suicider, nous avons eu un appel de Béatrice Droit, vous l'auriez écrit sur Facebook.
- Mais enfin, si j'avais envie de me suicider, le dernier endroit où je le mettrai, ce serait sur Facebook, allez y regarder mon mur, vous verrez que jamais, je n'ai publié une telle ânerie. En plus, je n'ai aucune envie de me suicider, je reviens de Paris, du Salon nautique, où j'étais avec mon fils.

Je comprends qu'aucun des six policiers n'avait pris la peine de vérifier sur Facebook les dires de leur informatrice. Mais rien n'y fait.

- Vous devez nous suivre, sinon nous allons vous mettre en garde à vue. Vous devez voir un psychologue.
- C'est hors de question. Je ne vous suivrais pas en garde à vue et je refuse de voir un psychologue. Vous me demandez de voir mes papiers, je m'exécute, mais vous n'avez rien d'autre à m'imposer. Je ne vous suivrai pas, et je vais appeler mon avocat. Vous ne pouvez pas m'emmener comme ça, par la force.
- Si, nous devons vous emmener, c'est pour protéger votre vie.
- Mais je n'ai besoin de rien, je veux récupérer ma voiture et rentrer chez moi à Commines.
 - Êtes-vous certain de vouloir rentrez chez vous?

 Oui et si vous ne me croyez pas, appelez les flics de Commines, ils vont venir vérifier.

Là, ils me laissent partir.

Je ne suis pas rentré tout de suite chez moi et j'ai filé à Marcq voir Valérie. Très en colère, elle était encore sous le choc de ce qui venait de se passer. Comment une femme inconnue avait-elle pu provoquer un tel désordre? Le nom de Béatrice Droit ne me disait plus rien, et il a fallu un effort de mémoire pour la replacer parmi les centaines de personnes qui étaient venues me manifester leur tristesse pendant la cérémonie d'inhumation de ma fille.

Quelle histoire de fous! J'y vois certainement la raison pour laquelle la Police de Marcq n'a pas voulu prendre ma plainte contre Charlotte Lamand, alias « Lou Sirkis ».

Pour aller au bout de cette aberration, cette folle furieuse a interjeté appel, avant de se désister. Croyezmoi, je ne lâcherai rien car c'est au-dessus de mes forces de lui pardonner d'avoir sali la mémoire de Nathalie comme elle l'a fait. Je passe par des moments que je ne souhaite à personne, pas même à mon pire ennemi, et, comme si faire face à ce deuil horrible ne suffisait pas, il faut faire face à ce que l'humain peut avoir de pire. Dans ce domaine, l'imagination n'a pas de limite, surtout sur ces réseaux sociaux, mais ces mêmes réseaux sociaux donnent aussi une visibilité. Utilisés à bon escient, ils ouvrent une porte d'accès sur le monde et une autre

du monde sur vous. C'est comme cela, qu'un jour, une amie de Nathalie qui me suivait, m'a contacté, m'offrant la possibilité de livrer mon premier véritable combat contre un des symboles de l'islamisation de notre pays. Croyez-moi, ça m'a fait du bien.

Médine au Bataclan, acte I

Le 9 juin 2018, mon téléphone sonne.

- M. Jardin, vous avez vu au Bataclan?
- *Quoi, au Bataclan?* lui demandais-je, inquiet, craignant immédiatement que la folie meurtrière des islamistes ait recommencé. *Encore des atrocités?*
- Un rappeur du nom de Médine est programmé les 19 et 20 octobre.
- Quoi, que me dites-vous, un rappeur, avec un nom comme cela, le nom d'une ville « sainte » d'Arabie Saoudite?
 - Oui M. Jardin, vous avez bien entendu.

Je n'en crois pas mes oreilles, raccroche le téléphone et me rue sur mon ordinateur. Qui est ce Médine? Médine, ville où est venu s'installer le prophète après avoir reçu l'ordre de Dieu de quitter La Mecque. Deuxième ville sainte de l'islam, c'est là que repose Mahomet. Plus bas sur l'écran, je vous fais grâce de ce que je lis pour en arriver à une conclusion: Médine,

l'homme, est un rappeur islamiste. Je n'avais jamais entendu parler de lui car, comme vous l'imaginez, ce n'est pas mon genre de musique. Je lis, encore, horrifié, mais bon sang, comment un tel personnage peut-il se produire au *Bataclan*? J'appelle aussitôt un de mes avocats pour lui exposer la chose. Aussi interloqué que moi, il me promet de se renseigner et de me rappeler le lendemain. Sous le choc, j'appelle aussitôt Olivier Poubelle, le directeur de la salle de spectacle. Lui va certainement m'expliquer, d'autant plus que nous nous sommes vus deux fois depuis le drame. Un message, puis un autre plus tard dans la journée, pas de réponse.

Je veux lui demander comment il est possible que cet individu puisse se produire dans un endroit où a été perpétré le pire attentat depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, du moins sur le sol français... Un rappeur islamiste, dans ce sanctuaire, mon Dieu, les paroles de ses chansons:

Les Blancs sont des démons, des cochons d'aucune moralité, ces incestueux nous ont barricadés, les Blancs, des consanguins, ces porcs blancs vont loin, passe-moi une arme de poing, je vais faire un pédophile de moins.

Rien ne vous choque? Moi, je bondis en lisant « crucifions les laïcards comme à Golgotha », et vous? Comment tolérer cela? De telles paroles, sur scène, des CD, internet! Ils sont où les ministres de l'Intérieur

ou de la Culture, eux si rapides quand il s'agit de sanctionner un simple quidam qui ose glisser dans la boîte aux lettres de la mosquée de Tromblain, dans la banlieue de Nancy, une boîte de lardons (six mois avec sursis en juillet 2016). Quelle honte, quelle injustice, ça me révolte d'autant plus qu'en approfondissant mes recherches, je me rends compte à quel point ce dénommé « artiste » a partie liée avec l'islamisme. En plus de ses chansons aux paroles abjectes, il est l'ambassadeur d'une association, « Le Havre de savoir ». Sans avoir à soulever des montagnes, je lis que cette dernière est proche des « Frères musulmans », groupuscule terroriste fondé par le grand-père de Tarik Ramadan, vous savez, ce pseudointellectuel vivant en Suisse devant lequel s'extasiait,-il n'y a encore pas si longtemps, tout ce que la gauche parisienne compte de « progressistes » – en opposition à nous, les « populistes »! Mais, hic, un os, le brillant intellectuel s'est avéré être un usurpateur, diplômes faux, références truquées et, cerise sur le gâteau, en détention provisoire depuis le 2 février 2018 pour viols. Libéré le 16 novembre de la même année, à voir comment il va renouer avec tous ses amis, notamment avec ceux des milieux intégristes. Quant aux plaignantes, elles sont extrêmement inquiètes, croulant sous les insultes et les menaces proférées sur les réseaux sociaux, l'individu étant soutenu par de nombreux partisans (lire Libération du 16 novembre 2018)!

Le lendemain, tenant sa parole, mon avocat me

rappelle.

– Vous savez, M. Jardin, cela va être difficile de faire annuler ce concert, sauf si sa tenue présente un risque de trouble à l'ordre public.

Un risque de trouble à l'ordre public. Ces mots ont tourné dans ma tête pendant des heures. En sommes-nous vraiment là, à savoir que ma douleur et son expression, au premier dérapage verbal (ne parlons même pas d'autres types) peut me valoir une condamnation quand eux, en face, en toute impunité, peuvent brailler les pires ignominies contre « tout ce qui n'est pas eux »? Quelle injustice, cela me révolte. Je ne peux pas accepter que cet islamiste puisse venir nous vomir dessus, là où ma fille et 98 autres personnes ont rendu leur dernier souffle, c'est impossible. Cette fois, c'est la fois de trop!

Je décide donc d'alerter tous ceux que je peux toucher! Puisque seul un risque de trouble à l'ordre public peut faire annuler le concert, eh bien, autant tout faire pour le créer. Là, en tout cas pour ça, les réseaux sociaux, c'est formidable! Pas étonnant que, depuis 2018, les autorités de certains pays, dont la France, toujours en pointe quand il ne le faut pas, cherchent à limiter la liberté d'expression sur Twitter, Facebook et consorts. Ils appellent cela des lois anti-fake news, à savoir ce que l'on entend par fake d'ailleurs — mais ce qui est certain, c'est qu'en ce qui concerne Médine, j'ai fait tout ce que

je pouvais pour que la toile s'emballe, comme on dit aujourd'hui. C'est une traînée de poudre, jusqu'à arriver devant le sénat le 13 juin, sous la forme d'une question posée par le sénateur du Val d'Oise Sébastien Meurant au Premier ministre, M. Édouard Philippe, question n° 375. Tout l'échange est sur internet, y compris les interventions de Messieurs Charon, Grosperrin, Karoutchi, Bonhomme, Daubresse et Retailleau. Vous voulez un exemple concret et incontestable du deux poids, deux mesures qui sévit chez nos gouvernants? Lisez, vous verrez!

Le Premier ministre répète que, selon la loi, les deux seuls motifs qui pourraient conduire à l'annulation du concert sont le risque de trouble à l'ordre public et l'incitation à la haine raciale. Dans le cas de Médine, aucun des deux motifs ne peut être invoqué. En clair, circulez, il n'y a rien à voir, et rien à entendre surtout sauf, je vous le rappelle des mots comme:

Les Blancs sont des consanguins... Passe-moi une arme de poing et je vais faire un pédophile de moins.

Imaginez-vous que je puisse une seule seconde, moi, Patrick Jardin, père de Nathalie Jardin, chanter en public une ritournelle qui ressemblerait à:

Les Arabes sont des consanguins... Passe-moi une arme de poing et je vais faire un terroriste de moins.

Réseaux sociaux aidant, au pire, je ne marche pas 30 minutes dans une des mille zones de non-droit en France sans être lynché. Au mieux, je suis poursuivi par deux douzaines d'associations anti-racistes promusulmanes et certainement incarcéré en détention préventive, dans la cellule précédemment occupée par Tarik Ramadan peut-être...

Vous pensez que j'en rajoute? Alors réfléchissez bien à tout ce qui s'est passé ces dernières années. Voyez, tout est possible aujourd'hui si, pour votre malheur, vous ne pensez pas comme on vous impose de penser! Comment accepter que le Premier ministre de la France puisse considérer que de telles paroles ne sont pas une incitation à la haine raciale? Parce qu'elles datent de 2005? Je crois devenir fou! Vouloir interdire la profanation du Bataclan revenait à lutter contre l'état, c'est incroyable! Jusqu'où, au nom de quelles peurs, de quelles lâchetés, ces gens qui nous gouvernent sont-ils prêts à se laisser humilier par une frange de la population qui, sous couvert de religion, terrorise les honnêtes gens? Moi, je vais leur montrer ce que c'est d'avoir des couilles. Je ne le répéterai jamais assez, n'ayant plus grand-chose à perdre, je n'ai peur de rien, mais bon, c'est quand même le combat du pot de terre contre le pot de fer, de Patrick Jardin, retraité, contre Édouard Philippe, Premier ministre.

Cette première vraie bataille contre « l'ordre établi », aussi aberrant soit-il, je veux la mener avec toute ma

volonté, mais cela ne veut pas dire que je dois foncer tête baissée d'autant plus que je ne comprends pas comment on peut arriver à des situations aussi ubuesques! Laisser Médine insulter nos morts. Qu'est-ce qui peut bien pousser un Premier ministre à prendre parti pour l'indéfendable? En approfondissant, je me rends compte qu'Édouard Philippe a été maire du Havre. Tiens, mais Médine aussi est du Havre, expliquant sans doute le nom de l'association « Havre de savoir ». Quand on sait ce que signifie le mot havre en français et qu'on le rapproche de l'activité réelle de cette association, vraiment, ils n'ont peur de rien! Mais ce n'est pas tout, Médine et Édouard Philippe ont fréquenté et peut-être fréquentent encore le même club de boxe, avec pour le club en question une subvention municipale de 14500 euros, je crois, attribuée en 2016. À savoir que de nombreux « jeunes » de banlieue fréquentent ce type de club, on se demande bien pourquoi? Pour y apprendre à se battre? Contre qui? Contre quoi? Je comprends que, compte tenu de ce lien entre les deux hommes, et peut-être y en a-t-il d'autres, je n'ai rien à attendre de ce côté-là, le soutien est à trouver ailleurs.

Après les attentats de novembre 2015, je me suis tourné vers VPF, Volontaires pour la France car, à mes yeux, eux ont compris le danger qu'est l'islamisation de notre pays. J'y suis resté deux ans. J'y ai rencontré des gens sympathiques, bien loin des diables « identitaires » ou « d'ultra-droite » sur les dos duquel une bonne part

de la presse, mais aussi M. Castaner, actuel ministre de l'Intérieur, essayent de se créer une réputation de durs à cuire dans la lutte contre les périls que représente la « peste brune » populiste! Il y a quelques années, si j'avais écrit cela, vous auriez pensé que j'étais fou, mais aujourd'hui, lisez, écoutez, regardez, et vous verrez que plus le danger islamiste augmente, plus on nous demande de regarder ailleurs! Un exemple?

Pendant mes deux années en tant que sympathisant des VPF, j'ai fait la connaissance de Guy Sibra, 67 ans, retraité de la police. C'est lui qui a pris la tête d'une association patriotique AFO (Action des Forces Opérationnelles). Cela vous dit quelque chose? Souvenez-vous, début juillet 2018, dans tous les médias, un dangereux groupe d'ultra-droite qui préparait des « attentats » contre des musulmans, bombes dans des mosquées et projets d'empoisonner de la nourriture hallal, sans oublier bien sûr d'assassiner Médine. Devinez. Eh bien, c'était Guy, qui se remettant d'un pontage coronarien, avait décidé avec ses potes retraités de passer à l'action. Des armes furent saisies, un laboratoire « découvert », bref, un terrifiant complot contre la République déjoué! Intervention de la DGSI, 96 heures de garde à vue, puis rien, donc tous relâchés, et pour cause: des papys chasseurs. J'en connais quelques-uns, et vraiment, si la situation réelle du pays le permettait, on pourrait en rire! En clair, un coup de communication: mettre sur un même niveau

les pieds nickelés et les auteurs de 130 morts et 415 blessés. Je vous laisse réfléchir mais ne pensez-vous pas que vraiment, ceux qui nous dirigent se foutent de notre gueule?

Mais, c'est avec l'aide d'AFO que, le 18 juin 2018, je tourne une vidéo devant le *Bataclan*, une photo de Nathalie entre les mains. Diffusée sur les réseaux sociaux, elle expliquera au public ma démarche. Que la bataille commence!

Pourquoi?

Arrivé à ce stade de votre lecture, vous devez vous demander, mais pourquoi ce type fait-il tout cela? Bien sûr, il y a la douleur de perdre un enfant. Que la vie fasse que vous ne connaissiez jamais un tel supplice! Croyez-le ou pas, mais en écrivant, je pense beaucoup à vous, un homme digne de ce nom devant tout faire pour éviter que les autres vivent un calvaire équivalent au sien. C'est vrai dans tous les domaines et le monde irait mieux si tel était le cas. Bien sûr, chacun a son histoire, son passé, son vécu et porte en lui les chocs, les névroses et traumatismes, comme dit souvent Bruno-Laurent, mais il y a aussi tout ce que l'on ne pourra plus vivre, sans oublier ce que l'être cher disparu portait en lui, en elle, de notre passé, de nos moments heureux, même moins heureux, mais aussi de nos amours, de mon amour, pour Catherine, mon épouse, la maman de Nathalie. C'est aussi pour elle que je me bats, devant elle, là où elle est, quelque part, là-haut. Elle, mais aussi ma mère, étaient en Nathalie, c'étaient les femmes de

cette vie perdue, beaucoup.

Ma mère était une fille de commerçants de Lille. Installés depuis 1938, soit juste avant la seconde guerre mondiale, ses parents vendaient du matériel pour boulangeries, pâtisseries et restaurants rue de Paris à Lille. Ma grand-mère était une femme à poigne, très sévère, un peu chameau. Malgré le décès de son mari à la fin de la guerre, elle réussit à maintenir le cap, élevant ses deux enfants tout en dirigeant son commerce. Ma mère et elle s'entendaient mal, son père, parti trop tôt, leur manquait beaucoup. Elle épousa mon père en 1945. Lui était installé au Maroc, où il était propriétaire d'une affaire d'import-export. C'est dans ce pays qu'ils ont partagé leurs premières années de mariage. Lorsque le protectorat de la France sur le Maroc prit fin, ils rentrèrent à Lille.

Bien que logés par ma grand-mère, ils devaient tout recommencer et repartir de zéro. Mon père ouvrit alors un garage, en plein centre de Lille. C'était en 1952, année de ma naissance. Nous partagions tous les trois un appartement dans le centre-ville, mon père travaillant dans l'atelier de son garage, ma mère s'occupant des clients et de tout l'administratif. Mon frère Thierry compléta la famille en 1955, suivi par Hervé, trois ans plus tard.

Ma mère était une femme remarquable, juste, pleine de vie et de fantaisie. Je l'adorais. Entre ses trois fils dont elle était si fière et ses responsabilités au garage, elle ne perdait pas une minute, prête à se mettre en quatre pour nous. Si nous ne roulions pas sur l'or, je peux écrire que nous étions heureux. Elle fut une mère présente et, malgré nos côtés garnements, elle a su nous aimer tous trois même si seul Hervé, le benjamin, partageait son côté artiste. Elle travailla avec mon père jusqu'en 1968, date à laquelle l'affaire devenant de plus en plus importante, elle décida de se consacrer entièrement à ses enfants. Elle qui avait étudié à l'école des beaux-arts de Lille, étant artiste dans l'âme, avait su se muer en une remarquable gestionnaire des affaires familiales. Ayant eu la possibilité de racheter en viager la maison de ses parents à Bar-sur-Aude, près de Colombey-les-Deux-Églises, elle partagea dès lors son temps entre Lille et cette « campagne ». Elle la rénova avec des moyens limités, mon père réinvestissant dans son affaire pratiquement tout ce qu'il gagnait. Mon père et ma mère avaient des hauts et des bas, surtout liés au fait que, travaillant d'arrache-pied, il était peu présent. Les années passèrent.

Fin 1985, en rentrant à Lille, elle se confia à Catherine, mon épouse, pharmacienne. Catherine lui demanda d'aller consulter tout de suite un gynécologue. À cette époque, le suivi médical n'était pas encore entré dans les mœurs. Le diagnostic fut terrible: cancer de l'utérus. Elle fut opérée par un mauvais médecin qui eut en plus le culot de déclarer à sa sortie du bloc:

- C'est biblique, ne vous inquiétez pas, elle verra ses

arrière-petits-enfants.

Six mois plus tard, rechute, traitement au cobalt. Son état se dégrada de jour en jour. Allongée sur son lit à l'hôpital, ses dernières paroles furent:

− Je suis heureuse, j'ai mes fils autour de moi.

Elle sombra dans un coma profond et nous quitta le 13 juillet 1986. J'avais 34 ans, elle en avait 61.

Catherine fut la mère de mes deux enfants. Nous faisions partie de la même bande de copains. Notre quartier général était le bar la Crinière à Lille. Il existe toujours, 14, place Philippe Girard. Catherine était fiancée à Dominique. Nous étions très joyeux, pleins de vie, et nous aimions faire la fête. Nous n'avions pas tous un job, mais Dominique, lui, était chef à l'hôtel Beauvallon à Sainte-Maxime, ville du sud de la France où les parents de Catherine avaient une maison. Un samedi soir, Catherine étant retournée à Lille préparer un examen, Dominique décida d'aller avec un ami rejoindre des copains à Saint-Tropez. Dans un virage, le pare-cylindre de sa moto, posé dans l'après-midi, toucha le sol. Dominique et son passager allèrent d'écraser contre un pylône télégraphique en béton. Tués sur le coup.

Quelques jours plus tard, nous étions de retour à Lille pour la braderie, inutile de vous dire que le cœur n'y était pas. En tant que plus âgé de la bande, et célibataire, je trouvais normal d'aider Catherine à surmonter cette terrible épreuve. Nous nous sommes beaucoup vus, elle pouvait compter sur moi. Au bout de quelques mois, elle fut en état d'accepter que la vie devait continuer. De plus, elle, je, nous, avons compris que cette amitié qui nous avait rapprochés s'était petit à petit transformée en amour. Je fus présenté officiellement à sa mère qui m'accueillit à bras ouverts, heureuse de voir sa fille enfin sortie de sa douleur.

Restait à convaincre son père, qui avait la réputation d'être très abrupt. Le fils de garagiste que j'étais appréhenda d'aller demander la main de la fille de cadre dirigeant qu'elle était. Mais le miracle se produisit. Rapprochés instinctivement par de nombreuses valeurs communes, je fus, à la surprise générale, adoubé immédiatement par mon futur beau-père. Cela ne l'empêcha pas, quelques mois plus tard, de m'imposer de demander la main de sa fille en bonne et due forme! Il a sans doute voulu me taquiner, mais quelle épreuve! En y repensant aujourd'hui, je suis certain que, si son père avait refusé ma demande, cela aurait été tant pis pour lui, Catherine m'aurait quand même épousé.

Nous nous sommes mariés en avril 1981. Le ban et l'arrière-ban de Lille furent invités. Nous qui avions rêvé d'un mariage entre amis dans une petite chapelle...

Deux ans après naissait Nathalie. Je me souviens comme si c'était hier de cette chambre de la maternité où nous nous sommes retrouvés tous les trois. Nous n'en revenions pas et j'oubliais très vite ma petite déception de ne pas avoir eu un fils. Nous étions si heureux, mais, huit jours plus tard, disparaissait mon beau-père. Il était mort sans avoir pu voir sa petite fille. Loïc arriva deux ans plus tard. Un fils, une fille, une épouse merveilleuse, nous touchions le bonheur du doigt. Bien sûr, nous ne roulions pas sur l'or, mais nous ne manquions de rien. En nous restreignant un peu, nous avons même pu offrir à nos deux enfants une bonne éducation dans un établissement religieux réputé. Tout allait donc pour le mieux jusqu'au jour où on découvrit que Catherine avait un cancer des cordes vocales.

Tout s'est alors effondré. Pendant deux ans, notre vie n'était plus rythmée que par les rendez-vous chez les médecins, les opérations et les chimiothérapies. Catherine fit face avec un courage et une volonté hors normes jusqu'à ce 18 juin 2004. Je n'oublierai jamais ce jour où, vers 5 heures du matin, je me suis retrouvé seul, sur le parking de la clinique, avec sa valise dans la main: il fallait me rendre à l'évidence, j'étais veuf. Quelques jours plus tard, après l'inhumation, autour de 18 heures, nous nous sommes retrouvés tous les trois, abandonnés. Nathalie allait avoir 20 ans trois semaines plus tard.

Nathalie était une petite fille pleine de malice. Pleine de vie, je me souviens avec émotion de ses chahuts matinaux quand sa maman faisait sa toilette. Tout est encore là, ses premiers « papa », son premier vélo, ses leçons de natation, sa prudence instinctive compensée par beaucoup de volonté. Nathalie fut une adolescente sans problème. Son désir d'être pharmacienne ou médecin fut contrarié par son amour du volley, puis par celui du spectacle. Elle n'était pourtant pas une enfant de la balle, mais en travaillant comme attachée de presse du groupe Marcel et son orchestre, afin de payer ses études, elle trouva sa seconde famille. Elle se débrouilla donc pour suivre les cours d'une école d'ingénieur lumière ce qui la conduisit à chercher un stage. Nous en avons discuté. Parmi d'autres possibilités, elle me parla de la plus connue: le *Bataclan*. C'est sur mes conseils qu'elle y fit sa demande. Elle fut prise. Comment aurais-je pu imaginer? Chaque jour, je m'en mords les doigts.

Nathalie avait un caractère entier – d'où ce genre de décision. Amis ou ennemis, c'était tout ou rien, pour toujours ou jamais. Lors de l'enterrement de sa mère, elle vit que peu de joueuses de son équipe de volley étaient venues. Ni son entraîneur, ni la Présidente du club n'étaient présents. Elle arrêta de jouer pour ce club. Comme moi, elle avait un abord entier, d'où de genre de décisions. Dans la vie de tous les jours, elle cachait sous son côté bougon un cœur d'or. Voir des gens dans le malheur ou le besoin la rendait profondément triste.

Après la perte de sa maman, elle s'est bien sûr étourdie, jusqu'à, je crois, se perdre un peu, mais elle ne tarda pas à reprendre le dessus. Mais j'ai toujours su qu'elle n'avait jamais accepté le décès de Catherine.

Malgré nos efforts conjoints, nous n'avons jamais réussi à combler son absence. Nathalie avait un côté garçon manqué, ce qui la rendait encore plus attachante et je n'ai jamais compris pourquoi, au fond d'elle-même, elle pensait que je pouvais avoir une préférence pour Loïc, son frère. Je l'ai senti, c'est pourquoi j'ai toujours tenu à passer du temps avec elle. J'allais la voir jouer au volley autant que je le pouvais. Mais, pour elle, je partageais plus avec son frère, les voitures, le bateau, et surtout le foot, cette passion du foot que j'ai et qu'elle aurait aimé partager avec moi.

 Nathalie, là-haut, où que tu sois, je te jure que je n'ai jamais fait de différence entre vous deux.

En réalité, elle en voulait à la terre entière. Lorsque la maladie de Catherine s'est déclarée, Nathalie était amoureuse d'un garçon. La mort de sa mère sonna la fin de cette relation. Je me souviens de ce premier de l'an 2015 où nous avons passé ensemble une superbe journée à la mer. Quel bonheur pour moi qui venait de passer Noël seul. Ce jour-là, j'ai compris que ce que je nommais égoïsme n'était qu'une peur panique, celle de me perdre. Sa difficulté à accepter Valérie venait de cela et donc d'un refus complet de me partager.

Deux ans après le décès de mon épouse, je fis connaissance de Valérie. C'était chez des amis, dans le sud de la France. Rapidement, nous nous sommes plu. Valérie avait une fille et toutes deux quittèrent le Sud où elles habitaient pour venir vivre avec nous à Lille. Ce fut extrêmement difficile pour nous tous. Mes enfants voyaient en Valérie la remplaçante de leur mère et elle voyait en eux un obstacle à son bonheur. La fille de Valérie, quant à elle, voyait dans tout cela l'impossibilité de rejoindre son papa. Bref, cette tentative de famille recomposée était intenable. Il n'y avait pourtant aucune comparaison à faire entre Catherine et Valérie. Si la première était cartésienne, scientifique, calme, posée mais enjouée, la deuxième est exubérante, artiste, et plutôt insouciante, me rappelant par moments certains côtés de ma mère. C'est peut-être aussi pour cela qu'elle m'a plu. Quand le drame est arrivé, Valérie m'a soutenu de toutes ses forces. Elle est avec moi, je le sens, même si j'aimerais parfois qu'elle l'exprime, en me le disant, ou par une caresse. Elle est si pudique! Mais elle est là, à sa façon, et je l'en remercie.

Je ne peux m'empêcher de penser que, si Catherine n'était pas décédée si tôt, tout aurait été bien différent. Mais personne ne peut revenir en arrière n'est-ce pas? Je dois vivre avec cela, vivre, revivre, encore et toujours.

Retours de Syrie, acte I

Revivre, oui, et faire tout ce que je peux pour que cela s'arrête un jour, combattre même, si nécessaire, comme cette fin janvier 2019 où nous apprenons tous, ébahis, que le gouvernement français s'apprête à rapatrier de Syrie 130 assassins, hommes, femmes, enfants, tous impliqués – eh oui, femmes et enfants inclus – dans les pires abominations! Mais ils sont Français avant tout, clame M. Castaner, ministre de l'Intérieur, devant le parlement. Cela me soulève le cœur, mais que faire? Les réseaux sociaux, une fois encore? Une nouvelle lutte, après Médine au Bataclan, je sens que j'ai un rôle à jouer pour tout faire afin que ces 130, 130... je ne sais même pas comment les dénommer, rentrent en France! Cela m'a amené à déposer une plainte contre l'État pour mise en danger de la vie d'autrui, plainte pendante devant le Tribunal de Paris.

Le 1^{er} février 2019, le site *Résistance républicaine* me demande d'écrire une lettre – eux savent depuis longtemps que je ne mâche pas mes mots! La voici:

Depuis ce maudit 13 novembre 2015 et l'assassinat de ma fille Nathalie, ma vie a basculé. Outre le malheur de perdre ce que j'avais de plus cher, j'ai subi de nombreuses vexations, insultes, menaces, parce que j'ai décidé de dire STOP. Ce n'est plus possible, je dois me battre contre l'islamisation de mon pays pour que plus jamais, il n'y ait d'autres Nathalie. Bien sûr, j'aurais très bien pu faire comme tant d'autres, me taire, mais ce n'est pas dans ma nature.

Alors, j'ai subi la visite de François Hollande à la grande mosquée de Paris, l'après-midi de l'hommage rendu aux victimes du 13 novembre, comme s'il ne pouvait pas trouver un autre moment. J'ai subi la remise de la légion d'honneur au prince héritier d'Arabie Saoudite, grand financier de mouvances responsables d'attentats comme celui de Paris. J'ai subi chaque attentat perpétré dans notre pays comme si celles et ceux qui tombaient étaient des miens. En v réfléchissant bien, ils sont devenus ma famille, celle des victimes d'attentats. J'ai été révolté, j'ai pleuré, pour les victimes de Nice, Marseille, Magnanville, Saint-Étienne du Rouvray, Paris, Strasbourg, et j'en oublie! J'ai également subi les foudres de certains journaleux, me traitant soit d'extrême droite, soit de facho comme Élise Vincent, Lucie Soulier, du journal Le Monde et Claude Askolovitch. D'autres ont été bien plus condescendants, comme Tristan Berteloot de Libération.

Par contre, j'ai été reçu avec beaucoup de compassion par Mme Laurence Ferrari, Monsieur Thierry Ardisson, Monsieur Gilles-William Goldanel et Monsieur Martial Bild.

J'ai aussi été menacé pour avoir lutté, puis obtenu l'annulation du concert abject de l'islamiste Médine au Bataclan, première victoire des Occidentaux face à cette islamisation, le tout contre l'avis du Premier ministre!

Voilà en quelques mots ce qu'est devenue ma vie depuis cette date fatidique, sans oublier bien sûr des procès comme celui de Bendaoud où, en première instance et contre toute attente, il a été relaxé. Ne pas oublier non plus de nombreuses enquêtes pour prouver la responsabilité dans les attentats de Paris de l'État français et de certains hommes politiques et toutes ces visites hebdomadaires chez mes avocats. À chaque fois, je me dis que ça y est, maintenant, je vais être un peu tranquille, à chaque fois, il me faut re-batailler pour défendre l'indéfendable face aux tribunaux, aux journalistes et aux politiques. J'ai bien peur que cela ne finisse jamais. Je suis devenu un combattant, et tant que j'aurais la santé, je lutterai contre cette islamisation de notre pays voulue et orchestrée par nos politiques. De ce côté-là, qu'ils se rassurent tous, ils ont perdu car je ne lâcherai jamais rien!

Après avoir subi tout cela, sans jamais me plaindre, sans jamais réclamer quoi que ce soit à qui que ce soit (cela m'évite d'être éconduit), je suis de nouveau obligé de subir la médiocrité et la bêtise d'un ministre de l'Intérieur. Il y a deux jours, il s'est exprimé sur RMC dans l'émission « Bourdin direct » sur le retour des djihadistes partis de Syrie, dont certains d'ailleurs, continuent à percevoir nos prestations sociales!

Ces gens sont partis en Syrie faire le djihad, certains ont reçu un entraînement militaire digne de notre Légion. Ils sont entraînés au maniement d'armes de guerre alors que, chez nous, il est de plus en plus compliqué d'obtenir ne serait-ce qu'une licence de tir et disposent d'armes des plus sophistiquées! Et notre ministre de l'Intérieur veut les faire revenir en France sous prétexte qu'avant d'être djihadistes, ils sont avant tout Français!

Première erreur, M. Castaner, pour moi, ils ne sont plus Français, ils ont déserté notre pays et certains ont brûlé leurs passeports! Que vous faut-il de plus pour les déchoir d'une nationalité qu'ils ne méritent plus, car ils ont quitté la France pour lutter contre la France? Ils sont devenus profondément apatrides et les chaînes de télévision ne se sont pas gênées pour nous montrer l'extrême sauvagerie de leurs méfaits (égorgements, décapitations, mutilations multiples et même cadavres tractés par un *pick-up*). Il y a aussi les femmes « françaises » islamistes pour se faire sauter, non à l'explosif, mais par des djihadistes, donnant naissance à autant de graines de terroristes!

Ne comptez pas sur moi, Monsieur le Ministre, pour avoir une once de compassion pour ces êtres immondes dont certains ont dû côtoyer les assassins de ma fille! Aujourd'hui, sachant ce qu'ils risquent, ils se souviennent qu'ils étaient Français, quand beaucoup d'entre eux possèdent la double nationalité, comme ceux qui ont perpétré les attentats de Paris. En fait, ils sont partis apprendre le maniement des armes et des explosifs pour revenir nous tuer sur notre propre

territoire! Excusez-moi; M. Castaner, je ne sais pas si, parfois, il vous arrive de réfléchir ne serait-ce que cinq minutes, mais j'ai vraiment l'impression que vous marchez sur la tête. Je ne sais pas si vous avez des enfants mais, si c'est le cas, essayez de vous mettre à ma place! Je suis outré, je me sens humilié, trahi et insulté par cette décision criminelle de faire revenir chez nous de tels salopards partis en Syrie pour s'entraîner à tuer les nôtres, dont ils ont la haine. Je sais que parmi eux il y a des enfants mais, là non plus, je n'arrive pas à avoir la moindre compassion après avoir vu ce que j'ai vu: des gamins de 10 à 12 ans égorger et décapiter des soldats syriens. Supposez un seul instant, qu'adviendrait-il à nos enfants s'ils devaient être rapatriés chez eux? Je n'ai aucun doute sur le sort qui leur serait réservé.

Enfin, je ne peux pas comprendre que nous ramenions ces salopards chez nous pour les juger. Moi, si je commets un délit dans un pays étranger, je serai jugé dans le pays où a été commis ce délit, ce qui est bien normal! Alors, pour quelles raisons est-ce que pour eux, ce serait différent? Seriez-vous raciste anti-français? La loi doit être appliquée de la même façon pour tout le monde, même si, chez nous, un criminel inconscient, a fait supprimer la peine de mort de notre arsenal répressif! Et il faudrait que ces salopards profitent de notre laxisme alors que ce sont des criminels en puissance. Tous, au plus, ils seront condamnés à des peines de prison faisant courir un énorme risque à la population à leur sortie. Ne me dites pas que vous les surveillerez, vous êtes déjà complètement incapable de surveiller les fichiers S. Les victimes de Strasbourg peuvent en témoigner! Si, par malheur, ces salopards commettaient de nouveau l'irréparable, comme d'habitude, personne ne sera mis en cause selon le précepte bien connu « responsable mais pas coupable ».

Dès lors que notre pays est confronté à un des plus graves périls de son histoire, il ne doit pas avoir de préjugés et doit prendre les mesures appropriées. Celui qui s'incline devant les règles établies par l'ennemi ne vaincra jamais. Comme le disait le général américain Schwartzkopf, « le rôle de pardonner, c'est le rôle de Dieu. Nous, notre boulot, c'est d'organiser la rencontre. »

Donc, s'il vous plaît, pensez pour une fois aux 67 millions de Français à qui vous devez la sécurité. Ne faites pas revenir sur notre sol 130 salopards haineux! Laissez-les là où ils ont voulu aller, laissez-les être jugés soit en Irak, soit en Syrie. Vous ne pouvez pas faire prendre de tels risques à nos concitoyens, déjà empêtrés dans ces fameux « droits de l'homme ». Pour moi, les « droits de l'homme » commencent d'abord par les droits des Français. Pensez pour une fois aux victimes de ces salopards, à tous ceux qui ont perdu un être cher et à ceux qui souffrent encore dans leur chair, à ceux qui resteront à jamais mutilés. Ne leur manquez pas de respect, car ce n'est pas parce qu'ils ne se font jamais entendre qu'ils ne méritent pas votre compassion.

Entendre cela, c'est aussi montrer à de nombreux islamistes qui sont sur notre sol, et à ceux qu'au fil des ans, nous avons laissé entrer de façon inconsciente et criminelle, que la France est un pays qui n'est plus

coincé par les dogmes. Nous ne sommes pas décidés à nous laisser imposer quoi que ce soit, la tolérance, c'est fini.

Tolérance et apathie sont les dernières vertus d'une société mourante.

Lorsque cette lettre fut publiée sur le site de Résistance républicaine, le 2 février 2019, elle rencontra bien sûr un succès certain, mais, comme souvent, lorsque vous parlez d'un sujet aussi angoissant que l'islamisation de la France, les médias ne relaient pas grand-chose! Aujourd'hui, pour attirer l'attention, faire le buzz comme ils disent, il faut frapper fort, très fort même. C'est ce que je fis quelques jours avant d'écrire cette lettre, vous comprenez combien ce possible retour de ces 130 individus a pu me faire sortir de mes gonds. Alors tweeter, oui, pourquoi pas? Y aller à fond la caisse, avec des paroles écrites pour choquer, oui choquer pour éveiller, choquer autant que les paroles des chansons de Médine ont choqué ces milliers de Français qui m'ont soutenu dans le combat contre son concert au Bataclan. Et puis, quelle meilleure façon de vérifier, de prouver que notre système médiatique est à géométrie variable. Médine, qui en compensation de l'annulation de son concert des 19 et 20 octobre 2018 a obtenu de pouvoir se produire au Zénith le 9 février 2019, devant 6400 personnes, capacité théorique de la salle. Au passage, si nous avons gagné la bataille des symboles, il a emporté celle de l'audience! Au 4 février, il est encore possible

d'acheter des places, ce qui veut dire que ce n'est pas plein, je ne peux que m'en réjouir! Au final, combien de « fans » vont-ils entendre ce soir-là des mots comme « les Blancs sont des consanguins, passe-moi une arme de poing et je vais faire un pédophile de moins »? Alors sur Twitter, j'ai écrit: « Fusillons ces 130 djihadistes comme Leclerc a fait fusiller les Français de la Waffen SS. » On me rétorque alors que la majorité est des enfants, ma réponse fut immédiate: « Alors, tuons leurs enfants, d'ailleurs, on devrait commencer par là. »

Dur, n'est-ce pas? Très dur même, certains ont même pu penser que j'étais en train de sombrer, noyé par ma haine, mais ils se trompent, j'assume mes propos, autant que Nick Conrad ou Médine assument les leurs. Cependant, nous avons une grande différence, moi, j'ai fait ce qu'ils devraient faire, ces prêcheurs de haine: j'ai retiré mes tweets au bout de quelques heures. Choquer, oui, démontrer que nous ne sommes pas égaux devant la loi, oui, mais je ne suis pas eux, eux sont dans la haine de « tout ce qui ne pense pas comme eux ». Moi, je me bats justement pour que « tous ceux qui ne pensent pas comme eux » ouvrent les yeux et puissent exprimer ce qu'ils pensent sans pour autant être systématiquement traités d'islamophobe dès la moindre critique sur l'islam. Mais bon sang, comment a-t-on pu en arriver là? Cette question, je me la suis posée tous les jours depuis 2015, oui, comment peut-on par exemple se retrouver devant des tribunaux si, personnage public, vous déclarez par exemple « la grande majorité des hommes incarcérés en France sont musulmans » ou bien « tous les musulmans ne sont pas des terroristes mais tous les terroristes sont musulmans », sans oublier « je ne connais pas une religion plus misogyne, antisémite et homophobe que l'islam »? À titre d'exemple, essayer toujours de:

- Vous promener dans certains quartiers de Roubaix, et de beaucoup d'autres villes en France, en mini-jupe ou en débardeur sexy.
- Aller au Qatar avec un passeport portant un visa d'entrée en Israël.
- Toujours dans ces mêmes quartiers de Roubaix ou d'ailleurs, où règne la charia, vous promener la main dans la main, si vous êtes deux hommes!

Et les exemples de ce type sont légion, mais silence, circulez, il n'y a rien à voir!

Il faut dire, que vous, musulmans, pouvez compter sur notre époque pour vous aider à ne jamais rien dire de réel. Aujourd'hui, nos systèmes préfèrent regarder ailleurs, vous permettant de faire disparaître vos péchés sous une compassion de façade. Là, vous êtes experts. Pouvez-vous nous expliquer pourquoi, alors que 100 % des assassins de nos enfants sont de votre religion, le dire se heurte au mur du « pas d'amalgame »? Un terroriste islamique? Non bien sûr, c'est un déséquilibré, un marginal, « un petit délinquant radicalisé en prison », pire encore, un jeune ou un « jeune sauvageon » comme a pu le dire sans ciller un ministre imbécile!

En plus, intelligents comme vous l'êtes, vous avez su rendre votre violence dissuasive et, comble de tout, vous nous faites porter le chapeau! Vous tuez nos enfants, puis criez à la « stigmatisation » contre l'islam. Quel culot! Toujours plus fort, vous proclamez souffrir du « racisme anti-islam » usurpant ainsi le statut d'innocentes victimes. On croit rêver. Le 13 novembre 2015, les tueurs sont dans vos rangs, les victimes, majoritairement dans les nôtres. Malgré ces évidences, plus personne n'ose rien dire. Votre système de terreur est efficace. Une preuve? Quels caricaturistes oseraient en 2019 se frotter à vous?

Et pourtant, il suffit de lire vos textes sacrés pour vous démasquer.

Quand on veut bien regarder tout cela en face, il faut le reconnaître, vous êtes géniaux. Plus vous nous massacrez, plus nous sommes terrifiés et scandalisés par votre barbarie. Ainsi, vous déclenchez l'hypermédiatisation de votre cruauté, provoquant chez nous un sentiment de dégoût. Arrivés à ce niveau, vous n'avez plus qu'à exiger la réassurance du « pas d'amalgame ». Ainsi, massacre après massacre, nous sommes de plus en plus convaincus que tout cela n'est pas de votre faute, mais de la nôtre, nous les soi-disant « islamophobes ». Accusés avec qualification pénale de criminels racistes, nous n'avons d'autres choix que de nous écraser.

À vos yeux et à ceux d'une part de l'audimat, nous

sommes les horribles colonialistes, les monstres, les esclavagistes, vous, les victimes, les martyrs, presque les saints. Quel toupet! Juste un exemple: l'esclavagisme. Nous avons stoppé cette odieuse pratique depuis des lustres, vous, aujourd'hui encore, vous pratiquez la traite d'êtres humains.

Moi, je vous regarde tels que vous êtes, d'autant mieux que la haine est quelque chose que nous avons en commun. Votre religion en est d'ailleurs remplie! La haine de l'infâme mécréant, la haine des femmes non couvertes de la tête aux pieds, la haine des Juifs, la haine des règles de notre République dès que l'on ne parle plus de droits, mais de devoirs, la haine des animaux, etc. Bref, la haine de tout ce qui n'est pas vous, donc, de tout ce qui pour vous, n'a pas le droit d'exister. Vous êtes les nazis d'aujourd'hui, même idéologie, mêmes buts, mêmes méthodes. Je lis en vous.

Il faut dire que je vous ai beaucoup observé lorsque je travaillais à Tourcoing! C'était en 1981, je vous ai regardé vivre 11 ans. J'ai dû me battre contre les vols, les dégradations, à un tel point que j'étais devenu inassurable et qu'il m'a fallu aller jusqu'à faire le coup de poing pour me protéger. Tourcoing, l'islam majoritaire, zone de non-droit? Pourquoi fallait-il faire attention à tout, cacher les roues des véhicules pour qu'ils ne soient pas volés? Tous les vices avaient droit de cité, et je garderai pour moi tout ce dont j'ai été témoin. Pendant 11 ans, j'ai vécu dans la jungle d'une délinquance généralisée.

Un exemple: tout le monde savait à l'époque qu'une mosquée était le siège d'un trafic de drogue et d'armes, mais, bien sûr, pas d'amalgame, il ne faut pas mettre d'huile sur le feu! Donc, pas de perquisition, rien. Les trafics continuèrent! Qu'est-ce que cela doit être aujourd'hui, à huit kilomètres du centre de Lille? Si on ajoute Roubaix, Lille Sud, Five et Mons, vous n'avez pas perdu de temps! Mille zones de non-droit répertoriées en France en 2017! Bravo.

Pendant ce temps, nous, le nez dans le sable, nous avons regardé ailleurs. Vous, au nom des droits de l'homme, vos multiples associations communautaristes abreuvées de subventions publiques, nous ont écrasé sous une pluie de plaintes, rendant toute tentative de mise en évidence de votre travail de sape de notre société « stigmatisante », comme vous dites si souvent!

À la sortie de mon livre, vous allez d'ailleurs utiliser toute cette artillerie pour me faire taire mais, en le faisant, vous nous prouverez que ce que je viens d'écrire est la vérité, mais allez-y, depuis la mort de Nathalie, plus rien ne me touche. Et puis, vous pouvez compter sur vos alliés, les fameux « idiots utiles » comme les nomme avec beaucoup d'à-propos Laurent Obertone dans son livre *Guérilla*.

À peine avais-je posté le tweet concernant les 130 djihadistes qu'il fut saisi au vol par un journaliste reconverti, un des fameux « idiots utiles » au parcours plutôt troublant: Nicolas Hénin. Sa carte de visite?

Avoir eu son moment de célébrité après avoir été l'otage de l'organisation état islamique (EI) du 22 juin 2013 au 18 avril 2014. D'après les documents que j'ai pu consulter, il est resté très vague sur les conditions de sa détention. Parfois, je me demande si cet être a été réellement détenu et cela reste pour moi une énigme. Ce qui est, en revanche, moins vague, c'est le montant de la rançon payée par le gouvernement pour sa libération et celle de ses trois codétenus: 18 millions de dollars, soit 13 millions d'euros à l'époque. Bien sûr, cette information n'a pas été publiée par un journal français mais par l'hebdomadaire allemand *Focus*.

Aujourd'hui, Nicolas Hénin s'est reconverti dans le business de la déradicalisation - oui, vous lisez bien! Il est le dirigeant d'une société spécialisée en contre-terrorisme et déradicalisation. Jamais en manque de publicité, je vous signale qu'au moment où j'écris ces lignes, soit le 5 février 2019 à 18 h 45, son profil Wikipédia est déjà à jour de la plainte contre X pour menaces de mort qu'il vient de déposer pour cyber-harcèlement. Comme quoi rien ne se perd, et l'occasion est tellement belle de rejouer le rôle de la pauvre victime! Encore et toujours la même logique, le « camp du bien », défenseur des « droits de l'homme », contre « l'extrême droite », comprenez « le camp du mal ». Dénoncé auprès de Twitter et de Pharos (police d'internet) ou plutôt signalé car dénoncer et un vilain mot qui fait fasciste, mon compte twitter a été suspendu le 1er février!

Je suis certain qu'à cet instant, ce M. Hénin a dû se dire qu'il avait enfin le dernier mot après les échanges tumultueux que nous avions eu tous les deux lorsque je me suis battu pour faire interdire ce concert abject de Médine au *Bataclan*! Vous devez savoir qu'alors, ses mots, voire ses menaces envers moi m'avaient exaspéré à un point tel que j'y avais mis fin en bloquant son compte afin qu'il n'ait plus accès au mien.

Mais, le compte twitter fermé par les bons soins de M. Hénin n'était que celui que j'avais ouvert en août 2018 dans le cadre de la bataille contre Médine. Restait donc utilisable celui crée en novembre 2009. En quelques heures, pratiquement 5 000 personnes vinrent s'y rattacher!

L'idiot utile Nicolas Hénin, lui, s'est pris semble-til 18 000 « attaques », lire menaces en tous genres. Dire que cela m'attriste serait hypocrite, d'autant plus qu'ici, il n'y a pas de faux-semblants! J'en déduis que son pseudo-statut de victime ne convainc que des médias français, aveugles dès que l'on aborde, sous quelque forme que ce soit, l'islam — sauf si, vous en dites du bien. Par un raccourci que seuls des esprits étriqués, borgnes ou pire vendus, peuvent emprunter, ne pas être pour, c'est être contre! Dans la foulée de la plainte de Nicolas Hénin, quand même un peu arroseur arrosé sur ce coup-là, me voilà mis au pilori avec sur le ventre la pancarte « Patrick Jardin, père d'une jeune fille tuée au Bataclan et connu pour ses déclarations islamophobes »

(*France soir* du 6 février 2019). Au passage, Messieurs de *France soir*, ma fille Nathalie n'a pas été tuée, elle a été assassinée.

Tout cela est vraiment lamentable, petit et mesquin, et je ne peux que constater que, flairé par ce délateur opportuniste, cette tempête dans un verre d'eau n'existe que parce que je dérange et parce que ce Nicolas Hénin est en mal de publicité et je pense de chiffre d'affaires, pour alimenter son misérable petit business. Je ne suis pas gâteux, alors c'est en toute conscience que je me repose la question de savoir comment quelqu'un qui prétend avoir souffert pendant sa détention peut comme cela prendre la défense inconditionnelle de 130 individus de la pire espèce? Enfin, il prétend avoir été interrogé, et même une fois sous menace d'un sabre posé sur sa nuque, et pas d'autre obsession que de défendre des Mehdi Nemmouche ou des Abou Omar? Pour Bruno-Laurent, nous sommes soit en plein syndrome de Stockholm, soit, vraiment, « l'idiot utile » ne voit qu'une opportunité de voir sa société prendre en charge la déradicalisation de la horde de barbares de tout âge que nous allons récupérer.

Le pire de tout, voyez, c'est d'apprendre le 8 février que ces « Français avant d'être des djihadistes » ne sont pas 130 mais 150, dont 90 « enfants », autant que l'on puisse les considérer comme tels. D'après BFM, on étudierait (admirez au passage l'emploi du conditionnel) leur rapatriement par avions américains! En décodé, tout est joué depuis des semaines. Les Américains se

retirent de Syrie, lâchent au passage les Kurdes pour les laisser seuls devant leur ennemi juré, le dictateur turc Erdogan, ces mêmes Kurdes reçus par deux fois à Paris en quelques semaines. On se demande bien quelle désillusion, voire quelle trahison, ils y ont trouvé! Il n'est donc pas si étonnant que les Syriens, les Irakiens et bien sûr les Kurdes, vident donc leurs prisons, ne laissant aux Français qu'un seul choix, récupérer leurs citoyens! Une fois de plus, notre « ami Américain » n'a écouté que son intérêt. Dire que l'on nous fait croire que la France compte encore pour quelque chose dans cette région du monde!

Pendant ce temps, mon compte twitter « de secours » est remonté à plus de 8 500 *followers*, mais j'ai intérêt à me tenir à carreaux car, au premier faux pas, le « camp du bien » ne me loupera pas. D'autres, toujours sur Twitter, ne bénéficient pas du même traitement:

- Mishary Rashid Al-Afasy: 42 ans. Imam koweïtien, récitateur du coran. Il est actuellement imam à la grande mosquée de Koweït-City. Il possède une chaîne de télévision *Al-Afasy TV* qui diffuse des programmes sur l'islam. **14,1 millions de followers**.
- Mohammed Al-Arifi: 48 ans. Théologien saoudien dont les prêches ont suscité de nombreuses polémiques. Il s'en est pris aux Juifs, aux homosexuels et aux chiites. Ses discours sont parfois peu différents de ceux des mouvances djihadistes *al-Qaïda* et *Daech*. En 2014, la Grande-Bretagne lui a interdit l'entrée sur son

territoire. 21,2 millions de followers.

- Salman Al-Aodah: 62 ans. Islamiste libéral saoudien qui appela à l'établissement d'une monarchie constitutionnelle en Arabie Saoudite, avant de défendre le djihad contre les Américains en Irak à partir de 2003. La justice saoudienne vient de requérir la peine de mort contre lui. 14 millions de followers.
- Aid Al-Qarni: 40 ans. Prédicateur et écrivain saoudien, dont les livres sont très diffusés dans le monde arabe. En 2012, il a émis une *fatwa* appelant à assassiner le président syrien Bachar el-Assad. 18,9 millions de followers.

Devant de tels chiffres, on comprend mieux les forces en présence et leur inégalité; voire l'iniquité des appuis sur lesquels elles peuvent compter. Ils ont tout, peuvent compter sur une puissance financière et politique quasi illimitée. En face, il y a vous, nous, seuls, les yeux grands ouverts devant le danger de mort que représente l'islam pour nos sociétés occidentales, non pas du fait de l'islam lui-même, mais de la place injustifiable et injustifiée qu'il s'arroge en Europe et particulièrement en France. En d'autres époques, religions catholique et protestante ont eu une ambition puis finalement un pouvoir équivalent à celui auquel prétend aujourd'hui l'islam. Nous connaissons tous le résultat. L'histoire se charge de nous démontrer que toute religion, quand elle sort de l'église, du temple ou

de la mosquée représente un danger mortel pour toute société qui se laisse dominer: l'obscurantisme. C'est à nouveau là que nous en sommes!

Pauses

Alors, combat perdu d'avance? Non. Le 31 décembre 2018, tout le monde s'apprête à fêter la nouvelle année, gueuletons, musique, alcool, bien normal n'est-ce pas? Moi, je suis seul, mon fils étant à Paris et Valérie dans sa famille. J'ai décidé de rester seul. Je gamberge. Ne me demandez pas pourquoi, mais je pense à ce couple d'artisans bouchers-charcutiers du centre de la France qui ont perdu leurs deux filles dans l'attentat du 13 novembre 2015, à la terrasse du Carillon, en face du Petit Cambodge. Eux étaient à la veille de prendre leur retraite et sont bien plus à plaindre que moi. Toute une vie pour rien, toute une vie volée en un instant. Ils les ont élevées, se sont certainement sacrifiés pour que leurs filles fassent de bonnes études, à Paris, puis plus rien. Ces saloperies d'islamistes les ont mitraillées pendant qu'elles profitaient de la douceur de l'automne en buvant un verre à une terrasse. Quelle injustice, quel crime!

Allez, c'est décidé, je les appelle. La sonnerie retentit,

un coup, puis un deuxième, suivi d'un troisième.

- Bonsoir Monsieur, mon nom est Patrick Jardin, le papa de Nathalie. Nous nous sommes parlé il y a deux mois. Vous m'aviez appelé pour me remercier d'avoir réussi à annuler le concert de Médine au Bataclan.
 - Bonsoir, M. Jardin, je me souviens très bien de vous.
 - Est-ce que je vous dérange?
- Oh non, vous savez, nous sommes tous les deux, mon épouse et moi. Nous nous apprêtons à passer cette soirée en couple. Oh, ce n'est pas que nous n'avons pas été invités ici ou là mais, depuis 2015, nous n'arrivons plus à fêter la nouvelle année.
- C'est comme moi, vous savez. Je suis seul, et j'ai pensé que vous passer un petit coup de fil vous ferait plaisir.
- Oui, merci, cela nous fait plaisir, vous, vous comprenez.

Après quelques banalités, nous raccrochons en nous promettant de nous rencontrer en 2019. Puis, songeur, je me suis demandé comment ils, je, nous, pouvions faire face à tout cela, nous qui avons tant en commun. Nous avons perdu des enfants.

Eux, comme moi, sommes persuadé que sans la criminelle incompétence des politiques qui dirigent la France depuis 45 ans, nos enfants seraient encore en vie. Ces attentats auraient pu être évités, nous en sommes certains.

Eux, comme moi, avons besoin de nous venger et

peut-être qu'ils ont, eux aussi, pensé à entrer dans une mosquée et y faire un carnage.

Mais eux, comme moi, ne passerons jamais à l'acte car, à la différence de ces barbares, nous avons été élevés dans le respect de la vie. Cette année, c'est sûr, nous nous rencontrerons. C'est avec eux, pour eux et grâce à eux que je reste dans la certitude que, contrairement à ce que trop souvent on cherche à me faire croire, je ne suis pas cinglé.

Et puis, parfois, comme cela, dans la rue, vous trouvez sans rien demander cette énergie pour continuer à vous battre, vous savez, ou pas, ces petits signes qui vous confortent dans l'idée que ce que vous faites est bien ce que vous devez faire. Je me revois, avec Valérie, au Touquet en novembre 2018. Nous nous promenons rue Saint-Jean, sous le crachin. Elle, rentre dans une boutique, je continue lentement à marcher seul. Cette rue, je la connais par cœur, je l'ai arpenté des milliers de fois toutes ces années, depuis ma naissance. Au 47 bis, il y a le Chat bleu, une chocolaterie confiserie devant laquelle il m'est impossible de passer sans penser à Nathalie. Je la revois, petite, remplir son petit panier de bonbons et le tendre à la propriétaire pour qu'elle en fasse le décompte, comme le font tous les petits enfants. Depuis sa disparition, il m'est impossible d'en pousser la porte, c'est trop pénible. J'accélère le pas, les yeux embués de larmes quand, au croisement d'une autre rue, j'entends:

- Bonjour M. Jardin.

Je me retourne pour me retrouver nez à nez avec une jeune femme que je ne connais pas.

- Vous êtes bien Monsieur Jardin?
- Oui, mais je ne pense pas vous connaître, lui aije répondu, inquiet car malheureusement, je n'ai pas la mémoire des visages. Et puis, comme vous l'imaginez, je reste souvent sur mes gardes, on ne sait jamais à qui on a affaire.
- Vous savez M. Jardin, je vous suis sur Facebook et sur Twitter, et je suis en complet accord avec vous. C'est moi qui vous ai envoyé une chanson que j'ai faite en mémoire de Nathalie.

C'est comme cela que j'ai fait la connaissance de Caroline X, je suis certain qu'elle se reconnaîtra. Elle me demanda de faire un *selfie*, c'était le premier, et cela m'a fait bizarre, mais j'ai dit oui. Rejoints par Valérie, nous avons discuté encore dix minutes, puis Caroline X est retournée dans sa vie et nous dans la nôtre. A-t-elle ressenti ce jour-là combien elle m'avait fait du bien en me faisant part de compassion à mon égard et plus encore en approuvant mon combat?

Mais, malgré Caroline X et les milliers de gens qui me soutiennent, parfois, je me sens seul, muré dans mon incapacité à pardonner. Il y a même des matins où je ne reconnais plus cet homme qui se rase en me regardant dès que je lève les yeux vers lui. Qui suis-je devenu? En

plus de Nathalie, qu'ont-ils bien pu me prendre? Cette question m'obsède. Il y a même des jours où je me sens écrasé par une main invisible d'une force inhumaine, parfois jusqu'à ne plus pouvoir respirer.

Croyez-moi, pour que j'en arrive là, il en faut beaucoup.

Tout au long de ma vie, j'ai appris à subir des coups et des attaques de toutes sortes, à commencer par le foot. Quelle formidable école que ce sport, on en prend plein la gueule! En plus, en tant qu'avant-centre, mes adversaires directs sont plutôt du genre armoires à glace, alors imaginez ce que j'ai su encaisser pour tenir mon rôle au sein de l'équipe. C'est comme cela que j'ai appris que rien n'est acquis, et qu'atteindre ou pas un résultat, dépend avant tout de sa capacité à se battre. C'est en me battant avec mon équipe que nous avons gagné la coupe du Nord cadet et, plus tard, la coupe régionale du district maritime. Quelle joie, oui, je me souviens.

La joie? Mais oui, je sais ce que c'est car j'ai eu des moments de bonheur dans ma vie et ils sont toujours bien là, les vacances au Touquet avec mes parents, les Noëls en famille, ou bien ma première voiture. Adulte, j'ai connu le bonheur aux côtés de mon épouse Catherine et, même si nous avions peu de moyens, notre insouciance nous portait. Heureux et certains que rien ne pouvait nous arriver, nous nous sommes laissés guider jusqu'aux sommets du bonheur, nos deux enfants. Je me souviens comme si c'était hier de la naissance de chacun

d'eux. Nous étions émerveillés par ces deux petits êtres que nous avions conçus.

Je réalise aujourd'hui que je n'ai pas assez compris à quel point cette vie simple signifiait être heureux. À l'époque, elle n'avait rien d'extraordinaire et, pourtant, je le sais maintenant, elle l'était car elle nous convenait – c'est aussi évident que cela. Profitez de ces moments qui, sur le coup, vous semblent anodins, cela passe tellement vite. En vieillissant, on s'aperçoit que le risque de passer à côté de toutes ces parcelles de bonheur est grand, et, ce qui est perdu l'est pour toujours, pensez-y.

Mais il y a encore de la joie dans ma vie, ma petitefille, ce petit bout qui ne connaît pas encore le destin si particulier de son grand-père. Sans le savoir, elle me ravit avec ses grands sourires et m'aide beaucoup à surmonter l'épreuve que l'on m'a infligée. Je sais que, le jour venu, elle comprendra ce qu'elle représente pour moi, la suprématie de la vie sur la mort. Malgré cela, la dureté de la vie m'a rendu imperturbable et inattaquable. Plus rien n'a d'emprise sur moi.

Lorsque ce 15 novembre 2015 à 22 h 25, j'ai su que Nathalie était morte, je me suis dit que ma vie était finie. Que pouvait-il m'arriver de pire? Apprendre que, dévoré par un cancer foudroyant, il ne me restait que quelques mois à vivre? Perdre mon fils Loïc? Mes petites-filles Philippine et Élise? Valérie? Depuis, je suis au fond d'un trou, acculé par une inextinguible haine pour ces assassins et tous ceux qui, de près ou de loin,

partagent quoique ce soit avec eux. Qu'ils brûlent en enfer! Je vous choque? C'est pourtant la vérité. Vous qui me lisez, croyez-moi, je n'ai pas choisi. Si j'avais entrevu ne serait-ce qu'un seul petit point de lumière dans l'obscurité dans laquelle ces montres m'ont plongé, c'est vers lui que je me serai dirigé.

Mais, en écrivant, je réalise que si tout cela reste vrai, quelque chose bouge: la lecture que j'ai de ma vie. J'ai cru que le 15 novembre 2015 était la fin atroce d'une longue série de drames visant à m'anéantir. C'est faux. C'était en réalité un marathon semé de souffrances dont le seul but était de me rendre plus fort, solide mais aussi froid comme le marbre. Personne ne pourra m'arrêter dans ma recherche de vérité sur tout ce qui s'est réellement passé avant, pendant et après le 13 novembre 2015 ni dans ma volonté d'alerter les Français sur l'effroyable danger qu'est l'islamisation galopante de notre pays.

Là, à ce stade, plantée devant moi, la presse!

La presse, premiers pas

En y repensant, je me dis que, là comme ailleurs, le pire côtoie le meilleur, rien de vraiment surprenant, n'estce pas? Il m'a donc fallu apprendre sur le tas comment ces journalistes ou ces journaleux pour certains d'entre eux, réfléchissent, interrogent puis retranscrivent. En 2015, 2016 et 2017, j'ai tout fait pour les éviter, et puis vous avez commencé à comprendre qui je suis. Pouvez-vous un seul instant m'imaginer me répandre en déclarations quelques jours ou quelques mois après le drame, comme a su le faire Antoine Leiris, avec son si convenable Vous n'aurez pas ma haine! Je n'ai pas et n'aurais jamais cette impudeur et personne ne peut m'accuser de vendre sous quelque forme que ce soit l'exhibition de ma douleur. Moi, je ne suis pas dans le politiquement correct, ça aussi vous l'avez compris, il était donc inévitable que je comprenne assez vite combien, dès que l'on parle de l'islam et de l'islamisme, la censure n'est jamais loin. Un exemple?

En septembre 2018, j'étais en vacances dans le Sud,

à Sainte-Maxime. Coup de fil.

- Allô, M. Jardin?
- Oui, bonjour Monsieur.
- Je suis Monsieur Couderc de France 2 et j'aimerais vous rencontrer car dans le cadre de votre lutte pour obtenir l'annulation du concert de Médine au Bataclan, nous aimerions faire un reportage sur vous. Cela passerait dans l'émission Envoyé Spécial.
- OK, je suis d'accord, mais sachez que je suis en ce moment en vacances et qu'il va donc falloir vous déplacer.
 - Aucun problème, quand pouvez-vous?

Quelques jours plus tard, je me retrouvais avec eux sur la promenade de Sainte-Maxime car pas question qu'ils viennent chez moi ou chez des amis, on ne sait jamais, la prudence est de mise! En plus de M. Couderc, il y avait deux filles, une s'occupant du son et l'autre des prises de vues. L'entretien dura deux heures et demie durant lesquelles ils m'ont demandé de défiler encore et encore sur la promenade tout en me posant moult questions. Une fois tout cela terminé, je lui demandais de m'envoyer une copie de l'enregistrement, ce qu'il accepta sans hésiter. Au passage, ne n'ai même pas pensé à lui demander s'il avait un lien de parenté avec Roger Couderc, l'animateur de légende des retransmissions télévisées des matchs de rugby...

Le jeudi où l'émission devait être diffusée, mon téléphone sonna vers 14 heures.

- Allô, M. Jardin? Ici M. Couderc de France 2.

- Oui, bonjour M. Couderc, que puis-je pour vous?
- Je vous appelle pour vous informer que je sors de réunion avec ma direction et qu'elle a pris la décision de ne pas diffuser le reportage vous concernant.

Je fus interloqué.

- Mais que voulez-vous dire, dois-je comprendre que c'est une forme de censure? Je sentis bien que ma question le gênait.
- Euh non, dit-il, embarrassé, ils ont décidé de changer le thème de l'émission.

Visiblement, il essayait, le pauvre, de me faire avaler une couleuvre. J'ai bien été tenté de lui demander s'il me prenait pour un con, mais je me ravisais. Manifestement, le pauvre bougre n'y était pour rien, mais je n'ai pas pu m'empêcher de lui répondre:

-Vous savez, M. Couderc, votre histoire, je n'y crois pas du tout. Ne me dites pas que l'on envoie trois personnes, en avion, à l'autre bout de la France pour passer une journée de déplacement et de tournage pour ne rien en faire. C'est du gaspillage d'argent public. Alors écoutez-moi. Vous direz à vos patrons que je reste persuadé que c'est de censure qu'il faut parler et pas d'autre chose! Alors, profitez-en aussi pour leur dire que la censure n'est pas à sens unique et que ce n'est pas la peine que France 2 me demande quoi que ce soit à partir de ce jour. Je suis furieux que vous m'ayez fait perdre mon temps en plus durant mes congés.

l'ai raccroché, furieux de m'être laissé avoir comme

cela et d'avoir perdu une journée de plage pour rien. À la suite, il y eut d'autres exemples pour démontrer combien censure et auto censure sont monnaie courante dans toute la presse française.

Je suis Charlie, criaient-ils tous en chœur il n'y a pas si longtemps et, depuis le 11 janvier 2015, tout le monde n'est-il pas Charlie, censé défendre la République et la sacro-sainte liberté d'expression? Mais c'était avant (avant quoi d'ailleurs)? Depuis, tout a changé, mais pas dans le sens attendu. Une preuve? Qui en 2018 oserait caricaturer Mahomet? Quand bien même un dessinateur candidat au suicide s'exécuterait, quel salon l'accueillerait? Quel public viendrait? Vous, avec femme et enfants? Moi, j'irais, non pas par goût pour ce genre de dessins, mais juste pour vérifier la taille de l'impressionnant service d'ordre présent. Mais je rêve, car jamais la préfecture de police ne donnerait son accord à une telle manifestation!

Une constatation s'impose donc: la liberté d'expression n'existe plus en France dès que l'on aborde deux sujets, l'islam et le lien entre islam et terrorisme. Au moindre faux pas, vous êtes au mieux mort médiatiquement, au pire, fatwa oblige, mort tout court. Heureusement, il reste l'émotion, et là, braves gens tout est permis. Parmi les images auxquelles je repense souvent, il y a toutes ces fleurs, bougies, dessins, peluches déposés autour des lieux des attentats du 13 novembre. Les chaînes d'information continue en

ont vendu des pages de publicités autour des torrents d'émotions qui se sont libérés pendant cette période. Émotion, compassion: deux mots-clefs dans l'étude de la résilience des peuples. Là, Françaises, Français, vous avez fait l'admiration du monde entier. Bien sûr, loin de moi la volonté de critiquer tous ces Français compatissant envers la souffrance des familles des victimes, et je sais de quoi je parle car pour l'enterrement de Nathalie, des centaines d'inconnus étaient venues se joindre à nous. Leur présence, leur soutien, leurs témoignages dignes m'ont fait du bien, beaucoup de bien, mais passé ce moment de communion, qu'en reste-t-il? Émotion et compassion sont-ils une réponse appropriée à l'ampleur de la menace? Fleurs, bougies et dessins contre camions, kalachnikov et couteaux? Qui gagne? Pour moi, si nous continuons comme cela, le massacre n'est pas près de s'arrêter et puisque « nous sommes en guerre » pour reprendre les déclarations martiales de M. Valls, Il va bien falloir changer de stratégie.

Mais attention: « pas d'amalgame »; « il ne faut pas ajouter d'huile sur le feu »; « pas de populisme », ou plus simplement et toujours aussi efficace: « raciste ». Accepter cette dictature de la pensée, c'est appliquer sans broncher un autre des enseignements que j'ai reçus à l'école catholique: Quand on te frappe sur la joue, tends l'autre. Eh bien moi, je dis non!

Je n'ai pas peur et puis, je n'ai pas le choix. J'ai perdu ma fille, elle m'a été enlevée par ce que j'exècre le plus au monde et je n'ai que deux routes devant moi:

- Soit mourir de tristesse, écrasé par la douleur.
- Soit transformer la haine qui me dévore en une force suffisante pour que Nathalie ne soit par morte pour rien. Je ne supporte pas l'idée que d'autres vivent le même enfer que moi.

Cette force, ce livre en est la première marque et sa publication dans son intégralité en sera la deuxième, mais seul, la lutte est inégale. Beaucoup va dépendre de votre capacité à m'aider à vous libérer de l'oppression exercée par la dictature de toutes ces associations dopées par la bonne conscience et l'argent de nos impôts. C'est accompagné par vous que je pourrai avancer sur le chemin de la libre parole. Croyez le père de victime du terrorisme que je suis, les bougies, les larmes, les nounours en peluches et les photos et dessins d'enfants ne vous protégeront pas contre le terrorisme islamique. Cette compassion qui nous permet de nous retrouver pour communier ensemble autour de notre douleur et de nos peurs n'a aucun sens pour ces montres. Ils n'y voient que des larmes d'apitoiement sur nous-mêmes et n'y lisent que notre renoncement à nous défendre.

Notre courage, nos larmes, nos fleurs et nos bougies sont une force, mais seulement aux yeux de celles et ceux qui partagent nos valeurs. Ce qu'ils expriment aide à surmonter la douleur, celle d'un accident dramatique, d'une catastrophe naturelle, ou de la mort de Lady Di, c'est certain.

Eux, nous, nos enfants, la haine

L'incroyable dignité dont nous faisons preuve face aux agressions perpétrées par la barbarie islamique démontre la capacité de résistance de nos sociétés quand elles sont unies dans la douleur. Mais, hélas, nous le voyons bien, ce n'est pas suffisant. Ce courage-là est inefficace pour protéger nos enfants. Pour cela, nous avons besoin d'un autre type de courage car nous ne luttons pas à armes égales. Le moment est venu d'ouvrir grand les yeux sur l'ampleur du péril qui nous menace. Si nous nous réveillons maintenant, nos valeurs s'imposeront car, quand il le décide, l'homme est maître de son destin. En face, Dieu est tout, l'homme n'est rien.

Ces deux visions du monde diamétralement opposées ne peuvent que dresser l'une contre l'autre des sociétés entières. Si nous persistons à garder la tête dans le sable, alors, cela arrivera. Ce n'est qu'une question de temps. Et le temps, qui peut dire aujourd'hui combien nous en avons devant nous, deux, cinq, dix ans avant que tout explose? Sondez le fond de votre cœur, et n'y

trouvez-vous pas une sorte d'angoisse diffuse? Est-ce elle qui fait que nombre de nos concitoyens sont persuadés que leurs enfants vivront moins bien qu'eux? Vous rendez-vous compte du sens de cela? Dans l'histoire de notre pays, combien de générations peuvent prétendre avoir connu une telle perte de confiance en l'avenir? Le sens de la vie, c'est aussi de faire tout ce que l'on peut pour que celle de ses enfants soit meilleure que la sienne, quitte à se sacrifier pour cela! Enlevez ça, et vous aboutirez à ces situations de désespérances qui, j'en suis certain, sont pour quelque chose dans la naissance et la durée exceptionnelle de mouvements tels que celui des gilets jaunes. Bruno-Laurent a beau me dire souvent que nous sommes programmés pour être dans le déni, ou plutôt pour nous y réfugier, mais il y a bien un moment où la réalité vous rattrape. Moi, ce fut le 13 novembre 2015. Vous, si rien n'est fait, c'est pour quand? Cette idée m'obsède, comme si j'avais peur de ne pas réussir à vous ouvrir les yeux sur ce qui va arriver si rien n'est fait. Une de mes plus grandes peurs serait de mourir sans avoir dit, fait et écrit tout ce qui est en mon pouvoir pour que vous ne viviez jamais ce que je vis car vous savez, ou plutôt j'espère que vous ne savez pas, mais perdre un enfant...

Je pense à un de mes amis. Il a perdu son fils dans un accident de moto. Le pire pour lui est de vivre avec le fait qu'il est celui qui a acheté la moto. Voilà vingt ans qu'il s'en veut d'avoir cédé au caprice de son fils. Le temps qui passe n'atteint pas sa douleur, elle est intacte. Chaque année, le jour de l'accident, il est triste, distant, de mauvaise humeur, parfois même renfrogné. C'est comme cela depuis vingt ans. Lorsque je lui ai fait part du décès de Catherine, mon épouse adorée, il m'a dit:

– Tu sais Patrick, perdre un enfant c'est dur, mais perdre une épouse, c'est encore plus dur. Rester, continuer seul, avec plus personne à qui parler, ce serait au-delà de mes forces.

Christian, aujourd'hui, je peux te répondre:

- Tu as complètement tort. Moi qui ai perdu ma fille, le sang de mon sang, je peux t'affirmer qu'en comparaison de la perte de mon épouse, c'est bien plus intenable encore. Sur l'échelle de la souffrance humaine, il n'y a rien de pire.

Cela peut choquer, mais c'est ma vérité, celle que je vis à chaque seconde.

L'humain n'est pas fait pour voir mourir son enfant, son être cher qu'on a tant attendu, qu'on a soigné, choyé, élevé et pour lequel on s'est fait tant de soucis. Pendant des années, on a donné le meilleur de soi-même pour qu'une fois plongé dans le grand bain de la vie, son enfant soit le plus équilibré et le plus heureux possible. Puis d'un seul coup, plus rien d'autre que l'épreuve la plus difficile à surmonter: sa mort. « Tu n'es plus là où tu étais mais tu es partout où je suis » a écrit Victor Hugo après la perte de sa fille Léopoldine. C'est cela, ce sentiment presque physique d'être amputé au plus profond de son

être d'une partie de soi qu'il est impossible de considérer comme à jamais perdue. C'est tellement impensable et inhumain que cette abomination n'a pas son mot dans le dictionnaire. Si existent « veuf », « veuve », « orphelin », vous ne trouverez pas « désenfanté ». La mort d'un enfant reste un sujet tabou car elle nous terrifie tous.

Lorsque votre enfant a été tué par des salopards, c'est encore pire.

Bien sûr, on peut dire qu'il me reste un fils. Ils ont raison, mais un enfant ne remplacera jamais un autre enfant. Essayer quand même? Et que deviennent alors ces dates fatidiques qui se chargent de vous replonger dans les tréfonds de votre douleur? Elles sont bien là, comme gravées dans un marbre d'une telle dureté que ni le temps, ni la pluie, ni le vent ou le soleil ne pourront effacer. Les anniversaires, les fêtes de fin d'année qui plus jamais n'en seront, et bien sûr, au-delà de tout, ce 13 novembre que je revis encore et encore tous les ans, mais aussi à chaque nouvel attentat. Mais d'autres heureusement, ont eu plus de chance.

En visionnant sur Netflix le reportage Fluctuat nec mergitur (en français Il est battu par les flots mais ne sombre pas), je me suis surpris à envier ces jeunes survivants des attentats du 13 novembre. Je suis bien sûr heureux qu'ils s'en soient sortis, très heureux même, autant pour eux que pour leurs proches, mais réalisent-ils à quel point ils ont eu de la chance? Eux, leur heure n'était pas venue, contrairement à Nathalie. Même si j'en ai un peu

honte, je les envie. Si seulement ma fille avait, elle aussi, pu s'en sortir et venir témoigner. Pourquoi n'a-t-elle pas écouté le patron de l'*Opéra Rock*, le bar situé juste à côté du *Bataclan*? Si seulement il avait réussi à la retenir, si seulement...

Au début, j'ai essayé de me tourner vers d'autres parents de victimes car, après tout, nous avons tous subi la même perte, un fils, une fille. Rapidement, je me suis demandé si c'était bien le cas quand, contrairement à moi, ils trouvent la voie du pardon. Enfin, M. Salines, vous qui étiez président de l'association du 13 novembre, comment pouvez-vous vanter les mérites d'une femme comme la mère de Mohammed Merah? N'avons-nous en commun que le drame d'avoir perdu une fille? Comment avez-vous pu écrire un livre avec le père de l'assassin de votre propre fille? Non décidément nous ne sommes pas faits du même bois, nous ne sommes pas de la même veine

Et vous, M. de Peretti, vous, le journaliste de Saint-Tropez, vous qui n'avez pas pu reconnaître le visage de votre fille tant il était méconnaissable? Comment pouvez-vous pardonner?

Que signifie un titre comme *Vous n'aurez pas ma haine*? M. Antoine Leiris, sommes-nous à ce point différents par ce que vous, ce n'est pas votre enfant que vous avez perdu, mais votre épouse Hélène? Où trouvez-vous l'inspiration, l'énergie, pour écrire à peine quelques mois après les évènements? Un premier livre

en plus... N'habitons-nous pas sur la même planète, ne souffrez-vous pas? Pensez-vous que votre message soit de nature à faire comprendre à ceux d'en face à quel point ce qu'ils ont fait est ignoble? Pourquoi ne pas avoir consacré votre plume à alerter le pays sur les dangers qui le menace, afin que nos concitoyens comprennent que, si nous ne changeons pas radicalement de politique, tout recommencera, encore et encore. Mais avez-vous pensé une seule seconde à ce que les assassins de votre épouse en ont à faire ou pas de votre haine? Mais peut-être que certains de leurs complices sont sortis déradicalisés d'une des représentations de la pièce tirée de votre livre qui s'est donnée à Paris, au théâtre des Champs-Élysées, du 14 novembre au 10 décembre 2017? 14 novembre 2017, à quelques jours près deux ans après le drame...

Moi, à l'opposé de vous, je vous l'affirme, oui, j'ai la haine. Jusqu'à mon dernier souffle, j'aurai la haine de ces hommes politiques, de gauche comme de droite, qui depuis 1973 se sont rendus au pire coupables, au mieux complices, de tous ces meurtres perpétrés au nom de l'islam. Quant aux islamistes, aux barbares de tous poils qui ont exécuté nos enfants parfois à bout portant, et même à bout touchant, puis profané leur corps (je n'oublierais jamais ce papa en pleurs à la barre du tribunal au procès Bendaoud venu témoigner que, lorsqu'il a reconnu le corps de son fils, il n'y avait plus d'yeux dans les orbites et bien d'autres choses encore...),

je vous hais et je vous maudis. Que vous tous qui croyez aller au paradis après vos actes ignobles, brûliez dans les flammes de l'enfer en compagnie de vos complices et de vos prêcheurs! Comment pourrait-il en être autrement?

Ces monstres m'ont pris Nathalie, le fruit de mon amour avec Catherine; jamais plus je ne pourrai la serrer dans mes bras. Ma haine, oui, elle est là, ancrée au plus profond de moi, de mon cœur et de mon âme. Soyez choqués si vous voulez, invectivez-moi tant que vous y êtes. Si cela peut vous aider à ne pas réfléchir à ce que vous deviendriez si à vous aussi, on vous enlevait votre enfant! Ne me jugez pas non plus, ne me plaignez pas, votre arbitraire, comme votre compassion, je n'en ai rien à faire. N'essayez pas non plus de nous ensevelir, ma fille et moi, sous des milliers de mots, de fleurs ou de bougies, c'est peine perdue.

C'est avec la haine pour ces assassins et pour tous leurs complices que je me réveille, c'est avec elle que je m'endors, c'est porté par elle que je me réveillerai, c'est détruit, ou pas, par elle que je m'endormirai au moment de rendre mon âme à Dieu. Mais je suis fort, intouchable. Porté par cette force, je vis ma haine, et ne pensez pas qu'elle m'a plongé dans le noir, bien au contraire. Alliée à ma douleur, elle transcende tout mon être sans jamais heurter ni ma conscience, ni mon désir de vivre. Oui, vous avez bien lu, je crois pouvoir vivre en sa compagnie jusqu'à ma mort.

Le décor est donc planté. Elle est là, reste à savoir

ce que je vais en faire. La retourner contre moi? Non, pas question. La répandre, pourquoi pas? Si l'idée m'a caressé (même un peu plus que cela), je n'en suis plus là, pas de vengeance, je ne deviendrai pas un barbare vil et lâche! Alors, que feriez-vous à ma place? Difficile, n'est-ce pas? L'idée même de vous poser la question indispose, accepter de vivre avec sa haine, quel tabou! Je vais vous dire ce que je vais faire. Je vais la fondre dans ma force, dans cette force, fruit de la fusion entre mon éducation et les épreuves que j'ai affrontées. Ainsi protégé, plus rien ne pourra m'atteindre.

Je peux donc sans crainte demander aux « frères » des assassins de ma fille, pourquoi laisser respirer au milieu d'eux des créatures capables de massacrer des innocents par centaines en mutilant leurs cadavres jusqu'à les rendre méconnaissables? Répondez-moi, j'ai le droit de savoir, de vous entendre m'expliquer pourquoi, au nom de quoi ou de qui, ma fille a été tuée. Je veux savoir pourquoi après, chaque attentat, vous ne condamnez jamais vraiment ces criminels, pourtant issus de vos rangs. Vous, l'islam, connaissez-vous le mot « excommunication »? Pourquoi insistez-vous toujours pour récupérer les corps de ces assassins qui se recommandent de votre Dieu? Afin de les enterrer en martyrs? Ils devraient être brûlés, leurs cendres dispersées! Et je peux continuer. Le 27 novembre 2015, pourquoi vos femmes sont-elles venues aux Invalides couvertes de la tête aux pieds? C'était un jour de deuil,

130 morts, 350 blessés, 480 victimes de votre barbarie. Vous auriez pu au moins respecter vos propres morts et ne pas souligner votre soumission à une des règles salafistes! Pourquoi ne chassez-vous pas ces salafistes qui prospèrent au milieu de vous? Ils sont un des cancers de notre époque.

Après chaque attentat, c'est la même chose, vos représentants religieux ânonnent, alors qu'ils devraient crier et même hurler pour dénoncer ces bouchers. Pourquoi vous dissimuler derrière l'intégrisme et le terrorisme, quand vous devriez affronter ce que ces salafistes sont vraiment: des criminels, des traîtres, des parias, des chiens galeux. Ces mots, je veux les entendre dans la bouche de Messieurs Boubakeur ou Lasfar! Mais rien, jamais, tout n'est qu'esquive et hypocrisie. Ah, si seulement, pour une fois, vous acceptiez de prendre en compte ma douleur pour débattre à la loyale avec moi. J'y suis prêt. Nous pourrions parler souffrance, responsabilité, honnêteté, République, liberté, mettre nos haines de côté. Voulez-vous? Je l'espère. Quant aux Daladier et aux Chamberlain, qu'ils nous foutent la paix, qu'ils nous laissent discuter! Nous pourrions aussi parler pardon. Quel est pour vous le sens de ce mot? Moi, j'y vois un soulagement, hélas à ce jour inaccessible en ce qui me concerne. J'aurais pourtant aimé, tout serait peut-être plus facile. Pour vous, pardonner permet-il te trouver la paix de l'esprit, de passer à autre chose, de ne plus se réveiller au milieu de la nuit? Vivre comme

si rien ne s'était passé? Est-ce possible? Ne risque-t-on pas un jour d'être rattrapé par une odeur, un son, une image? J'aimerais le croire, mais tout cela ne va-t-il pas recommencer? Depuis le *Bataclan*, il y a eu Nice, le Thalys, la gare Saint-Charles, et... C'est quand, c'est où la fin de la liste?

M. Valls, c'est bien vous qui m'avez dit: « De toute façon, cela recommencera »!

C'est de tout cela que nous pourrions parler. Nos dirigeants? En trente ans, ils vous ont aidé à tout mettre en place pour étouffer tout débat. Aujourd'hui, ils parlent surveillance, état d'urgence, radicalisation, déradicalisation, fichiers S, bref, ils ne traitent que les effets, laissant systématiquement de côté toute prise en compte sérieuse des causes réelles. Inverser nos valeurs, arroser les « quartiers » d'argent public et acheter la paix sociale à crédit, cela ne réglera rien. D'après vous, musulmans républicains, comment cela va-t-il se terminer? Qui va l'emporter: la République? Nous? Vous? Combien d'autres Nathalie? Mille, dix mille, cent mille? Tout va-t-il toujours se réduire à qui est le plus fort? Pendant onze ans à Tourcoing, j'ai bien vu que chez vous, le respect commençait là où la crainte s'imposait. Doit-on vous taper dessus pour que vous nous respectiez? Si vous en êtes encore là, nous sommes loin du compte. Si vous ne changez pas, je vous le dis, un jour il y aura une Nathalie de trop!

Alors discutons et surtout agissons avant qu'il ne

soit trop tard, avant que nous ne nous affrontions pour de bon, oui, vous avez compris, c'est bien d'une guerre civile qu'il s'agit, plus précisément encore, d'une nouvelle guerre de religion. André Malraux a écrit que le XXIe siècle serait spirituel ou ne serait pas, mais a-t-il jamais imaginé que cette domination du temporel pouvait aboutir à une France vivant sous la loi de la charia? Bien qu'opposés sur le processus, il y a deux ouvrages dont je vous conseille vraiment la lecture, un dont je vous ai déjà parlé Guérilla de Laurent Obertone et l'autre, Soumission de Michel Houellebecq. L'un comme l'autre ont été des best-sellers, ce qui veut bien dire que nous sommes très nombreux à être conscients du péril qui nous menace, et en cet été 2018, pour moi, le péril porte un nom: Médine, rappeur islamiste. Comment voulezvous que j'accepte qu'il vienne déverser ses paroles de haine au Bataclan?

Médine, acte II: Première victoire

Mais on a beau se battre avec toutes ses forces, se sentir soutenu par ses proches et aussi par des milliers d'internautes, il vaut bien reconnaître que, fin août 2018, plus rien ne bouge. J'ai eu beau me démener sur Facebook, Twitter, écrire où je pouvais, peu de relais d'opinion s'émeuvent de ma détresse. Je me souviens d'une conversation avec Bruno-Laurent, ce dernier me demandant:

- Patrick, que fait-on pour sauter le mur de déni dressé devant toi par toutes celles et ceux qui souhaitent te voir te taire? Je sais que tu ne renonceras jamais, mais que devons-nous faire pour que tu sois entendu?
- Je ne sais pas quoi te répondre, mais il y a forcément une solution, un moyen. Si tous ces lâches pensent que je vais renoncer, ils se fourrent le doigt dans l'œil, jamais je n'abandonnerai. Ce serait comme assassiner Nathalie une nouvelle fois. S'ils comptent que, comme tous les autres, je vais clamer « vous n'aurez pas ma haine » ou alors « le repos est dans le pardon », ils n'ont rien compris!

Cependant, tout au fond de moi, je commençais à douter, mais, c'est souvent au moment où vous allez trébucher que quelqu'un se présente devant vous, et vous tend la main. Ce fut le général Piquemal. Ce nom vous dit certainement quelque chose, vous savez, c'est lui qui pour avoir pris publiquement position contre l'installation de camps de migrants à Calais s'est trouvé radié des cadres en retraite de l'armée, perdant au passage une partie substantielle de sa pension. Là, la main des politiques n'a pas tremblé. Et déshonorant avec une telle désinvolture un général de la Légion Étrangère couvert de citations et de décorations, le pouvoir en place a voulu montrer que toute tête qui dépasse serait coupée. Ils pensent ainsi montrer leur force, écraser dans l'œuf toute volonté d'ouvrir les yeux et d'éveiller les consciences sur les périls qui nous menacent. En réalité, en étant aussi arbitraires et injustes, ceux qui nous gouvernent ne font d'exhiber au grand jour leurs peurs, oh, pas des voix discordantes, mais des conséquences éventuelles de mots ou d'actions qui pourraient mettre le feu au baril de poudre de la communautarisation de l'immigration par l'islam. Être politiquement correct, c'est se réfugier dans le déni et regarder ailleurs. Bien évidemment, il en faut plus que cela au général Piquemal ou à Patrick Jardin pour courber l'échine.

J'ai beaucoup d'admiration pour le courage et les hautes vertus morales de cet homme. C'est pourquoi, lorsqu'il m'a appelé fin août 2018, ce fut pour moi une

grande bouffée d'air pur! En plus de m'exprimer sans détour son soutien à ma cause, il m'invita à me rendre à Nîmes pour intervenir pendant le congrès annuel de la Ligue du Midi, le samedi 1er septembre. Je ne pouvais que répondre oui, d'autant plus qu'il m'affirma que tous les participants étaient avec moi. En y repensant, je n'en menais pas large. Rendez-vous compte, prendre la parole devant plusieurs centaines de personnes. Je crois même que j'étais un peu terrorisé, une gouaille à la Gérard Depardieu (comme l'a écrit Tristan Bertheloot), peutêtre, mais là, c'était autre chose car pas du tout habitué à ce genre d'exercice. J'avais déjà pris la parole en public lors de réunions professionnelles d'une cinquantaine de personnes, mais plusieurs centaines, c'était une autre paire de manches! Mes doutes furent vite levés. En plus d'un accueil vraiment chaleureux, voir cinq à six cents personnes se lever aussitôt ma prise de parole terminée, puis, applaudir encore et encore, tous debout, pendant cinq minutes, cela m'a fait chaud au cœur. Imaginez, une standing-ovation, ma première! Alors voilà ce que j'ai partagé avec eux, et avec toi Nathalie:

Bonjour,

Je suis Patrick Jardin, le papa de Nathalie Jardin, assassinée au *Bataclan* le 13 novembre 2015, à l'âge de 31 ans. Nathalie, après avoir réussi des études brillantes, s'est dirigée vers le monde du spectacle. Elle était ingénieur lumière, après avoir mené des études à l'École française d'attachés de presse (EFAP),

puis obtenu un doctorat de communication et enfin, celui d'une école d'ingénieur lumière. Et, comble de malheur, c'est moi qui lui ai conseillé d'aller au *Bataclan*. Elle y travaillait depuis déjà 3 ans.

Nathalie était passionnée de musique. Elle ne vivait que pour cela, accompagnant même sur certaines tournées des groupes connus comme *U2*, ou *Indochine* et d'autres, moins connus, comme les *Fatals Picards*.

Le 13 novembre 2015, je l'ai eu au téléphone vers 13 heures car elle se demandait ni nous aurions pu nous voir car elle devait rentrer le soir, après le concert des *Eagles of Death Metal*, pour repartir le lendemain accompagner les *Fatals Picards*. J'ignorais que c'était la dernière fois que je parlais à ma fille.

Avant l'attaque, elle avait mis tous les projecteurs en place et était partie boire un café à côté du *Bataclan*, à l'*Opéra Rock*. Entendant la fusillade, et contrairement aux ordres du patron de l'établissement, elle n'écouta que son courage et est partie de faire tuer en disant « j'ai mes potes à l'intérieur, il faut que je leur donne un coup de main ». J'aurais tellement aimé qu'elle ne soit pas comme nous sommes dans la famille, et qu'elle se dégonfle car, même si je suis extrêmement fier d'elle, vous ne pouvez pas savoir ce qu'elle me manque.

Je ne vous parlerai pas du parcours du combattant pour retrouver la dépouille de ma fille, ni de quelle façon ça s'est passé. Certains ont pu m'apercevoir le dimanche, au journal télévisé, interpellant M. Valls, et entendre son horrible réflexion face à ma détresse: « Monsieur, pas devant les caméras. »

Je ne vous parlerai pas non plus de toutes ces choses horribles que j'ai dû endurer par la suite, cela fera le sujet du livre que je suis en train d'écrire et j'aurai l'occasion, à ce moment-là, de vous dévoiler certaines choses.

Je ne me suis jamais plaint auprès de qui que ce soit. Je n'ai jamais eu recours aux services psychologiques ou psychiatriques que l'état nous a généreusement proposés, comme si nous étions fous.

Je tiens à préciser ici, une fois de plus, que contrairement à ce que peuvent soutenir certains journalistes bien-pensants et surtout à la solde du pouvoir en place, je ne suis pas un facho, mais je vais revenir sur ce point. Je ne suis pas d'extrême droite, je n'appartiens à aucun parti politique et ne suis encarté dans aucun, ayant tout comme les islamistes qui ont exécuté ma fille, une aversion pour les politiques de tous bords qui, depuis 1973, ont laissé faire n'importe quoi dans notre pays et qui sont à mes yeux coresponsables des attentats qui se sont produits en France et qui malheureusement, continueront à se produire puisque rien n'est fait.

J'essayais donc de vivre mon deuil comme tout papa essaie de le faire, mais dans ces cas-là, je dis bien j'essayais de le faire car je pense, pour le vivre, que c'est un deuil dont on ne se remet jamais. La perte d'un enfant est la pire des choses à vivre, et certains vous diront qu'avec le temps, tout revient dans l'ordre et qu'on oublie, mais c'est faux! Non seulement, on oublie jamais, d'ailleurs, comment peut-on oublier, à

moins d'être Alzheimer, son propre enfant, et en plus, chaque jour que vous vivez vous éloigne de plus en plus de votre enfant, et les jours deviennent de plus en plus longs.

Comme je vous le disais, j'essayais de vivre mon deuil sans rien réclamer à personne, seul dans mon coin, lorsque j'ai appris qu'un rappeur islamiste était programmé dans la salle où ma fille et 98 autres personnes ont perdu la vie. Cela m'est absolument insupportable, c'est bien au-dessus de mes forces. Déjà, lors de la réouverture de cette salle, c'est le chanteur Sting qui s'y est produit. J'aurais pu l'accepter s'il n'avait pas chanté dans cette salle où il y a eu tant de morts, sa chanson Inch Allah, me faisant dire: « On a fermé sous Allah akhbar et on rouvre sous Inch Allah. » Soit ces gens font tout pour nous manquer de respect, soit ils sont complètement inconscients. Admettons pour Sting que cela n'est pas été fait de façon intentionnelle, mais la programmation du rappeur islamiste Médine, là, ça dépasse tout entendement.

J'ai cherché à joindre par téléphone Olivier Poubelle, le directeur du *Bataclan*, que j'avais vu deux fois. Une fois lorsqu'il a organisé un verre de l'amitié avec les autres membres du personnel du *Bataclan*, et une seconde fois lors de son inhumation. Il avait affrété un bus pour que les collègues de Nathalie puissent venir lui rendre un dernier hommage. J'ai attendu sa réponse. Par ailleurs, le *Bataclan* ayant été vendu bizarrement la veille de l'attentat au groupe bien connu Lagardère, j'ai également écrit à son Président-Directeur Général afin de faire annuler ce concert. L'à

encore, j'attends toujours la réponde.

De même, j'ai également écrit à Madame la ministre de la Culture qui, elle non plus, ne m'a pas encore répondu. Cela doit être compréhensible, étant emmêlée dans des déboires, ayant effectué des travaux dans des locaux classés, sans autorisation. J'avais l'intention également de joindre le Premier ministre, mais j'ai jugé qu'il avait déjà donné sa réponse le 12 juin 2018 devant les sénateurs suite à une question du sénateur Meurant. Il a déclaré qu'il ne voyait pas pourquoi il interdirait ce concert puisqu'il ne porte pas atteinte à l'ordre public ou qu'il n'y a pas d'incitation à la haine raciale. À ce sujet, j'aimerais vous lire les paroles d'une des chansons de ce Médine si vous me le permettez « Les Blancs sont des démons, des cochons d'aucune moralité, ces incestueux nous ont barricadés, les Blancs sont des consanguins, ces porcs blancs vont loin, passez-moi une arme de poing, je vais faire un pédophile de moins ». Si ça, ce ne sont pas des paroles incitant à la haine raciale, je ne comprends plus le français.

Il est aussi vrai que Médine est issu du Havre, ville dont notre Premier ministre a été le maire, ce qui lui a permis d'octroyer à l'association de Médine une subvention de 14500,00 euros, alors j'en déduis que pour que ce concert soit annulé et interdit, il faut porter atteinte à l'ordre public.

C'est pourquoi, Mesdames et Messieurs, je vous demande de vous rendre nombreux devant le *Bataclan* les 19 et 20 octobre prochains, non pas pour nous battre mais simplement pour montrer que cela

suffit; nous ne pouvons pas toujours tout accepter ni toujours reculer. Il faut montrer que nous sommes là, ne serait-ce que pour tous nos aïeux qui se sont battus pour que la France reste la France, et pour tous ceux qui se sont battus pour elle, c'est un devoir.

De retour chez moi, regonflé à bloc, je décidais d'écrire à tous les candidats à l'élection présidentielle de 2017, ainsi qu'à tous les anciens présidents de la République, excepté Monsieur Jacques Chirac, eu égard à son état de santé. Dans ce courrier, j'attirais leur attention sur ce qui était en train de se passer, leur demandant leur aide afin de tout faire pour que Médine ne profane pas ce que je considère être devenu un sanctuaire. Dans la foulée, j'allais aussi écrire à tous les députés et tous les sénateurs. Bien sûr, je ne me faisais pas trop d'illusion, mes courriers précédents, à M. Olivier Poubelle, le directeur du Bataclan, et à M. Arnaud Lagardère, son propriétaire, étant restés sans réponse. J'ai même écrit à Françoise Nyssen, ministre de la Culture, mais, là encore, rien en retour. Ah, j'oubliais, j'ai aussi envoyé un courrier à Médine et un autre à sa maison de production. Ici aussi, choux blanc! Résultats de tous ces envois:

– Un coup de fil d'Olivier Poubelle m'informant qu'il n'était plus le directeur du *Bataclan*, mais qu'il me comprenait et qu'il allait voir ce qu'il pouvait faire. Bien sûr, il n'y eut pas de suite et je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles. – Trois appels. Dans l'ordre chronologique, Nicolas Dupont-Aignan, Marine Le Pen, Jean-Frédéric Poisson, auxquels il convient d'ajouter Messieurs Renaud Camus et Karim Ouchikh.

Il ne vous échappe pas qu'ils sont tous de droite! De la gauche de l'échiquier politique français, rien, pas l'ombre d'une réaction, pas le moindre écho, silence assourdissant. Quand il s'agit de défiler en « étant Charlie », je les vois encore tous se bousculer pour être au premier rang, avec le même empressement que celui qu'ils ont mis à déposer bougies et fleurs, de préférence devant les caméras des chaînes d'information continue! Ils me lèvent tous le cœur, ces grappes « d'idiots utiles » et d'autant plus, que c'est à ce moment-là que j'ai commencé à voir fleurir sur les réseaux sociaux et un peu dans la presse toutes sortes d'invectives à mon sujet! Je ne prends pas la peine de les détailler, ce serait leur faire trop d'honneur, et puis, de toute manière, vous aurez compris de quoi il s'agit. En revanche, ce que ces lâches n'ont pas compris, c'est que plus leurs propos envers moi devenaient violents, plus je comprenais que j'étais sur le bon chemin. Quel fond de vérité, quelle importance peuvent bien avoir les paroles de tous ces gens-là, politiques inclus?

Avec le recul, je me demande bien ce que j'imaginais pouvoir attendre d'eux! Il n'y a qu'à les écouter pour se rendre compte à quel point leurs propos sont creux. Tenez, François Hollande. Souvenez-vous que quelques

jours avant l'horreur du 14 juillet 2016 à Nice, sa « vision » sur les dangers du terrorisme islamique se résumait à la suppression de l'état d'urgence. Il est vrai qu'il devait avoir le sentiment du devoir accompli puisque son gouvernement avait légiféré contre la « menace terroriste ». Depuis trop longtemps, les politiques de son acabit n'affichent leur volonté qu'à travers la certitude que rien n'est plus efficace pour résoudre un problème qu'une bonne loi! Comme si elles suffisaient à protéger nos enfants en renvoyant à la niche les islamistes de tous poils. Ces lois, encore faudrait-il les publier puis les appliquer! Mais là encore, il y a un gouffre entre déclarations et actions.

repense aussi à cette cérémonie commémoration, dans la cour d'honneur des Invalides à Paris. C'était le 27 novembre 2015. Je revois cet homme debout, quand, pour écouter le discours de F. Hollande, nous étions tous assis. Pourquoi s'est-il retourné dès les premiers mots du Président, mains sur les oreilles pour ne pas entendre? Il est resté comme cela pendant tout le discours. Qu'a-t-il voulu nous dire? Vu la sécurité déployée ce jour-là, tous l'ont vu, mais pas un membre des forces de l'ordre n'a bougé. Dos tourné, oreilles bouchées, cet homme a représenté pendant quelques minutes ce que je ressens: face au terrorisme islamique, nos politiques sont sourds, muets et aveugles. Pour eux, du haut de leurs tours d'ivoire, ne pas nommer, c'est ne pas voir. Pour moi, ne pas voir, c'est nier, pire encore,

effacer.

C'est le langage qu'ils tiennent en public, encore faut-il vouloir qualifier de langage cet art qui consiste à assembler des mots pour ne rien dire qui nuise à leurs carrières. En privé, c'est une autre affaire. Là, ils se lâchent. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder sur YouTube tous ces passages filmés ou enregistrés à leur insu. Le contraste entre privé et officiel est tel, que lorsque je les écoute à la télévision ou à la radio, je ne suis pas surpris par l'étroitesse de leur vocabulaire dès qu'ils abordent certains sujets. Comment ne pas remarquer que, plus il devient délicat, plus le nombre de mots et d'expressions utilisés diminue pour finalement devenir standard. C'est comme si, à la moindre pression tout de suite perçue comme une menace potentielle, ils se réfugiaient derrière des phrases passées à la moulinette des conseillers et juristes.

N'avez-vous pas l'impression d'entendre toujours les mêmes choses? Sur l'islam, par exemple, rien, pas une oreille ne dépasse et ils n'ont pas le choix. Soit ils en disent du bien, soit, s'ils veulent attirer l'attention des médias pour des raisons de basse politique électoraliste, ils apprennent par cœur les formules magiques en tournant sept fois leur langue dans leur bouche afin qu'elle ne fourche pas. Si, malgré toutes ces précautions il y a le moindre dérapage, l'enfer s'abat sur eux et l'enfer porte un nom: les réseaux sociaux.

À combien de rétropédalages n'a-t-on pas assisté ces

dernières années. Tous ont peur de cette meute féroce d'anonymes qui déverse le pire d'eux-mêmes sur la toile. Gare à celui qui ne pense pas correctement, il sera impitoyablement exécuté par des sentences définitives, toutes plus prémâchées les unes que les autres: populiste, fasciste, islamophobe, raciste, xénophobe, antisémite (ce qui ne manque pas de piquant quand le pseudo de l'internaute est à consonance arabe, puisque tout bon musulman se doit de haïr les juifs). Ces insultes, souvent cumulées pour faire masse, sont à la pensée et à la liberté d'expression ce que le napalm a été pour la forêt vietnamienne. Une fois utilisées avec la complicité panurgique des médias, il ne reste plus rien du « coupable », présomption d'innocence incluse. Un exemple?

Essayez donc de dire en public deux phrases ressemblant plus ou moins à:

- Il y a un lien entre islam et islamisme radical.
- Tous les musulmans ne sont pas terroristes, mais tous les terroristes sont musulmans.

Voyez, il n'y a rien d'étonnant à ce que seuls des politiques de droite soient revenus vers moi, et encore pas de toute la droite puisque, du côté des Républicains, rien n'est venu. Pourtant eux aussi, ils en ont déclamé des belles paroles toutes de force et de dignité républicaine! Pour moi, ce sont de petites gens, les Ciotti, Wauquier, Estrosi ou même Bellamy, tous à mettre dans le même

panier, celui de ceux qui clament beaucoup mais ne font rien. Droite, gauche, centre, tous complices, tous prisonniers d'une même cage, celle de la bien-pensance coupable!

Mais, heureusement, dans les tréfonds de notre pays, sommeille une force que rien ni personne n'a encore pu éteindre, comme si tout au bout du compte, le peuple portait en lui les réponses et les solutions à tous les problèmes générés par ceux que pourtant il contribue à élire. Quand j'y pense, c'est même à se demander s'il n'y a pas de la psychiatrie dans tout cela!

Mais surtout, il ne faut jamais désespérer, douter oui, et comment pourrait-il en être autrement, mais je vous le dis, il faut tenir bon car volonté et persévérance, ou même rage, finissent par payer. Juin, seul devant le Bataclan, tenant une photo de Nathalie. Septembre, des milliers d'internautes avec moi, des messages de soutien sans réserve comme s'il en pleuvait et des centaines de cars réservés pour « monter à Paris » le vendredi 19 octobre! Merci à tous, vous n'avez pas ménagé vos efforts pour que ce vendredi-là marque la fin de nos capitulations devant l'islam politique et tous, nous nous sommes sentis portés par la volonté de dire non, ça suffit! Cette puissance, je l'ai senti monter dans les premiers jours de septembre, j'ai vibré devant l'éveil de toutes ces consciences prêtent à sortir de l'anonymat! Oui, c'était certain, il allait y avoir un vrai trouble à l'ordre public! J'étais prêt, nous étions prêts, à nous enchaîner les uns aux autres,

ce concert n'aurait jamais lieu, c'était eux ou nous. Les renseignements généraux ne pouvaient ignorer ce qui se préparait, j'ai même reçu un coup de téléphone d'un ami bien placé pour me signaler que j'étais sur écoute! Croyez-moi, cela m'a stimulé car plus ils en entendraient, plus ils prendraient peur, et plus nous avions de certitude que cet infâme Médine irait cracher sa haine ailleurs.

Portés par tout cela, Bruno-Laurent et moi avons pris rendez-vous avec Nicolas Dupont-Aignan et Marine Le Pen, vendredi 21 septembre, 11 heures pour NDA et 13 heures pour MLP. C'était une sacrée journée! Dans la foulée, *Résistance républicaine* organisait une conférence de presse, rue de Varenne, dans le 7^e arrondissement de Paris. Je devais y être pour 15 heures.

C'est au siège de son parti Debout La France, dans le 15° arrondissement de Paris, que Nicolas Dupont-Aignan nous reçoit. Arrivés quelques minutes en avance, nous sonnons, puis entrons. Une jeune femme souriante nous propose de nous asseoir, non sans nous avoir offert un café. Autour de nous, tout est simple, presque spartiate. Ceux qui pensent que tous les politiques vivent dans le luxe en seraient pour leurs frais. Partout où nous posons les yeux, il n'y a que le strict nécessaire. Plutôt rassurant, non? Quelques minutes s'écoulent, soudain une voix, plus loin dans un couloir, et à peine avonsnous le temps de réaliser que c'est celle de NDA qu'il est là, devant nous! Plutôt grand, mince, souriant, il est comme à la télévision: costume bleu, chemise blanche,

teint plutôt pâle, cheveux court. Sa poignée de mains est franche, il est souriant quoique moyennement détendu car il est dans la phase finale de préparation de son congrès annuel qui se tiendra deux jours plus tard, le dimanche 23 septembre au cirque d'Hiver, rue Amelot, à Paris. Il s'excuse, nous demande d'attendre un peu, un texte à finir de relire, s'excuse encore, tout en n'oubliant pas de nous demander si on nous avait proposé un café. Pourquoi tant de détails de ma part? Parce que vous connaissez mon aversion pour les hommes politiques de tous bords, je n'ai jamais voulu les fréquenter, de près ou de loin, mais là... Alors je regarde, j'écoute, finalement j'essaye de sortir de mon modèle de méfiance instinctive car, après tout, lui, est certainement différent des autres puisqu'il a proposé de m'aider! Oh, au fond de moi, il y a bien une petite musique qui me dit qu'il doit bien y trouver un intérêt, peut-être même me récupérer un peu, j'entends déjà ce que les « idiots utiles » vont dire quand ils sauront, s'ils savent, car après tout, pourquoi cet entretien déboucherait-il sur quelque chose de concret? J'observe le monde politique depuis tant d'années qu'il ne me faudrait pas grand-chose pour me convaincre que de ce côté-là, il n'y a rien à trouver. En quoi et surtout pourquoi Nicolas Dupont-Aignan serait-il différent des autres? Bruno-Laurent, lui est calme, aussi observateur que moi, mais lui, c'est plutôt les gens qu'il observe. Dans son métier, la thérapie, rien d'étonnant, il doit essayer de décoder, d'interpréter ce

qu'il peut, certainement persuadé que quelque chose de concret sortirait de cet entretien.

Vingt minutes de plus s'écoulent, je trouve le temps long, d'autant plus qu'à 13 heures, il y a le rendez-vous avec Marine Le Pen. Pour rien au monde, je ne veux la faire attendre, car elle, avait été là en 2015, sincère, émue, désintéressée. Soudain, ou plutôt enfin, NDA revient vers nous, un peu énervé, un poil rouge. À mon avis, il n'a pas terminé sa relecture, mais a dû se dire qu'il serait incorrect de nous faire attendre d'avantage. Il s'excuse, encore, nous demande de le suivre jusqu'au bout d'un couloir, enfin, son bureau. Souriant, oui, c'est l'image, il est sincèrement heureux de faire ma connaissance, je me détends, lui encore plus, Bruno-Laurent observe, mais lui, il l'avait déjà rencontré. L'échange roule, équilibré, il demande, je réponds, mais lui aussi répond à mes questions puis soudain:

— M. Jardin, Patrick, je veux vraiment vous aider. Voulez-vous prendre la parole dimanche? Le cirque d'hiver sera plein, 1500 personnes! Toutes sont prêtes à vous soutenir et même à relayer votre combat, vous avez raison, cet individu ne doit pas se produire au Bataclan, c'est un sacrilège, une profanation.

Ma réponse fut courte.

- J'accepte, oui, merci.
- Patrick, de plus, je vous promets que si le concert est maintenu, je serai physiquement à vos côtés le 19 octobre, devant le Bataclan. Vous pouvez compter sur moi, je n'ai

qu'une parole!

Eh bien, si je m'attendais à cela! Bruno-Laurent, lui, n'était pas surpris, mais il n'a pas voulu me dire pourquoi. Quarante minutes plus tard, nous étions devant le bel immeuble du 3 rue Aristide Briand dans le 7^e. C'est là que de nombreux députés ont leur bureau, le Palais Bourbon, siège de l'Assemblée Nationale étant à deux minutes à pieds. Il est 12h50 quand nous pénétrons dans l'immeuble, attente, puis sécurité, puis badge et, encore attente. Il semble qu'il y ait un problème, l'assistant de « Mme Le Pen » (prononcé un poil sèchement par l'hôtesse d'accueil) a encore oublié de communiquer le planning de rendez-vous de sa patronne! La règle est la règle! Je souris, Bruno-Laurent aussi, puis nous nous asseyons dans d'inconfortables mais très designs fauteuils rouges. Autour de nous passent, entrent et sortent, tout un personnel aux airs affairés, un peu comme si chacun de leurs pas était motivé par un but d'une extraordinaire importance. En y repensant, c'est presque comique car, après tout, tous autant qu'ils sont, ils ne sont pas en train de trouver le remède contre le cancer!

Enfin, à 13 heures, un jeune homme mince vient nous chercher, tout en s'excusant de son retard. Au passage, il se prend une remarque bien sentie du bureau d'accueil, mais cela le faire sourire. À mon avis, il n'est pas à son coup d'essai pour irriter son petit monde! Nous

avançons, couloirs, puis ascenseur, encore des couloirs, un vrai dédale. Heureusement que nous sommes guidés car c'est à s'y perdre. Par contre, c'est très calme, luxe et discrétion! Vous commencez à me connaître, alors vous ne serez pas étonnés si je vous dis qu'à cet instant précis, je ne pensais pas à Marine le Pen, mais plutôt au coût pharaonique d'un tel aménagement, mais, je n'en dirais pas plus. Enfin, une porte ouverte. Elle est assise derrière son bureau, se lève, avance vers moi, poignée de main franche, regard droit, pour Bruno-Laurent, poignée de main franche également, mais regard embarrassé. Quelque chose m'échappe, et me promet une fois l'entretien terminé, de demander le pourquoi de cet accueil un peu froid le concernant. Est-ce pour cela que je n'ai pas trouvé Marine Le Pen à l'aise, du moins au début de notre entretien?

Nous sommes restés avec elle un peu plus d'une heure. Tout en l'écoutant, je me demande où est donc passée cette femme, cette mère, celle que j'ai rencontrée quelques semaines après l'assassinat de ma fille, il y a bientôt trois ans? Est-ce moi qui m'étant durci, ne montrant plus rien, elle se trouvait bloquée dans sa capacité à se montrer plus humaine, plus sensible? Elle est là, devant moi, Bruno-Laurent est assis à ma gauche, elle ne lui adresse pas un seul regard, pourquoi? Et cela dure, de longues minutes où elle me fixe, mais ont-ils un problème tous les deux? Ai-je bien fait de lui demander de m'accompagner? Elle continue à développer, idée

après idée, et si cela me semble clair, peut-être aurait-elle pu me poser des questions comme où en êtes-vous? Que pensez-vous? Qu'aimeriez-vous faire? Mes idées, mes peurs... Rien, elle déroule, impossible de l'arrêter, mais je vois que, petit à petit, elle commence à prendre appui aussi sur Bruno-Laurent qui, comprenant le malaise, a dû prendre l'attitude qui convenait pour qu'elle se détende! Au bout de trente minutes, enfin, nous pouvons en placer une, et je retrouve alors un peu de cette femme qui m'avait tant émue. Afin d'être transparents, nous lui faisons part du soutien de Nicolas Dupont-Aignan, mais rien, elle continue, nous expliquant par exemple comment lancer une pétition avec pour but de noyer le parlement sous des centaines de sacs de courriers, que bien sûr, elle pouvait solliciter les adhérents et tous les relais de ce qui s'appelait encore à l'époque le Front National. En clair, plein de bonnes idées, mais plutôt lourdes à mettre en œuvre. Il est maintenant plus de 14 heures et il nous faut partir, non sans remercier Marine Le Pen chaleureusement pour l'attention qu'elle porte à mon combat. Son assistant nous raccompagne, et heureusement, cet immeuble est à se perdre, normal car en réalité, il s'agit de plusieurs bâtiments réunis en un seul! Au prix du mètre carré dans le 7e arrondissement de Paris, je ne peux m'empêcher de penser que tout le monde ne se serre pas la ceinture en France tout en comprenant d'autant mieux pourquoi tant de politiques sont prêts à accepter tant de compromis: la soupe est

bonne!

Une fois revenu dans le monde réel, rue Aristide Briand, je veux savoir.

- Bruno-Laurent, Marine et toi, vous vous connaissez?
- Oui, aujourd'hui, cela appartient au passé, disons que nous ne nous sommes pas rencontrés quand il fallait.

Je n'en saurai pas davantage.

Après deux rendez-vous aussi intenses, nous avions vraiment besoin de marcher et puis d'avaler quelque chose et d'autant plus vite que la rue de Varenne est à peine à dix minutes à pieds de l'Assemblée Nationale. Décidément, que des beaux quartiers! Ah si la « France d'en bas » voyait tout cela! C'est devant un immeuble tout en pierre blanche que Bruno-Laurent me dit au revoir, il doit retourner vers ses patients. Moi j'entre dans un couloir mal éclairé dont l'entrée est filtrée par deux vigiles. J'avance, me présente, visiblement je suis très attendu par mes amis de *Résistance républicaine*. À ce moment-là, téléphone:

- Monsieur Jardin?
- − Oui, vous êtes?
- Ici TF1, nous aimerions envoyer une équipe pour vous suivre. Peut-elle vous rejoindre maintenant?
- Oui, bien sûr, suis à Paris et m'apprête justement à participer à une conférence de presse. Vous n'avez qu'à nous rejoindre rue de Varenne.
 - − OK, à tout de suite, nous arrivons.

La conférence de presse commence, mais très vite, on me fait signe que l'équipe de TF1 vient d'arriver. Je me lève, avance vers eux car ils restent proches de l'entrée de la salle. À peine leur ai-je tendu la main qu'ils m'annoncent:

- M. Jardin, êtes-vous au courant?
- − De quoi?
- Le Bataclan vient d'annuler les deux concerts de Médine.

De suite, je regarde sur internet, oui, c'est confirmé. Mais déjà, le Médine en question était en train de retourner la situation à son avantage en déclarant que c'est lui qui avait pris la décision de supprimer ses concerts, pour protéger son public du danger que faisaient peser sur leur sécurité les « groupuscules d'extrême droite »! Rien de nouveau et, là encore, voici le pauvre rappeur islamiste innocent victime des infâmes racistes qui veulent l'empêcher de partager son message de paix. Je déforme un peu, mais je ne suis pas loin du fond de sa pensée ou du moins du message que cet individu cherche à diffuser dans l'inconscient collectif! Pas la peine que je vous rappelle certaines paroles de ses chansons! Mais mieux vaut sortir de ça, et c'est très heureux que j'annonce la bonne nouvelle dans la salle, dans laquelle se trouvent d'ailleurs deux journalistes du Monde qui étaient venues m'interviewer début juillet.

Mais nous en reparlerons.

La nouvelle est saluée par un tonnerre d'applaudissements, le tout bien sûr, sous l'œil de la caméra de TF1 qui continue de tourner. Assez vite, l'équipe se rapproche de moi, me pose quelques questions, puis pause!

 Au revoir M. Jardin et merci, la diffusion de notre reportage est prévue pour ce soir, pendant le vingt heures.

Bien sûr, vous ne pouvez pas vous en souvenir pour la bonne et simple raison que le reportage en question n'a jamais été diffusé. J'ai donc appelé, vous me connaissez maintenant, alors vous ne serez pas étonné! On m'a répondu que le concert étant annulé, ils ne voyaient plus l'intérêt de diffuser le reportage! Je n'avais qu'à me contenter de cela, et puis, de toute manière, que ce soit cette raison ou une autre, je comprenais bien pourquoi ils avaient pris cette décision puisque, pour eux, nous sommes le camp du mal. Médine, bien sûr, c'est le camp du bien, du vivre ensemble (mais quelle expression stupide) et de la tolérance! Je vous laisse juge mais moi, j'appelle cela l'inversion des valeurs! Heureusement, dans la foulée de ce coup de fil de TF1, un appel, M6, journal du soir, en direct. Au moins, je suis certain que cela ne sera pas censuré!

Mais, le plus important, c'est bien que la bataille soit gagnée, elle montre qu'en réunissant nos forces, l'ignoble peut ne pas avoir lieu. Seul, on est aussi fragile qu'une petite baguette de bois, si facile à briser, mais avez-vous essayé d'en briser plusieurs dizaines à la fois? Tous, nous nous sommes félicités, jusqu'à l'association des victimes du 13 novembre qui s'est fendue d'un communiqué à ses adhérents pour qu'ils sachent à quel point l'association se réjouissait de l'annulation du concert. Quelle bande de faux-culs, eux qui n'ont pas levé le petit doigt, préférant offrir à leurs membres des places de concerts ou des invitations à des vernissages, et encore, pas toujours pour les artistes les plus connus. Quel soutien, quel réconfort! Je n'ai pas pu m'empêcher de leur écrire ma façon de penser. Mais, bien sûr, pas de réponse à mon courrier électronique - d'ailleurs, pourquoi répondraient-ils? Ils ne se dévoilent jamais, certainement la peur de faire du bruit, surtout, pas de vague et bien sûr, pas d'amalgame puisqu'il ne faut pas jeter de l'huile sur le feu!

Mais, que faire avec Nicolas Dupont-Aignan, puisque les concerts étaient annulés? Qu'advenait-il de la pertinence de mon intervention de dimanche? Il avait eu le courage de me tendre la main et je ne m'imaginais pas le laisser tomber, ce n'est pas mon genre! Je l'ai appelé, sa réponse fut sans équivoque:

- M. Jardin, on fonce!

Restait à adapter le texte de mon discours. Finalement, il n'y avait pas grand-chose à retirer, car le combat contre Médine au *Bataclan* n'est qu'un épisode

de la bataille contre l'islamisation de la France, bataille que je comprenais de plus en plus clairement comme devenant la mienne! Frères d'armes nous étions devenus, frères d'armes nous devions rester, pas question que je le laisse tomber. Il en sera de même début les 4 et 5 janvier 2019 pour le congrès du SIEL, M. Karim Ouchikh m'ayant demandé d'y participer. Mais attention, je tiens à ce que vous sachiez que, si des personnalités de gauche m'avaient soutenu, je leur aurais rendu la pareille, étant – je crois nécessaire de le marteler – totalement apolitique! Comme vous l'imaginez, je n'ai même pas eu à me poser la question plusieurs fois, les ténors de gauche m'ayant complètement ignoré. C'est toujours vrai aujourd'hui.

Plus loin, plus fort

Dimanche 23 septembre 2018. Départ de bonne heure pour Paris, avec Bruno-Laurent, bien sûr, mais aussi avec mon ami Éric D., un autre frère d'armes! Vous savez, 2500 personnes réunies en un seul endroit, c'est très impressionnant, surtout quand vous allez devoir prendre la parole avec autant de force de conviction que si vous étiez seul devant chacune d'elles! Mon secret pour y arriver? Penser à Nathalie, cela me donne la force de me dépasser, et là, plus rien ne me fait peur! C'est donc devant un cirque d'hiver bondé que je prononce le deuxième discours de ma vie, face à tous, sans oublier les nombreuses caméras et multiphotographes. Si avec cela, mon message n'est pas entendu, ce sera à désespérer! Il avait été convenu avec NDA que je ne devais pas parler pendant plus de 8 minutes, l'ordre du jour étant plutôt serré, mais, en réalité, ce fut plutôt 15. J'ai beau vouloir à tout prix tenir le *timing*, parfois aux dépens de mon message, je comprends que je parle trop vite, me demandant même si je suis compréhensible.

Mais j'avance, en tout cas j'essaye car la salle, elle, ne fait pas qu'écouter: elle me soutient, applaudit, comme ça, entre deux phrases, m'interrompant, je reprends, puis ils applaudissent à nouveau, je ressens leurs vibrations, vraiment je le sais, je ne suis pas seul, des milliers de gens comptent sur moi. À peine ai-je prononcé le dernier mot que toute la salle se lève. Pendant de longues et précieuses minutes, nous restons liés les uns aux autres. Le temps est suspendu, l'émotion est à son comble. Je le sais maintenant, je ne m'arrêterai plus!

Ensuite, Nicolas Dupont-Aignan est entré et tout le monde s'est à nouveau levé. Je l'ai regardé avancer, longeant l'arrondi des gradins, toutes ces mains à serrer, ces femmes et ces hommes si heureux de le voir! N'ayant jamais assisté à congrès politique, je suis impressionné par la ferveur des militants et sympathisants. Ils sont si heureux de se retrouver, ragaillardis dans leurs convictions par la simple vision de leur nombre car, aujourd'hui, en France, prétendre vouloir défendre réellement son pays demande du courage, beaucoup de courage. L'ambiance est fusionnelle, je comprends qu'il va faire le tour de la salle et, plus il avance, plus tout devient électrique quand, sans que je réalise vraiment ce qui est en train de se passer, il s'arrête devant moi. Je peine à vous décrire ce qui se passe pendant qu'il me parle, et d'ailleurs, il y avait tellement de bruit et d'applaudissements que je n'entends pas ce qu'il me dit. En plus, aveuglé par les flashs qui crépitent je réalise

avec un peu de recul, qu'à cet instant précis, je ne suis plus là. Je suis avec Nathalie.

– Ma puce, c'est pour toi que je fais cela. Qui aurait dit qu'un jour j'aurais accompli cela? Mais tu le sais, toi, que je peux jurer que je m'en serais bien passé!

Mais retour à la réalité. Pendant tout le discours de Nicolas Dupont-Aignan, je me répétais que mon choix de rester apolitique était le seul valable. À aucun moment je ne veux que ceux qui me suivent en me lisant ou en m'écoutant pensent que j'appartiens à tel ou tel parti. J'ai mes idées bien sûr, mais je tiens beaucoup trop à ma liberté de penser pour me laisser enfermer dans quelque récupération que ce soit. Mon combat est tout, sauf politique. Pour moi, c'est la vraie définition du combat. Et puis cela ne regarde que moi et Nathalie. Comprenez-vous à quel point j'aurais préféré rester dans le cours normal de ma vie?

Vous savez, depuis ce 13 novembre 2015, j'ai changé. Je ne suis plus vraiment cet homme connu pour sa joie de vivre et sa bonne humeur. Bien sûr, je donne le change du mieux que je peux, mais c'est si dur! Avancer, oui évidemment, mais pourquoi?

Il y a des matins où je me lève à la limite de la perte de contrôle, plein d'un désir de vengeance. Oui, la loi du Talion, l'Ancien Testament, mes parents ne m'auront pas payé des études dans une école religieuse pour rien. Il me suffirait de ne plus avoir une seule raison de vivre pour basculer. Il y a d'autres matins où je me sens abattu, enfermé dans un dialogue avec moi-même sur ce qui se serait passé si Nathalie n'était pas retournée à l'intérieur du Bataclan dès les premiers coups de feu ou si les huit militaires voyant entrer les quatre barbares les avaient tout de suite allumés, quitte à ce qu'il y ait des dommages collatéraux. Ma fille aurait pu être blessée, peut-être tuée, mais il n'y aurait jamais eu autant de victimes. Que dire aussi de ces matins qui suivent des nuits sans sommeil si la veille, j'ai lu ou entendu que l'islam est religion de paix, de lumière, que ses fidèles sont attachés au « vivre ensemble »? Pire encore si on m'assomme avec « l'islam de France ». Cette expression me choque, comme si additionner le nom de mon pays à celui de cette religion suffisait à prouver les vertus de cette dernière. Moi, je n'y vois que violence et rejets: des femmes, des juifs, des animaux, des « kouffars » – en résumé, de tout ce qui n'est pas eux.

Et puis il y a ces matins où reviennent toutes ces images à commencer par celle de Nathalie, allongée derrière cette vitre de l'institut médico-légal, moi, dans la pénombre, elle sous cette lumière vive, couverte jusqu'au menton d'un drap blanc. Dire qu'ils ne m'ont pas laissé m'approcher pour l'embrasser une dernière fois.

Je revois aussi Manuel Valls à la gare du Nord, son « *Monsieur, pas devant les caméras* » si spontané. Que voulait-il me dire par là? Qu'il y a ce que l'on montre,

et ce que l'on pense? Aujourd'hui, il n'est plus Premier ministre, mais quels secrets porte-t-il? Suffisamment lourds, j'espère, pour l'empêcher de dormir autant que pour justifier l'incompréhensible fossé entre son tonitruant « nous sommes en guerre » et sa coupable incapacité à nommer son ennemi.

Tout cela s'est bousculé dans ma tête avec une acuité accrue pendant les jours précédant mon discours au cirque d'hiver, et c'est épuisé qu'aussitôt après, je rejoignais des amis dans le sud de la France. Plus que du repos, je souhaitais me changer les idées, tout cela est tellement lourd à porter. Après quelques jours de calme chez nous, à Sainte-Maxime, Valérie et moi décidons d'aller passer une semaine de vacances au Portugal. J'entends dire beaucoup de bonnes choses sur ce pays, il paraît que cela ressemble beaucoup en termes de qualité de vie à la France des années 1970. Rien que l'évocation de cette idée me fait du bien car il y a certains jours où j'aimerais ne plus entendre ou parler de quoique ce soit qui soit lié à l'islam, l'islamisation, le terrorisme, les victimes, les chanteurs de haine, sans oublier ces politiques qui nous mènent à l'abattoir. Silence, s'il vous plaît, que le monde m'oublie un peu. Je suis las, bientôt trois ans que l'on m'a volé ma fille, trois ans dont une grande part à hurler dans le désert. En réalité, je ne suis pas las, je suis épuisé, mais la marche du monde, elle, continue et, à peine arrivés, alors que nous nous apprêtons à dîner, mon téléphone sonne, Lucie Soulier, journaliste. Je décroche...

Le Monde

Nous sommes en juillet 2018, il fait un temps de rêve, je suis en vacances chez des amis, à Sainte-Maxime. Le téléphone sonne, je décroche.

- Allô, M. Jardin?
- Оиі.
- Voilà, je suis Lucie Soulier, je suis journaliste au Monde et j'aimerais vous rencontrer.

Je réfléchis: journaliste, au *Monde*, prudence, mais je dois en savoir plus.

- Mais madame, c'est à quel sujet car vous comprenez, je suis en vacances et n'ai pas forcément envie d'être dérangé.
- Nous aimerions vous parler des membres de l'AFO qui se sont fait arrêter.
- Vous savez, je ne sais pas grand-chose, en plus, je suis dans le Sud.
 - Ce n'est rien, nous nous déplacerons.
 - Nous?
- Oui, nous car ma consœur Élise Vincent sera avec moi.

C'est ainsi que, quelques jours plus tard, je faisais la connaissance de ces deux journalistes du journal *Le Monde* – à mes yeux, le temple de la bien-pensance et du politiquement correct!

Je leur ai donné rendez-vous sur une plage située entre Sainte-Maxime et les Issambres, au Club44 pour être plus précis. Notre entretien dura bien une heure et demie, ce qui est beaucoup. Soi-disant, elles avaient juste quelques questions à me poser. Eh bien, heureusement qu'elles n'en avaient pas beaucoup, sinon nous en avions pour des jours. Elles voulaient tout savoir, sur Guy Sibra, 67 ans, retraité de la police, je vous en ai parlé plus haut. Vous savez donc que je l'ai côtoyé quelque temps, mais rien de tellement important, finalement. Mais Julie Soulier et Élise Vincent semblaient penser que j'avais joué dans cette organisation un rôle bien plus important que je ne voulais l'avouer. Alors, elles tentent tout. Si vous n'ouvrez pas la porte, elles tentent de passer par la fenêtre du grenier, ou de la cave. Rien n'est laissé de côté pour me faire « avouer » – oui, dans leur bouche, on en est bien là - que j'étais de mèche avec eux. Elles n'hésitent pas non plus à me demander les coordonnées de Guy Sibra, ce redoutable terroriste qu'elles brûlent de rencontrer! Même en supposant que je les aie, pourquoi leur donner? En plus, en tant que journalistes d'un quotidien aussi conscient de sa propre importance, elles devraient savoir que ce malheureux venait de sortir de garde à vue pour se retrouver sous contrôle judiciaire! En clair, impossible pour lui de donner la moindre interview. À aucun moment pendant ces quatre-vingt-dix minutes, elles n'ont relâché la pression: et que pensez-vous de ci et de ça, de la rafle exécutée par la DGSI, à savoir l'interpellation de Guy et de ses dangereux complices. Si la situation de notre pays n'était pas si grave, je pourrais vraiment en rire, la grande rafle qui accouche d'une souris. En voilà un bon titre pour vous Mesdames les enquêtrices. J'entends encore BFM et son tonitruant breaking-news nous annonçant la saisie d'armes, « d'éléments pouvant servir à la fabrication d'engins explosifs » – allez, j'arrête là, tout cela est tellement ridicule. Ah si, ne pas oublier que c'est à ce moment-là que l'on commence à entendre parler « d'ultra-droite », comme si, non content de tout décrire avec un marqueur noir au lieu d'un stylo, il leur fallait maintenant utiliser un rouleau de peintre en bâtiment! Comme elles y étaient entrées, Lucie Soulier et Élise Vincent sont ressorties de ma vie, par la petite porte, pour y entrer à nouveau un soir. Je décroche...

Je les avais presque oubliés, d'autant plus que pas une ligne de leur enquête n'avait été publiée. Peut-être, suis-je passé à côté, bref, rien de digne de ce qui me prend la tête en ces derniers jours de septembre 2018. Cette brève conversation me fit réaliser que tout cela était encore d'actualité. C'était d'autant plus surprenant que, passé le feuilleton tragicomique de cet été, qui se souvenait encore de la dangereuse bande de Guy, le terroriste de Tonnay-Charente? Elles, visiblement, s'en souvenaient. Notre conversation se limita à me poser quelques questions — plutôt personnelles, maintenant que j'y repense. N'ayant rien à cacher, j'ai répondu bien volontiers mais, sa dernière phrase m'a mis la puce à l'oreille:

– M. Jardin, faites attention à vous, prenez soin de vous.

Leur article publié, cette dernière phrase aura cessé de me surprendre pour me choquer. En plus, elles étaient présentes lors de la conférence de presse du 21 septembre, celle où nous avons appris que la direction du *Bataclan* déprogrammait Médine et je me demande même si elles m'ont posé une seule question sur le sujet.

Vendredi 28 septembre, en fin d'après-midi, je prends un verre avec Valérie et des amis au sud du Portugal. Soudain, je crois que mon téléphone va exploser, il n'arrête pas de vibrer. Nous nous demandons tous ce qui se passe. Inévitablement, « mon Dieu, encore un attentat ». J'attrape l'appareil qui vibre de plus belle, mon cœur bat à cent à l'heure, je pense tout de suite à ces femmes et ces hommes victimes, parents, amis qui viennent certainement d'être frappés dans leur chair et dans leur cœur. Non, ouf, rien de cela, mais très vite, je comprends que l'article des filles du Monde vient d'être publié, et quel article! Disparue l'enquête sur les

mouvements « d'ultra-droite »! À la place une pleine page, un titre: « *Un père sur le chemin de la haine.* » Le pire est que, de là où nous sommes, je n'ai pas accès à internet, c'est donc en lisant tous ces SMS qui défilent que je découvre une partie de ce que ces deux femmes ont écrit. Nous nous levons, retour à l'hôtel, là, je sais qu'il y a une connexion. Le trajet entre le village de pêcheur où nous étions et notre chambre est interminable, mais permet à un de mes amis de me procurer l'article en question. C'est pour moi la seule manière de procéder car il est inimaginable que je paie à ces bandits ne seraitce que l'euro nécessaire à l'abonnement pour vingtquatre heures. Dès la première seconde de connexion, je commence la lecture, Valérie conduit, presque aussi nerveuse que moi.

Patrick Jardin, qui a perdu sa fille au *Bataclan* lors des attentats du 13 novembre 2015, reste profondément meurtri par ce drame et apparaît de plus en plus souvent auprès de figures d'extrême droite.

Première lecture transversale, première impression! C'est un article ordurier, elles ont trahi ma confiance, leur seul but est de me faire passer pour un facho! Un facho, savent-elles seulement ce que cela veut dire être un facho, quelles incultes! Tiens, si vous lisez ce livre, apprenez Mesdames que le fascisme est un projet politique alors que moi, je n'en fais pas de politique

et, contrairement à vous, je n'en ferai jamais. Quel quotidien immonde que ce Monde, s'en prendre à moi, c'est aussi s'en prendre à tous ceux qui m'ont soutenu dans mon combat contre Médine, le rappeur islamiste. C'est certainement notre victoire sur cette boule de haine qu'elles n'ont pas digérée, elles qui lui trouvent certainement toutes les qualités. Comment peut-on à ce point-là retourner les valeurs, faire passer une victime pour un bourreau et inversement? Je n'y suis pour rien, moi, si seuls des gens de droite ont compris à quel point le moment est venu de dire stop à l'islamisation de notre pays et à l'abaissement permanent de nos valeurs par une gauche aussi aveugle que sectaire. Ah vous êtes tous Charlie, Messieurs les bien-pensants, les idiots utiles, mais dès que l'on n'est pas d'accord avec vous, allez hop, directement jeté dans la cage facho, c'est tellement facile et en même temps tellement lâche. Vous êtes pitoyables! Mais, le facho, lui, n'en a rien à faire. Non seulement je n'ai pas peur de vous, mais, en plus, je vais vous rafraîchir la mémoire des fois que, myopes du cœur et du cerveau comme vous l'êtes, vous oseriez dire que ce qui suit n'existe pas. 1700. 278. 302. 134. 1288. 20000: avezvous une idée, Mesdames Soulier et Vincent, de ce que synthétise cette combinaison de chiffres? Moi, je le sais et, sachez-le, elle m'obsède.

Lors de mes nuits d'insomnie, elle finit toujours par s'imposer à moi, froide, implacable, portant en elle l'assurance des massacres à venir. Elle me fait peur, tellement peur, au point que les unités de temps usuelles perdent toute valeur. Ces chiffres font de moi un funambule qui avance sur un fil ténu entre hier, aujourd'hui et demain. Depuis ce 13 novembre 2015, les attentats se fondent en un étrange maelstrom, et je n'arrive plus à distinguer ceux qui se sont produits il y a quelques mois ou quelques semaines de ceux qui nous ont frappés en 2016, 2017 et 2018. Je reste prisonnier d'un présent que je vis et revis tous les jours. Ce présent reste la mort de Nathalie, certain que ce jour maudit va, hélas, se reproduire encore et encore.

Je vous demande donc, Mesdames les journalistes, de regarder la vérité en face: 1700 Français ont rejoint la zone irako-syrienne depuis 2014, 278 y sont morts, 302 sont revenus en France, 134 sont écroués. 1288 sont donc dans la nature, prêts à s'unir à travers leur haine de l'Occident et à rejoindre les 20000 fichiers S recensés au printemps 2018 sur notre territoire (mais, en réalité, personne ne sait vraiment combien ils sont). Comment allons-nous faire, ne serait-ce que pour les surveiller et les empêcher de nuire? À mon niveau, que puis-je faire? Et vous, qu'y pouvez-vous, quand traiterez-vous de cette réalité plutôt que de vous rassurer en me traitant de facho?

Moi, contrairement à vous, j'ai payé aux barbares l'impôt du sang, et croyez bien que, pour rien au monde, je vous souhaite de vivre ce que je vis. Il n'empêche que dans votre article, vous auriez pu au moins essayer

de vous glisser en moi afin de comprendre pourquoi j'étais prêt à tant sacrifier pour que les vrais fachos, les islamistes, ne vous privent jamais, vous et tant d'autres, de ce que vous avez de plus cher, vos enfants. Vous savez, moi aussi, j'aurai pu choisir de me terrer dans le pardon ou alors de m'expatrier, sauvant ainsi mes proches de la terrible menace. Où? Ceux qui nous dirigent, comme la plupart de leurs opposants, nous font croire que le danger est partout, mais c'est faux. Ouvrez les yeux, vous verrez qu'il y a des pays comme l'Irlande ou le Portugal, là où se trouve ce petit village de pêcheurs où j'ai appris la sortie de votre « papier », pour ne citer qu'eux, où il fait encore bon vivre à l'abri des clochers d'églises. Là, pas d'attentat, pas de quartiers où pompiers et ambulances ne peuvent plus pénétrer, pas d'état d'urgence supposé protéger la population et, bien sûr, pas d'actes antisémites. Pourquoi? Certainement l'histoire, mais comment ne pas noter que, dans ce pays, il n'y a que 0,6 % de la population qui soit musulmane? Que faut-il y lire? Que l'ascenseur social portugais fonctionne encore? Que la laïcité n'y est pas l'alpha et l'oméga social? Ou tout simplement que l'islam, noyé dans la masse, n'a d'autre choix que de vivre en paix avec la majorité!

Et si, tout simplement, leurs hommes politiques avaient été bien plus avisés que les nôtres et leur clergé suffisamment certain de sa foi pour fidéliser ses ouailles? Leurs églises sont pleines, les nôtres se vident. Si accuser

ne sert plus à rien, il est trop tard pour cela, et ce n'est pas Le Monde qui va m'empêcher de chercher à comprendre qui est responsable de quoi et bien au-delà, comment nous, Français, en sommes arrivés à une situation aussi explosive? Prendrez-vous un jour conscience, vous, les journalistes, vous qui prétendez détenir la vérité absolue, de l'urgence des mesures à prendre face à une religion qui, sortie de la sphère privée, est en train de gangrener notre pays? Moi, qui vous ai reçu dans le seul but de contribuer à l'éclatement de la vérité, vous m'avez trahi. Pensez-vous une seule minute m'avoir atteint avec la force nécessaire pour me faire cesser le combat? Vraiment, toutes les deux, vous n'avez rien compris car, plus encore qu'avant ce 28 septembre 2018, je vais consacrer mon temps et mon argent à ouvrir les yeux du plus grand nombre de Françaises et de Français de cœur, quelles que soient leurs couleurs de peau. Ce que je vais découvrir comme ce que i'ai déjà découvert me glacera certainement le sang mais jamais, vous entendez, jamais je ne renoncerai au combat qui sera dorénavant le mien: ouvrir grand les yeux de mes concitoyens sur un poison mortel, l'islamisation de la France.

Vous comprendrez tous maintenant que, vu l'importance des enjeux, je retourne la situation pour ne plus voir dans cet article du *Monde* qu'une fenêtre ouverte sur mon combat. Toutes les deux, Mesdames Soulier et Vincent, vous avez cru, en trahissant ma confiance, me traîner dans la boue avec votre facho à tout bout de

champs. Raté, bien loin de me nuire, vous m'avez offert une visibilité que je n'aurais jamais imaginée. Le public, les internautes eux, l'ont tout de suite compris. Premier tweet pour me défendre: 800 000 vues.

Je n'ai pas plus que cela envie de m'étendre sur l'article en question d'autant plus qu'il est consultable sur internet, vous pouvez le lire moyennant un euro. Sachez juste que:

- Je n'ai jamais été « arbitre de football de haut niveau ».
- Je ne suis pas un « vendeur de voitures à la retraite ».
- L'annulation du concert de rappeur islamiste au Bataclan n'est pas une « petite victoire ».
- Le Bataclan et Médine n'ont pas renoncé « par respect pour les familles de victimes ».
- Ma haine pour les assassins de ma fille et pour leurs complices « ne me ronge » pas.
- Le chef de l'AFO n'a pas « tenté de me recruter » et ce groupe n'a pas « fomenté des attentats contre des cibles musulmanes ».
 - Ma douleur n'est pas une « douleur de paria ».
- Marine Le Pen n'a pas « déjà senti l'intérêt politique de mon histoire » et ce n'était pas en 2017, mais en 2015.
 - Je suis médiatisé, oui, mais pas « récupéré ».
- Oui, « même les paroles des chansons du rappeur Médine » ont une part de responsabilité dans la mort

de ma fille.

 « Je pense que ça va péter » n'est pas « une provocation de plus », mais une certitude, si rien n'est fait pour stopper l'islamisation de la France.

Dès la parution de l'article, tout s'est emballé. Mon compte twitter, ouvert fin août, voyait défiler à une vitesse ahurissante tous les messages. Jamais je n'aurais pu imaginer qu'un réseau social permettait cela, d'autant plus que j'en connaissais à peine le fonctionnement. Des centaines, des milliers de messages défilaient, maltraitant copieusement les deux journalistes du Monde, tout en me soutenant voire en m'admirant pour mon courage. Ma pudeur m'interdit d'en écrire plus, mais si vous saviez à quel point cela m'a fait du bien de comprendre que je ne suis pas seul à regarder les choses en face. Mais alors, ces journalistes, si certains de leur supériorité intellectuelle et morale, sont-ils aveugles, manipulés, peut-être vendus, pour ne pas vouloir regarder en face ce que tant d'anonymes voient? En tout cas nombre d'entre eux démontrent aussi à quel point ils peuvent aussi être paresseux quand, par exemple, ils se contentent de reprendre bêtement l'article d'une consœur pour s'ériger en père la vertu à deux balles! Nom: Claude Askolovitch. Date: le vendredi 28 septembre. Lieu et heure: France Inter, revue de presse du matin.

Là encore, la réaction des internautes fut immédiate, massive, même violente. Cet homme, je

ne le connaissais pas, c'était incompréhensible qu'il me charge sans même avoir pris la peine de demander à ces consœurs du Monde mon numéro de téléphone pour m'appeler. En plus, je connaissais son nom car je l'avais déjà écouté sur RTL, dans l'émission de Fogiel et pas besoin de l'entendre plus de quelques minutes pour comprendre qu'il est politiquement très à gauche. Mais n'étant pas sectaire, j'aurais répondu s'il m'avait appelé. Il aurait vraiment dû le faire car la toile s'est déchaînée contre lui à un point inimaginable, comme s'il devait payer pour ceux de ses confrères qui débitent à longueur de pages des informations rarement objectives dès que l'on touche à l'islam, au terrorisme ou à l'immigration. Pourtant, vu les subventions touchées par toute la presse, donc payées par nos impôts, nous serions en droit d'être mieux informés, autant en honnêteté qu'en profondeur. Je crois que les internautes ont fait payer à Claude Askolovitch son appartenance à une caste aussi prétentieuse que déconnectée des réalités de la vie, de surcroît se vivant comme arbitre entre penser bien, les progressistes, et penser mal, les populistes. À y regarder de plus près, il a réglé l'addition pendant plusieurs jours, alors qu'il est un journaliste ni meilleur ni plus mauvais qu'un autre.

Le mardi 2 octobre, Claude Askolovitch m'a appelé, enfin. Il voulait me demander de retirer un de mes tweets qu'il considérait comme étant à l'origine de la tempête qui s'était abattue sur lui tout le week-end. Il

ne manquait ni de toupet ni de culot, mais il m'expliqua que cela avait été jusqu'à des menaces à son encontre et à celle de ses enfants, ce que, bien sûr, je ne pouvais ni imaginer ni accepter. Je lui ai donc promis de relire le tweet en question dès la fin de notre conversation et de lui faire savoir ce que je ferai. En réalité, j'avais déjà décidé, mais il méritait une leçon. Ensuite, il est devenu plutôt aimable, ayant obtenu ce qu'il était venu chercher, mais quand j'ai voulu savoir pourquoi il ne m'avait pas appelé avant de parler de l'article du *Monde* dans sa chronique matinale, il se contenta de me répondre: « *Vous savez, c'est courant dans la profession.* » Ce manque de sérieux me choque, et dire qu'ils s'étonnent tous de perdre des lecteurs chaque année! Moi, je m'étonne qu'il y en ait encore autant!

Cette conversation dura plus d'une demi-heure et conserva durant toute sa durée un côté ubuesque. Finalement, que faisait-il si ce n'est me demander de pallier les conséquences de son manque de professionnalisme? C'est lui qui a joué avec le feu, et maintenant le voilà contraint de me demander d'éteindre l'incendie allumé dans le seul but de me brûler vif! Un comble, mais il s'agit de ses enfants, alors... A-t-il seulement réalisé combien je tenais à préserver les siens quand lui, ce qu'il défend a largement contribué à assassiner un des miens? Je ne le crois pas, démontrant s'il en était besoin à quel point nos idées, comme nos convictions, sont séparées par un abîme infranchissable. Pourtant, même dans ces

conditions, il y a toujours quelque chose à retenir d'une conversation entre deux personnes, même quand elles sont aussi opposées que lui et moi, mais à condition d'être de bonne foi... ce qu'il n'est pas. Par exemple, j'abordai l'implantation de la charia dans certains quartiers français, enfin disons plutôt implantés sur le sol français. Pour lui, rien de cela n'existe, lui n'y voit que le moyen pour l'extrême droite de « jouer sur les peurs ». Quelle expression quand on y pense! En relisant les nombreux tweets circulant depuis 72 heures, je me rendis compte à quel point certains, tout en pensant me défendre, allaient trop loin. C'est inacceptable de s'en prendre à des enfants. Suivant ma première impulsion pendant la conversation avec Claude Askolovitch, je supprimais mon tweet.

Le lendemain, il me téléphona pour me remercier et me demander s'il pouvait écrire un article sur moi et sur la conversation que nous avions eu sur le site Slate. fr. J'acceptais, mais à la condition de pouvoir relire son papier avant sa parution. Bien sûr, il accepta, sauf que, là encore... Deux lectures: soit j'y vois une preuve de plus de sa légèreté professionnelle, pour rester aimable, soit il s'est une fois encore payé ma tête! Il m'expliqua cependant que ce n'était pas de sa faute, mais imputable à une erreur technique. J'en ai profité pour lui demander un droit de réponse, ce qu'il accepta. Même si son article ne m'a pas semblé défavorable à mon encontre, je devais quand même y répondre car il faisait passer les gens qui

me soutenaient pour des moins que rien, et cela m'était intolérable.

Pourquoi?

Le moment est venu de m'interroger, de me poser. Tout cet enchaînement depuis cette lamentable tentative de Médine de venir profaner le Bataclan m'oblige à réfléchir sur la suite à donner à tout cela. Avancer encore, devenir le héraut de la lutte contre l'islamisation de la France, est-ce bien ce que je veux? Vous pouvez me répondre que c'est fait, qu'il est trop tard pour reculer, que je n'ai d'autre choix que de continuer, je l'ai même écrit, pour Nathalie, pour qu'il n'y ait pas d'autres Nathalie, mais... je doute. Est-ce l'approche des hommages qui vont marquer les trois ans depuis l'odieux massacre, même si je sais déjà que le 13 novembre 2018, je serai seul, devant la tombe de ma fille. Il y a tellement de choses qui me passent par la tête à commencer par cette inextinguible haine qui peut à tout moment me faire chavirer dans la violence. Je fais des efforts énormes pour la contenir mais, n'étant pas maître des circonstances et encore moins des événements, qui sait si, d'un seul coup, ne surgira pas devant moi le drame

de trop? Plus j'avance, plus je prends conscience de mes doutes. Bien que cela n'atteigne pas la force et la volonté qui m'animent, je ne peux m'empêcher de penser à ce qui arriverait si je perdais pied. Ma solidité, oui, mais jusqu'où, jusqu'à cette limite, ce fameux Rubicon qui, une fois franchi, ne permet aucun retour? Quand je vois de quelle violence je suis capable lorsque je m'exprime sur les réseaux sociaux, je me demande vraiment si le jeu en vaut la chandelle. Puis-je me perdre dans un combat que trop de gens croient perdu d'avance? La victoire contre Médine prouve le contraire, mais quelle énergie déployée pour finalement le voir, quelques mois plus tard, se pavaner au zénith, soutenu par une presse en pâmoison! Alors que faire? Je sais que je suis maintenant à un moment charnière de ma vie, une sorte de fourche.

- À gauche, profiter de mes dernières années entouré de Valérie, de mon fils, de sa compagne et de leur fille, qui va bientôt avoir un petit frère, ou une petite sœur, oui, un heureux événement. Comment ne pas en tenir compte?
- À droite, le combat et, croyez-moi, il est loin d'être gagné! Que feriez-vous à ma place, même si je sais que c'est impossible de vous y mettre puisqu'heureusement, ces racailles ne vous ont pas pris ce que vous aviez de plus cher. Je vois tous les coups à prendre, les insultes, les menaces, et peut-être pire encore!

Prendre à droite, c'est risquer de perdre ce qui me reste, pour qui, pour quoi, ma famille ayant maintenant

les moyens de partir vivre à l'étranger, dans un pays qui a su ou pu éviter de tomber dans le piège tendu par des politiques aussi vils que lâches. Et puis il faut bien y penser, regarder en face le risque d'être assassiné. Ai-je envie de vivre sous protection policière comme le sont celles et ceux qui osent s'élever contre l'islam ne seraitce qu'en risquant la moindre critique à son encontre? Tenez, regardez une femme aussi courageuse que Zineb El Rhazoui, gardes du corps, changements de domiciles fréquents, tombereaux d'insultes, menaces de mort quotidiennes. Bravo, mais bon, si un jour elle tombe sous les coups d'un déséquilibré, qui se souviendra d'elle au bout de quelques mois, hormis son mari, sa fille et quelques fidèles? Ne vous méprenez pas sur mes propos, ce n'est pas la mort qui me fait peur car, vous savez, la mort je connais, bien sûr Nathalie, mais aussi les autres, celles que j'ai dû regarder en face dans les années qui ont précédé le 13 novembre 2015. Tenez, celle de mon père...

Mon père avait beaucoup de flegme. Un jour où je passais seulement prendre un café, il me demanda:

- Que fais-tu cet après-midi?
- Pourquoi? Lui répondis-je.
- Peux-tu me conduire à l'hôpital, on m'opère du cœur demain.

Ma stupéfaction fut totale. Jamais je ne l'avais vu malade et, là, il m'annonce qu'il va être opéré comme d'autres annoncent que demain, ils vont chez le coiffeur. Nous avons donc pris sa valise, puis direction l'hôpital. Une fois les formalités accomplies, et son installation dans sa chambre terminée, je suis retourné travailler avec du mal à me concentrer. 18 h 30. Coup de fil de mon père:

 Je suis rentré chez moi. Tu comprends, après avoir passé tous les examens, je m'ennuyais. Et puis je préfère dormir dans mon lit.

Le lendemain, il subissait un quintuple pontage coronarien! Vous avez maintenant compris qui était mon père; alors, au regard de cela, quel fils aurait-il voulu que je sois face aux combats à mener?

Si mon père se remit assez vite de cette opération, peu de temps après, il dut subir une autre intervention chirurgicale, pour des problèmes d'arthrose cervicale. Cette fois, l'opération ne s'est pas bien passée. Il a souffert toute la nuit et le matin, lors de la visite du chirurgien, ils se sont aperçus qu'il était paralysé des quatre membres. Un caillot s'étant formé, il comprimait sa moelle épinière. Heureusement, le chirurgien le réopéra en urgence. Ouf, nous l'avions échappé belle. Mais il n'était plus le même physiquement. Marcher était devenu pénible et je le vis alors s'acharner à marcher pour récupérer le plus vite possible. Je me souviens de lui, comme si c'était hier, se forcer à avancer, pas à pas dans la rue, quitte à se tenir parfois en posant ses deux mains sur le mur. Petit à petit, il arriva à faire un tour du quartier, puis deux, puis enfin trois. Au bout d'un an, à force de courage et de volonté, il put reprendre presque normalement ses activités professionnelles.

Puis arriva ce samedi où, lui rendant visite, je vis que le médecin était là. Mon père faisait un début d'infarctus. Retour à la clinique, pose d'un stent. Une fois encore, il reprit le dessus. La vie reprit son cours normal inclus les déjeuners du dimanche. C'était rituel, inimaginable de laisser mon père seul ce jour-là. Soit il venait déjeuner chez nous, soit il nous invitait au restaurant. Un dimanche, il était enrhumé et m'avait dit qu'il allait faire passer le médecin. Je fus surpris quand ce dernier m'appela pour me dire que, sonnant à la porte de mon père, il ne répondait pas. J'arrive rapidement avec le double des clefs. En ouvrant, nous l'avons trouvé allongé sur le sol, incapable de se relever. Une fois examiné, rien, hormis un large hématome à la tête. Il fallut le recoudre. J'appelais Catherine, mon épouse, pour annuler le déjeuner rituel et restais avec lui. Nous avons regardé la télévision, je me souviens que c'était le grand prix de Grande-Bretagne, mais il n'était pas dans son état normal. Le soir, après l'avoir examiné à nouveau, le médecin décida de l'hospitaliser.

Il m'a alors paru logique que ce soit à la clinique qui s'était occupée de son cœur, ils avaient tout son dossier. Je m'en veux encore aujourd'hui d'avoir pris cette décision. Ils ont donc porté attention à ce qui était lié au cœur, négligeant son hématome au crâne. Le lendemain, me rendant chez mon père pour ouvrir

à la femme de ménage, mon téléphone sonna, c'était la clinique. Ils venaient d'emmener mon père en urgence au bloc car il avait un hématome au cerveau et ils avaient besoin de mon autorisation pour l'opérer. Je raccrochais. À peine deux minutes plus tard, à nouveau la clinique. Ils me demandaient de venir le plus vite possible. Mes frères prévenus pendant le trajet, une fois arrivé, un médecin m'attendait. Un caillot comprimait son cerveau. Deux solutions: soit il l'emmenait au bloc pour ponctionner ce caillot, avec 90 % de probabilités qu'il reste tétraplégique, soit il débranchait la machine qui le maintenait en vie. Dans ce cas, il s'éteindrait dans les minutes qui suivaient.

Je n'ai pas hésité longtemps. Lui si actif, mon père, mon héros, le regarder à 82 ans supporter une telle infirmité jusqu'à ton dernier souffle? Avec l'accord de mes frères, nous avons demandé au médecin de débrancher l'appareil. Aujourd'hui, je suis bien moins sûr de moi. Aurions-nous dû tenter l'opération en s'accrochant au fait que 10 % représentaient un espoir suffisant? Certains jours, je me demande si... Ai-je tué ce père que j'aimais tant? Renoncer aujourd'hui à me battre, n'est-ce pas mourir en ayant à nouveau refusé de prendre en compte les quelques pour cent de chance de croire dans le talent d'un chirurgien comme dans celui des milliers de personnes qui me soutiennent et des centaines qui cherchent à m'aider plus activement? Mais, encore plus puissant que tout cela, il y a Nathalie.

Je m'interroge, je veux comprendre si ma décision de foncer, ou pas, peut être liée à la recherche de la réponse à une question que je ne peux plus te poser aujourd'hui:

- Nathalie, ai-je été un bon père?

Si mon père a été mon héros, ai-je été celui de Nathalie? Lorsque j'ai été papa à mon tour, j'ai pensé pouvoir appliquer le système éducatif que je connaissais, celui de mon père. Il me semblait tenir la route malgré les premières épreuves subies, alors pourquoi changer pour mes enfants? Si vous, vous connaissez une école de parents, vous avez de la chance. Oui, nous étions trois garçons, mon père était lui-même issu d'une fratrie de trois, alors une fille... Je me suis peut-être trompé, voulant trop bien faire — sous-entendu comme mon père, mais en mieux. J'ai peut-être fait fausse route. Je suis habité par les doutes et lutter contre l'islamisation de la France ne me permettra pas de les sortir de mes pensées.

Avec le recul, je pense avoir été trop dur avec Nathalie, c'était une fille, pas un mec et elle aurait dû recevoir de ma part plus de douceur, plus de marques d'affection clairement exprimées. Mon père ne m'avait jamais dit « je t'aime », et j'en ai souffert au fond de moi, alors pourquoi ne pas avoir pu le lui dire davantage? J'espère que là où elle est, elle ne m'en veut pas. Je la revois petite fille n'avoir d'yeux que pour moi, j'étais son héros! Pourtant j'ai fait du mieux que je pouvais, mais était-ce suffisant? J'ai essayé de pallier ce qui m'avait

fait le plus souffrir, comme l'absence répétée de mon père. J'ai donc toujours tenu à être avec mes enfants pendant au moins la moitié des vacances scolaires, c'était tellement important pour moi de passer un maximum de temps avec eux.

Au début, je n'y suis pas arrivé à cause des contraintes professionnelles et financières mais, dès que j'ai pu, je l'ai fait. Le temps passe si vite et quoiqu'en ait pensé Nathalie, je crois avoir été un père juste. Mes deux enfants ont fréquenté les mêmes établissements jusqu'au bac, ont eu leurs études payées au même niveau, et reçu des cadeaux de valeurs comparables. Ce que nous faisions pour l'un, nous le faisions pour l'autre. Aujourd'hui, au-delà le drame de la mort de Nathalie, je réalise que son frère a mieux accepté ma conception de l'éducation. Loïc s'est adapté, Nathalie l'a partiellement rejeté. J'ai manqué de psychologie. Heureusement, nous avons eu beaucoup de bons moments ensemble car, sur le fond, nous nous entendions bien. Nous avions besoin de nous retrouver dès que c'était possible. Aujourd'hui, nous ne pourrons plus jamais être réunis, mais je suis fier de mes enfants. Cela, personne ne pourra me le voler et surtout, je ne veux pas le perdre en laissant la haine me dominer à chaque avancée de l'islamisation de mon pays ou à chaque attentat, qu'il soit ou pas reconnu comme tel. Avez-vous remarqué le nombre d'actions violentes entreprises par des musulmans « déséquilibrés »? À chaque fois, le même refrain, la volonté des politiques

de nous faire prendre des vessies pour des lanternes! Pensent-ils que nous sommes aveugles, amnésiques ou tout simplement idiots? Si vous saviez à quel point cela me révolte, mais si, vous le savez, la multitude des messages de soutien que je reçois me le confirme chaque jour un peu plus. Merci à vous tous pour votre fidélité, mon combat est notre combat et c'est aussi grâce à vous que je tiens le coup. Pourtant, il y a des fois où je vacille:

14 juillet 2016. Cela fait huit mois que Nathalie a été assassinée. Je suis avec mon fils devant la télévision. Ensemble, nous regardons la retransmission du feu d'artifice tiré au Trocadéro à Paris. Ni lui ni moi n'avions envie de sortir pour assister à celui tiré près de l'endroit où nous étions. Je pense à Nathalie, elle qui aimait tant ce genre de spectacles. La foule est agglutinée, le Trocadéro est plein à craquer. À peine ai-je eu le temps de dire à mon fils « tu te rends compte, si un cinglé fonçait dans la foule » que défile un bandeau sur l'écran « Un camion fou a foncé dans la foule venue assister au feu d'artifice sur la promenade des Anglais à Nice. On déplore de nombreuses victimes. »

Incroyable, ai-je eu une prémonition? À cet instant, les journalistes qui relaient l'événement ne prononcent pas encore le mot attentat, mais moi, sans comprendre pourquoi, je sais déjà! J'en suis certain en voyant défiler les images de désolation, des corps disséminés, des peluches que devaient tenir des enfants quelques

minutes plus tôt, l'horreur, l'épouvante! Je repense au *Bataclan*, à l'horreur de ce qui s'est passé dans la salle, 130 morts, 450 blessés en comptant les victimes des autres attentats perpétrés ce soir-là à Paris. À Nice, il y aura au final 86 morts et 458 blessés. Je suis violenté dans tout mon être, dans toute mon âme, puis abasourdi, jusqu'à ce qu'une colère me dévore tout entier. Ça y est, tant pis, je fonce, je vais prendre les armes et aller dans une mosquée à l'heure de la prière. Là, je surgirai et en tuerai le plus possible, oui, le plus possible, comprenez-vous? Oui, vous comprenez, que si je me laisse aller, tout est perdu. Tuer une centaine de musulmans ne résoudra pas grand-chose et Nathalie sera morte pour rien.

Comme pour Paris, va alors commencer le défilé des politiques qui prendront chacun la parole, avec bien sûr les mines de circonstance! Le ministre de l'Intérieur. je n'ai même pas envie d'écrire son nom, mais préfère rappeler qu'il nous doit la sécurité. Le drame de Nice et tous ceux qui suivront démontrent s'il en est encore besoin qu'il en est bien incapable – à savoir si cela tient à de l'incompétence ou à des raisons bien plus obscures. Quand, dans la foulée, nous apprenons qu'il dépose une plainte contre une policière municipale, Sandra Bertin, autour d'une sombre histoire de diffusion d'un enregistrement de la course folle du camion sur la promenade des Anglais, on mesure à quel point il est petit! Chapeau bas et hommage à Mme Bertin qui, en témoignant, a eu le courage de tenir tête à Bernard Cazeneuve quand celui-ci s'apprêtait à mettre

en cause la compétence des forces de l'ordre dont il a la responsabilité. Peut-on imaginer pire lâcheté? Les pressions qu'elle a subies ont été énormes tant il exigea qu'elle retire son précieux témoignage!

Après chaque attentat, les rumeurs les plus folles courent sur les réseaux sociaux, mais toutes ne le sont pas. Subsistent de sérieux doutes sur le fait que l'attentat de Nice aurait pu être évité, du moins limité en nombre de victimes, s'il y avait eu plus d'effectifs présents ce soir-là. Or, il semble qu'une part de ces derniers, affectés à la sécurisation du feu d'artifice, aient dû être retirés pour être redéployés afin d'assurer la sécurité d'un déplacement privé du président Hollande. Si vous combinez à cela le fait que, rapidement, la justice a demandé à la ville de Nice de détruire l'enregistrement vidéo de l'attentat, on frôle le *summum* de la forfaiture. Imaginez l'état dans lequel tout cela peut me mettre et quels types de pensées cela fait naître en moi? Si vous ajoutez l'appel téléphonique de mon ami Fred:

- Bonjour Patrick, c'est Fred.
- Bien sûr, tu sais ce qui s'est passé à Nice.
- Oui, évidemment.
- Voilà, ma nièce était dans la foule. Elle a disparu, on ne la retrouve plus. Patrick, comment as-tu fait pour retrouver Nathalie?

Je me suis alors senti happé par l'horreur, le cauchemar, encore, mais quand cela finira-t-il?

Après un tel choc, impossible de trouver le sommeil, pendant toute la nuit l'image de la nièce de Fred tournait sans arrêt dans ma tête. Je priais pour qu'elle soit retrouvée saine et sauve. Tout remontait, Nathalie, tous ces moments qui ont suivi son décès, bien sûr le manque lié à sa disparition, mon envie de vengeance, le laxisme de nos gouvernants depuis trente ans, persuadé comme je le suis de leur incompétence totale! Comment ces Messieurs Valls, Cazeneuve et Le Drian peuvent-ils, eux, dormir la nuit? Où est leur courage, ont-ils seulement jamais eu le sens de l'honneur, ce sens de l'honneur qui, devant un tel échec, devrait leur commander de démissionner! Or, rien, ou plutôt tout: les places, les honneurs, les avantages, mais surtout en évitant les responsabilités qui, pourtant, en d'autres temps révolus, allaient avec. Ils prennent, accumulent et rien d'autre ne les intéresse que leurs cotes de popularité ou d'impopularité et leurs carrières. Avec tous ces morts sur la conscience, comment peuvent-ils encore se regarder dans un miroir?

C'est donc sans vergogne ni scrupule qu'ils se refilent la patate chaude. Pour Valls, la sécurité est l'affaire des policiers municipaux de la ville de Nice, pour Cazeneuve, les forces de l'ordre étaient en nombre suffisant et bien réparties, et pour Le Drian relayé par le gouverneur de la ville de Paris le Général Bruno Le Ray « les soldats ne sont pas chargés de défendre la population tant que nous ne sommes pas en guerre ». Quant au

président de la République, il n'y est pour rien puisqu'il effectuait un déplacement privé. En clair, circulez, il n'y a rien à voir, c'est la faute à pas de chance, tout juste si, finalement, on n'a pas entendu que celles et ceux qui étaient là, ce soir-là, auraient dû rester chez eux et admirer le feu d'artifice à la télévision. Tout cela n'a pas empêché Valls de jouer des coups de menton quelques jours après pour déclarer solennellement « nous sommes en guerre ». Après tout, peut-être y avait-il quelques voix à gagner aux prochaines élections, à un moment où il se voyait déjà assis dans le fauteuil de François Hollande.

Mettez-vous à ma place ou à celle de mon ami Fred quand vous assistez à tout cela? Sa nièce avait quatre ans. Elle est décédée.

Comme si l'horreur de cet attentat de Nice n'était pas suffisante, notre sinistre de l'Intérieur, M. Cazeneuve a ajouté de l'horreur à l'horreur: jugez plutôt une policière chargée de surveiller les caméras vidéos de la ville de Nice, Madame Sandra Bertin, a été victime d'un mensonge d'État pour cacher la vérité sur les attentats de Nice. Cette policière municipale ayant fait un rapport mettant en cause certains membres de la police nationale, on lui demande à plusieurs reprises de modifier son rapport ou d'envoyer un rapport modifiable... Devant son refus, elle a subi certaines pressions émanant du ministère et M. Cazeneuve, bien plus pressé de faire taire Mme Bertin, entrepris de déposer une plainte pour diffamation. Heureusement, elle a été relaxée pour cette plainte.

Comme d'habitude, pour les membres du gouvernement, toute vérité n'est pas bonne à dire et, comme au *Bataclan*, nos gouvernants essaient de masquer leur incompétence à nous apporter la sécurité en essayant de cacher au maximum la réalité des faits. Qu'on m'indique quel aurait été l'intérêt de cette policière municipale de masquer; voire de trahir la vérité? Il n'en reste pas moins vrai que Cazeneuve ne sort sûrement pas grandi, lui qui n'est déjà pas bien grand, de cette affaire!

Comme toujours – et peut-il en être autrement? –, tout cela a été vite oublié, chassé par la marche du monde, et puis, quand on n'est pas concerné... Pour moi, comme pour tous les parents ou amis de victimes, c'est impossible! Je me suis rendu à Nice, le square sur la promenade des Anglais, le mémorial, le livre, écrire après m'être recueilli. Je l'ai annoté et signé, l'émotion, une larme, mes larmes, Nathalie, tous ces martyrs du terrorisme islamique, ces salopards, leurs complices, les politiques, la lâcheté, leur aveuglement, et pourtant. Il y a eu *Charlie-Hebdo*, l'hyper Cacher, les attentats de Paris, le *Thalys*, les deux policiers égorgés devant leur enfant chez eux à Magnanville, Nice, et tant d'autres.

Qu'ont-ils fait pour nous protéger? Rien. Pire encore, on continue à laisser entrer par centaines de milliers des migrants et des touristes (qui ne repartent jamais) principalement musulmans, et des hommes jeunes en plus. On a beau nous montrer des images de familles en détresse, les chiffres, quand ils existent et

quand ils sont vrais, sont sans appel! Qui sait combien de salafistes et de terroristes, qu'ils soient formés ou pas, s'entassent dans les mille zones de non-droit répertoriées en France, comme autant de taupes qui, le jour venu, passeront à l'acte? À l'heure où ce que les médias appellent aussi pompeusement qu'abusivement « l'EI » (l'État islamique, comme si cet agrégat de barbare constituait un État) s'effondre, combien de djihadistes allons-nous récupérer sous prétexte qu'ils sont Français avant d'être djihadistes (dixit M. Castaner, ministre de l'Intérieur)? Ils ont renié leur pays, brûlé leurs passeports, combattu nos forces armées, se sont rendus coupables des pires atrocités, et ils devraient rester citoyens français? Pour moi, torturer, mutiler, éventrer, égorger, décapiter vous retire tout droit de prétendre à quoi que ce soit: que les justices syriennes et irakiennes fassent leur œuvre, que les barbares soient des hommes, des femmes ou des enfants, peu m'importe! Les enfants aussi? Je vous choque? Regardez sur internet certaines photos de leurs atrocités et répondez à la question qui suit:

Un jour, vous apprenez qu'un de ces « enfants orphelins » rentrant de Syrie et suivi par des psychiatres du fait de ce qu'il a enduré et fait endurer, intègre la classe de votre fille de 8 ans, que ferez-vous?

Je n'ai pas à me mettre à votre place mais, en tout cas, je peux vous affirmer que « l'orphelin » ne sera pas placé dans la classe ni même dans l'école où sont scolarisés les enfants de M. Castaner, de Mme Belloubet

ou de tout autre membre du gouvernement français!

Quel gouffre, là, devant nous! Je n'ai donc d'autre choix que de continuer à me battre pour que tout cela cesse pour de bon. Il ne doit pas y avoir d'autres Nathalie.

Vérité, justice, miséricorde et constance

J'aime ces mots. Associés, ils définissent un univers solide, honorable, droit et honnête. C'est comme cela que j'ai grandi et je ne remercierai jamais assez mon père pour m'avoir aidé à m'imprégner de leur sens profond. C'est en étant mutuellement convaincus de leur importance que nous avons construit, lui et moi, cette confiance aussi partagée qu'inébranlable qui nous a unis jusqu'à sa mort. À 66 ans, je peux affirmer que sans ces quatre piliers, il est impossible d'établir un lien de confiance solide, et bien plus grave encore de prétendre vivre debout, dans l'honneur, tête haute.

Mais j'aime aussi beaucoup ces mots car, pour moi, ils définissent ce que devrait être l'État français. N'est-il pas, à travers le vote, sans cesse en train de nous demander de lui donner ou de lui renouveler notre confiance? Ne nous demande-t-il pas sans cesse de travailler, de payer nos impôts, nos taxes, nos amendes, de faire preuve de civisme, de jurer, signer, ou déclarer sur l'honneur? Mais, est-il si digne que cela de la

confiance qu'il nous demande? Pour moi, non, et il suffit de parler à notre entourage pour se rendre compte de la crise de confiance entre nous et ceux qui incarnent cet État, ou qui prétendent l'incarner. Ce malaise vient du sentiment qu'il y a un déséquilibre entre ce que l'État nous demande et ce qu'il nous offre.

Bien sûr, ceux qui y ont un intérêt bien compris vous clameront que notre État est un État-providence, le fameux « modèle français ». Il paraît que le monde entier nous l'envie! Alors, pourquoi semble-il toujours admiré et jamais imité? Chacun a sa réponse mais, en tant qu'ancien chef d'entreprise, inclus le mental qui va avec, je vous demande de réfléchir au lien qu'il y a entre ce fameux modèle social, son financement, le déficit abyssal de nos finances publiques et l'effondrement de notre système de valeurs.

La poule et l'œuf, vous connaissez? Qui a commencé quoi? Comment se fait-il que dans toutes ses fonctions régaliennes, l'État soit au bout du rouleau? Que l'on arrête de nous mener en bateau. En nous expliquant systématiquement que ses obligations vis-à-vis des citoyens ne sont pas intégralement assurées par manque d'effectifs ou de budget, l'État nous ment. J'en ai pardessus la tête de voir notre personnel politique se défiler en inversant tout. C'est jamais eux, toujours les autres. En matière de sécurité, nous savons qu'aujourd'hui, elle n'est pas mieux assurée qu'il y a trois ans. Cet état de fait n'est pas de la responsabilité des membres des forces

de l'ordre. Eux sont tout simplement à bout, faisant ce qu'ils peuvent avec ce qu'ils ont. Leur impuissance à nous protéger n'est pas une des causes de l'insécurité grandissante, mais une de ses conséquences. C'est parce que l'État est en faillite financière et morale que l'insécurité augmente.

Les responsables? Majoritairement ceux qui nous gouvernent mais aussi, vous, moi, toutes celles et ceux qui les ont élus depuis 45 ans. Nous avons tous été bernés de bonne foi, toujours prêts à croire la douce musique, rythmée par le mensonge, du toujours mieux et plus. Aujourd'hui, cette mélodie s'est transformée en une cacophonie du toujours moins de protection et de sécurité. Et comme c'est toujours de la faute de ceux d'avant, notre pays est devenu le royaume du « pas vu, pas pris », du « pas responsable, jamais coupable » ou du « je te donne ça et tu me files ceci ». Pendant ce temps, les termites continuent de dévorer la charpente; mais tant que le toit tient, personne ne tient à s'en rendre compte. Il suffit juste d'être assez malin pour ne pas être le gouvernement, le dernier de la chaîne, qui va se prendre le tout sur la tête!

Alors, je ne crois plus au « travaillons plus pour gagner plus », « au changement c'est maintenant » ou à « la force tranquille ». Je ne veux plus entendre tous ces slogans qui font office de pensée profonde, alors qu'ils ne sont qu'un affichage à courte vue d'une seule volonté: être élu ou réélu. Nous voilà au cœur

du sujet. Depuis les années 70, combien de ceux qui nous ont demandé de leur faire confiance nous ont menti et trahis? Pratiquement tous car, issus des mêmes bancs d'école, ils ont tous été bien mieux formés pour prendre le pouvoir que pour l'assurer puis l'assumer. Aujourd'hui, c'est aussi à cause de tout cela que Nathalie est décédée, comme 129 autres le 13 novembre 2015. Qui est responsable? Moi?

Si j'avais su... Aujourd'hui, comme des dizaines de milliers d'autres jeunes Français, elle vivrait et travaillerait à l'étranger. En 2013, elle a vécu 6 mois en Australie. Je m'entends encore lui dire sur Skype qu'elle devrait rester là-bas, y faire sa vie car, en France, « tout est foutu ». C'était difficile de lui dire cela car cela signifiait ne plus la voir qu'une fois par an. Mais qu'étaient finalement 12 000 km en comparaison des 2 mètres de terre qui la recouvre? Oui, si j'avais su.

Aujourd'hui, je tremble pour mon fils, sa femme et leur fille, ma petite-fille. Ils devraient partir, et je les sens en danger en France, avec bien plus de certitude maintenant que je sais que l'impensable peut survenir à tout moment. Croyez-vous que, le 12 novembre 2015, j'imaginais que j'étais à quelques heures de ne plus jamais revoir ma fille? J'ai été crucifié. Pensez-vous que vous êtes mieux protégés, que vos enfants sont mieux protégés qu'il y a deux ans et demi?

Ils sont où, les responsables de ma souffrance? Bien sûr, ces quatre ordures d'islamistes, j'espère qu'ils brûlent

en enfer pour l'éternité. Mais ils ne sont pas seuls, même en y ajoutant ceux qui, bien planqués derrière des alibis variés, les ont télécommandés. Un jour, nous saurons pour eux et, un jour, ils paieront. Mais, au-delà de cela, qui est responsable de la déliquescence de notre situation? La CIA? Oui, certainement, et je comprends bien qu'au Moyen-Orient se sont passées et se passent encore des magouilles de tous genres aux conséquences dramatiques. Ah pétrole, que n'ont-ils fait en ton nom? Ces responsables-là vivent ou reposent en paix, quand d'autres continuent au nom des mêmes raisons à provoquer les mêmes catastrophes. Mais laissons-les là où ils sont, avec leur conscience bien chargée (s'ils en ont une) et rapprochons-nous encore. Que voit-on alors? Des fautes lourdes qui, en d'autres temps, auraient valu à leurs auteurs d'être jugés pour haute trahison.

Pourquoi, et au nom de quoi, Manuel Valls, appuyé par François Hollande, a-t-il refusé la liste des Français combattant en Syrie dans le camp des « rebelles »? Le gouvernement syrien savait tant de choses! Bien sûr, le Président syrien est ce qu'il est, mais comment ont-ils pu se priver d'une telle source d'information? Nos services de renseignement ont eu beau protester, rien n'y a fait car, au nom des votes que ces deux hommes sollicitaient, seule la bien-pensance s'imposait.

Pourquoi malgré les nombreuses menaces, le *Bataclan* n'a-t-il pas été protégé? Pire encore, pourquoi les huit militaires présents près de l'entrée, n'ont-ils

pas été formés pour être autorisés à tirer à la moindre détection d'une menace aussi grave que quatre individus armés jusqu'aux dents qui passent à quelques mètres d'eux?

Pourquoi, ce 13 novembre, avoir laissé poireauter le RAID pendant si longtemps en attendant la BRI? En déclenchant le FIPN, tout serait allé beaucoup plus vite et les 4 terroristes n'auraient pas eu le temps d'achever autant de blessés et encore moins de temps pour ensuite mutiler leurs cadavres. Et encore, heureusement qu'il y eut ce policier héroïque (et resté anonyme) qui, accompagné d'un seul homme, a pénétré dans le *Bataclan*, tuant un terroriste et obligeant les autres à monter à l'étage? Combien de vies ces deux hommes ont-ils sauvées? Un nombre certain, hélas pas celle de ma fille qui, à l'institut médico-légal, était recouverte d'un drap montant jusqu'en haut de son cou.

Pourquoi les fichiers S (personne ne sait d'ailleurs vraiment combien ils sont, la seule certitude étant que la courbe du nombre est exponentielle) peuvent-ils se balader à leur gré dans toute l'Europe? Un seul exemple parmi d'autres: Samy Amimour. Ne pointant plus à son contrôle judiciaire, il a pu refaire ses papiers auprès d'une préfecture en faisant une simple déclaration de perte puis se balader où bon lui semblait.

Pourquoi nous affirme-t-on qu'il n'y a aucun rapport entre terrorisme et liberté de circulation en Europe, le trop fameux espace Schengen? Si c'est si vrai, pourquoi, alors, avoir établi le contrôle aux frontières pour la COP21, du 30 novembre au 10 décembre 2015? Leurs vies valent-elles plus que la vôtre ou que celle de ma fille? Habitant en Belgique, j'ai passé plusieurs fois la frontière avec la France pendant ces dix jours sans jamais avoir vu le moindre uniforme. Effet d'annonce, le menton en avant pour paraître plus martial? Une fois de plus, la démagogie, le mensonge. Mais pour qui nous prennent-ils?

Dernière interrogation, mais il y a tant d'autres fautes, erreurs, manquements, lâchetés et mensonges à dénoncer. Comment se fait-il que des djihadistes aient été retrouvés en possession d'équipements français dernier cri, type appareil radio numérique fabriqué par Thalès? Nos propres forces n'en sont même pas équipées. Ces armes avaient été vendues à nos « amis » saoudiens. Personne n'a réagi ni essayé de comprendre comment. Là encore, prédominent l'intérêt, la vue à court terme. C'est la *realpolitik*, comme ils disent. C'est à pleurer de médiocrité de les voir sacrifier nos valeurs pour des pétrodollars, quelle qu'en soit la quantité.

Combien de choses nous cache-t-on? Nous ontils seulement dit une seule fois la vérité? La vérité est toujours absente de leurs sinistres calculs. Je ne vois que deux raisons:

– Soit leurs pensées (comme la pensée présidentielle d'Emmanuel Macron) sont de trop haut niveau pour nous, pauvres citoyens intellectuellement limités.

- Soit ils nous mentent froidement.

La perte de Nathalie est un résultat parmi tant d'autres de tous ces mensonges combiné au manque de vision et de courage de ceux qui nous gouvernent. Ils ne pensent qu'aux places, aux avantages, aux honneurs à leur élection ou à leur réélection.

Moi, je pleure ma fille.

Et la justice dans tout cela? Mais, au fait, de quelle justice parlons-nous?

Celle qui par erreur, par manque de moyen ou par politisation à outrance (syndicat de la magistrature et son mur des cons par exemple) remet en liberté ces individus nuisibles à notre société?

Celle qui met sous contrôle judiciaire d'autres individus tous dangereux, sachant que le contrôle en question s'arrête à 18 heures?

Celle qui protégera toujours les puissants quand, après marchandages entre gens de bonne compagnie, elle les laissera en paix quels que soient les manquements ou fautes commises? J'ai porté plainte contre l'État, et elle a plus de probabilité de me revenir dans la figure que d'aboutir. Tant pis, quelles qu'en soient les conséquences, je ne lâcherai jamais.

Celle qui a acquitté le logeur des terroristes du *Bataclan* en se laissant bafouer et ridiculiser par ce clown triste Bendaoud qui n'en avait rien à faire de toutes les victimes faites par ses « clients »?

Je pourrais continuer des pages et des pages, il suffit pour cela de se donner le temps de regarder la réalité. Mais cela demande de la volonté et pour celles et ceux qui se suffisent des journaux de 20 heures, ils resteront la tête dans le sable. Il n'est de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir! Ce n'est pas sur TF1, France 2 et consorts ou, bien sûr, BFM et concurrents que l'on éveillera votre curiosité sur pourquoi ces terroristes peuvent s'offrir les services de ténors du barreau comme Maître Dupont-Moretti, Acquitator, le bien surnommé! Qui paye? L'avocat pour se faire une bonne pub ou bien nous à travers nos impôts? Et vous, si vous allez en justice ou si on vous y traîne, devrez-vous assassiner votre voisin pour ne pas payer de votre poche? Qui a payé pour faire gober à la justice les mensonges éhontés du frère de Mohammed Merah lors des audiences où il a comparu? Certainement pas lui. Quel scandale!

Pensez ce que vous voulez ou pouvez. Moi, cette justice-là, je n'y crois plus.

Restent donc la miséricorde et la constance mais, rendus à ce stade, nous allons devoir oublier l'État. A-t-on jamais vu une chaise tenir sur deux pieds, et encore faudrait-il considérer que cet État-là sache ce que signifie être constant et miséricordieux.

Constant? Oui, dans sa volonté à ne pas voir et à ne pas nommer le défi sans précédent depuis le nazisme qui est là, devant nous. Oui aussi dans sa volonté à ne plus avoir ni vision à long terme, ni sens de l'intérêt général.

Oui dans le fait que sourd et aveugle (et ruiné), il s'obstine à avancer dans l'inversion des valeurs, la victime pouvant être placée dans une situation où elle peut se retrouver accusée d'être le bourreau de son assassin! On a régulièrement entendu ou lu que, si les journalistes de Charlie Hebdo n'avaient pas fait de caricatures du prophète, rien ne leurs seraient arrivé. De là à penser qu'ils portent une part de responsabilité dans leur mort, il n'y a qu'un pas, souvent franchi. Et puis pourquoi ne pas dire que les parents des assassins sont légitimes à porter plainte contre l'État français pour avoir tué un de leurs bambins qui s'est trouvé contraint à se sacrifier pour défendre ce en quoi ils croyaient si pieusement? « Vous savez, c'était un si bon garçon. » Il y aura toujours un avocat pour soutenir cette noble cause et des caméras pour porter la douleur d'une mère pleurant son assassin d'enfant! Allez, je pousse peut-être un peu, mais encore un tout petit pas et nous y serons!

Croyez-moi sur parole, tout cela me lève le cœur.

À ce point d'écœurement, je ne peux qu'entremêler miséricorde et constance dans la certitude que je ne serai jamais miséricordieux pour tous les assassins et leurs complices. Dans un système dépourvu de vérité et de justice, que puis-je faire si ce n'est cela? Ma douleur est telle que je suis devenu incapable de seulement comprendre comment je pourrais faire acte de miséricorde. Envers qui? Ses assassins, les politiques, les juges, les bourreaux, la presse? Nathalie n'est plus

là, et comment savoir ce qu'elle aurait voulu. Les deux mètres qui nous séparent lorsque je vais sur sa tombe sont infranchissables. Dernier point en matière de constance: mon refus total de ces « *Vous n'aurez pas ma haine* » qui en sont rendus à devenir des sujets de pièce de théâtre.

Aujourd'hui, je ne peux que constater que vérité, justice, miséricorde et constance ont été abandonnées sur le bord de la route par nos dirigeants. Seules leurs ambitions personnelles les préoccupent vraiment. Que leurs renoncements successifs depuis 40 ans provoquent un affaissement chaque jour plus visible de toutes nos valeurs, celles pour qui des millions de Français ont sacrifié leur vie, ils s'en foutent. Leur refus de voir que leurs lâchetés ont ouvert un boulevard à l'islamisation de la France me consterne, et je ne suis pas le seul à le constater. Si vous aussi, vous prenez le temps de vous souvenir des jours heureux où vivre en bonne intelligence n'avait pas encore été jeté dans le trou du populisme, vous arriverez à la conclusion que nous sommes en danger! Ce n'est plus qu'une question de temps: par le simple fait de la natalité, nous nous retrouverons en infériorité numérique dans moins de 40 ans!

Dire cela en France en 2020, c'est risquer d'être accusé de jouer sur les peurs, de manipuler l'opinion puisque, sans aucun complexe, on vous explique à longueur de temps qu'il n'y a pas plus d'étrangers en France que dans les années 1970. Mais de qui se moque-t-on? Il suffit

de marcher dans les rues, de prendre le métro ou de regarder la télévision, où un pourcentage de « diversité » est imposé, pour se rendre compte que l'on nous ment dès que l'on comprend que naturaliser Français à tour de bras n'est rien d'autre qu'un tour de prestidigitation de plus. Vous n'avez qu'à faire comme moi, et pour envoyer valdinguer toutes ces manipulations, il vous suffit de vous rappeler votre jeunesse, à condition bien sûr que vous ayez plus de trente ans. Pour les plus jeunes, il est certain que vous comprenez ce dont je parle, mais ce sera certainement beaucoup plus clair encore d'ici quelques années. Rappelez-vous, qu'en 2018, 400 000 personnes étrangères sont venues s'entasser en France, imaginez, une ville comme Nice chaque année!

En 1962, nous habitions à Lille, rue des Augustins. Cette petite rue d'une centaine de mètres relie la rue du Molinel au quartier Saint-Sauveur, déjà à majorité maghrébine. Quoique plutôt exotiques, en y intégrant la rue Gustave Delory, vous pouviez aller et venir sans jamais vous sentir en insécurité. Bien sûr, il pouvait y avoir de temps en temps quelques rixes, mais rien de vraiment grave d'autant plus que cela ne concernait jamais les « Français de souche » – expression, soit dit en passant, à laquelle jamais personne n'aurait pensé à cette époque. Je me souviens qu'à côté du garage de mon père, il y avait un bistrot fréquenté majoritairement par des Maghrébins. Lorsqu'un matin, je le vis tout calciné, j'ai demandé à mes parents ce qui s'était passé. C'est bien

plus tard que j'ai compris que le « *Il a brûlé pendant la nuit* » de mes parents dissimulait en réalité une attaque à la grenade et à la mitraillette d'un commando de l'OAS. Avec le recul des années, je comprends combien cet acte était annonciateur d'abominables violences — dès que des hommes s'emparent de la politique ou d'une religion pour imposer à leurs semblables leurs croyances ou leur foi.

Nous habitions au 5° étage du 9. Derrière le garage de mon père qui était au 23, il y avait un terrain vague où tous les gosses du quartier jouaient au foot, moi inclus. Personne ne se préoccupait de savoir qui était ou pas arabe, la seule règle étant que les parents qui le pouvaient jetaient un coup d'œil, mais sans penser qu'il pouvait y avoir le moindre problème entre nous. C'était comme ça et, bien que la guerre d'Algérie ne soit pas encore terminée, personne n'aurait imaginé quoi que ce soit. Je me souviens d'Ahmed, un des employés de mon père qui s'était pris d'affection pour moi. Il me ramenait un jouet à chaque fois qu'il revenait du « bled » comme il disait. Lui et mes parents se respectaient beaucoup, comme, à l'époque, un employé respectait un patron et un patron un employé. Dans les rues circulaient ce que nous appelions des « baladeuses ». C'étaient comme des charrettes qu'utilisaient les Arabes pour vendre des fruits, des légumes et aussi des fleurs. Tout le quartier, mes parents inclus, achetait là ce dont ils avaient besoin. Bref, nous vivions tous en bonne intelligence. Je me

souviens aussi de l'épicerie du coin de la rue, celle où ma mère faisait des courses, du débit de tabac où elle achetait des revues. Elle travaillait au garage familial, terminait souvent tard, mais jamais, jamais elle n'a pensé qu'elle aurait pu être importunée ou menacée. Nous nous respections tous.

En écrivant cela, j'ai l'impression de ressusciter une sorte de paradis sur terre, presque irréel alors que, je vous le jure, c'est bien ce que j'ai vécu lorsque j'avais dix ans. Les événements internationaux restaient loin, d'autant plus que nous n'avions pas la télévision! La première fois où ils firent irruption dans ma vie, c'est lorsque mes parents invitèrent Ahmed à la maison. Il venait nous faire ses adieux car, l'indépendance de l'Algérie ayant été proclamée, il voulait rentrer au bled. J'ai très mal vécu cela et mes parents ont eu beau essayer de m'expliquer que c'était sa volonté, je ne comprenais pas qu'on m'enlève mon ami. Je ne l'ai jamais revu! À partir de ce moment-là, je n'ai plus décollé du poste de radio essayant de régler au mieux les stations à l'aide de « l'œil magique ». J'avais besoin de comprendre ce qui était grave au point de m'avoir privé d'Ahmed. Ce n'était pas facile pour un gosse de dix ans de comprendre pourquoi, d'un seul coup, l'Algérie n'était plus française alors qu'à l'école, on m'avait appris qu'elle était un département comme un autre! C'est aussi en écoutant la radio que j'entendis le fameux discours « Vive l'Algérie française » prononcé à Mostaganem par le Général de Gaulle. Mon

entourage avait beau le respecter du fait de ce qu'il représentait, je crois cependant que c'est à partir de là que j'ai développé pour cet homme une réelle aversion. Pour moi, c'était lui le responsable du départ d'Ahmed. Bien des années après, le même sentiment perdure, je ne comprends toujours pas pourquoi, après tant de morts de part et d'autre, il a abandonné l'Algérie, reniant ainsi sa parole, et laissant mourir dans des conditions abominables des centaines de milliers de ces Algériens français qui avaient cru en lui: les Harkis. Au cours de l'été 1962, au Touquet, là où mes parents louaient une villa chaque mois d'août, toutes les conversations avec ma mère et avec mon père, quand il nous rejoignait le week-end, tournèrent autour des inquiétudes et des probables retombées pour la France qu'allait avoir la fin de l'Algérie française.

Au retour des vacances, il a bien fallu reconnaître que les choses avaient changé. Les baladeuses étaient en voie de disparition, pas mal de mes copains de foot étaient partis et ceux dont les parents avaient décidé de rester étaient devenus méfiants à notre égard. Sans vraiment comprendre pourquoi, je sentais une sorte de cassure et délaissais mon terrain de jeu favori pour rester à la maison. Le petit bistrot près du garage de mon père ferma définitivement, suivi peu après par le cinéma, transformant ainsi en quelques mois un quartier aussi vivant que commerçant, en une zone dortoir. Pour moi, c'est donc en 1962 que débuta l'islamisation de

la France, en passant des FMA (Français Musulmans d'Algérie) aux FSNA (Français de Souche Nord-Africaine). Quel recul!

En 1966, je tannais mes parents pour qu'ils m'inscrivent dans un club de foot de la banlieue lilloise où jouaient quelques copains d'école. Nous formions une très bonne équipe. C'est là que j'ai commencé à me rendre compte que lorsque nous affrontions des clubs à majorité arabes, les rencontres étaient compliquées, non pas du fait de leur niveau, mais de leurs comportements. Pour eux, tous les moyens étaient bons pour l'emporter, joueurs sans licence, tricherie sur l'âge, menaces envers les parents spectateurs quand ce n'était pas à l'encontre de nos dirigeants. Cela prit de telles proportions qu'à la fin du championnat, alors que nous cumulions les points d'avance au classement, nos dirigeants refusèrent des déplacements. Ils préféraient payer les amendes prévues par les instances dirigeantes du football régional plutôt de se rendre dans deux clubs de la région lilloise réputés pour leurs incivilités. Inutile que je précise qui était majoritaires dans les deux clubs en question... Aujourd'hui, quand je vois les extraordinaires mesures de maintien de l'ordre qu'il faut prendre dans des villes comme Roubaix ou Tourcoing dès que l'équipe d'Algérie joue, vous pouvez mesurer à quel point les choses se sont détériorées

Je me suis marié en 1981 et c'est cette même année que je décidai de m'installer à mon compte, en créant un garage, à Tourcoing: location de voitures bien sûr, mais aussi vente de véhicules neufs et occasion Porsche et Mitsubishi. Qu'avais-je fait là? Pourtant, commercialement parlant, Tourcoing avait une bonne réputation, avec sa population qui travaillait, avec toute une bourgeoisie largement en capacité d'être mes clients. Mais ça, c'était avant et, même si c'était bien moins flagrant qu'aujourd'hui, Tourcoing était en train de devenir une zone de non-droit, une parmi tant d'autres, où la police n'arrivait plus à faire respecter les lois. En onze ans, je ne me souviens pas d'une seule semaine où j'ai pu travailler tranquillement. J'y ai tout connu, vols de voiture, de mes papiers d'identité, effractions, tentatives d'incendie, sans oublier les tombereaux de menaces! Le seul moment à peu près normal dont je me souvienne est la guerre du golfe. Allez savoir pourquoi. Et si encore j'avais été le seul à être en permanence emmerdé, mais mon voisin pharmacien a aussi eu son compte, jusqu'à me demander de veiller sur ses employés dès qu'il s'absentait, tellement ils risquaient d'être attaqués. Tous, nous en arrivions à un tel point qu'il en devenait impossible de travailler. J'étais même devenu pratiquement inassurable, vous rendez-vous compte? Alors, quand j'entends parler des bienfaits et des merveilles du « vivre ensemble », inutile de vous écrire ce que j'en pense! Heureusement que je ne suis pas du genre à me laisser faire et, pour nous protéger, j'ai même dû faire le coup de poing, découvrant ainsi que

ceux qui m'empêchaient de travailler ne comprenaient que le langage de la peur. Et puis, de toute manière, c'était ça ou alors ils m'auraient bouffé tout cru. Un exemple: j'avais toujours une cinquantaine de véhicules en stock et, quand je partais en vacances d'été, nous étions contraints de démonter les deux cents roues des voitures et de les stocker dans le garage de mon domicile. Les week-ends, pour faire plus simple, nous devions dégonfler toutes les roues puis emportions valves et fusibles du compresseur d'air. Je réalise aujourd'hui les risques que j'ai dû prendre à l'époque car en cas d'incendie, l'assurance aurait certainement refusé de m'indemniser en arguant que les pompiers n'auraient jamais pu sortir les voitures du garage.

En me remémorant tout cela, force est de constater que Jean-Marie Le Pen a eu raison très tôt en prophétisant dès 1984 que « le monde islamo-arabe qui pénètre dans notre pays constitue un danger mortel ». Mais il n'a pas été le seul à voir clair. À son congrès de Villepinte, en 1990, le RPR (le parti Les Républicains de l'époque) n'a-t-il pas lui aussi préconisé quatre mesures à prendre le plus rapidement possible:

- Fermeture des frontières.
- Suspension de l'immigration.
- Réservation des prestations sociales aux seuls nationaux.
- Incompatibilité entre islam politique et lois de la République.

Mais, tout a continué. Maintenant, nous en sommes à la troisième, voire quatrième génération et, CFCM (Conseil Français du Culte Musulman créé en 2002) ou pas, il faut bien reconnaître que, dans la France de 2020, l'islam politique pose un énorme problème à la cohésion nationale! Pour mémoire, souvenez-vous:

- Sarkozy et son karcher (que l'on attend toujours).
- La place de la Bastille pour la nomination de François Hollande et ses nombreux drapeaux algériens, marocains et palestiniens.
- Emmanuel Macron, en mars 2019 pendant son grand débat. Face à deux musulmanes voilées dont une en situation irrégulière depuis 5 ans et ne parlant pas le français, l'écoutant se plaindre de ne pas trouver de travail, sa seule réponse sera de promettre le renforcement des lois visant à contrôler et davantage punir la discrimination à l'embauche.

Mention spéciale au dernier car il est loin d'avoir terminé son quinquennat et nul ne sait où son aveuglement va nous conduire.

Comme si un malheur ne suffisait pas, au-delà de l'islamisation de la France, Emmanuel Macron va-t-il être celui qui va nous conduire sur la voie du remplacement de la population française par d'autres, principalement issues du Maghreb et d'Afrique subsaharienne? Il en prend clairement le chemin,

mais, difficile de mettre cela sur la table sans s'attirer les foudres de la meute agressive des bien-pensants, finalement tous complices de Macron, qu'ils soient de gauche, du centre ou de droite, l'aveuglement, la lâcheté et la cupidité ne connaissant pas vraiment les frontières des partis. Depuis 2017, pire encore qu'avant, dès que l'on touche à l'islam, à l'émigration ou au terrorisme, c'est la levée des boucliers de la vertu, vous savez, ceux qui se nomment les progressistes en opposition à nous, les populistes! Progrès, est-ce bien de cela qu'il s'agit Messieurs Le Maire, Darmanin, Raffarin, Besancenot, Conhen-Bendit, Filoche, Mélenchon, et tant d'autres? Quand je repense à la rue des Augustins, à mon enfance, ie ne le vois pas, ce progrès dont vous vous gargarisez, Mesdames et Messieurs les journalistes ou intellectuels, Askolovitch, Fourest, Plénel, Attali ou Bernard-Henri Lévy. J'en oublie beaucoup, mais bon, vous aussi, vous avez certainement votre liste.

C'est donc à vous que je m'adresse M. Emmanuel Macron, Président de la République française, une et indivisible, du moins en théorie. Je ne sais pas si vous lirez mon livre, ou si un de vos nombreux conseillers vous fera passer une fiche de synthèse, mais je vais vous expliquer moi, Patrick Jardin, père d'une fille assassinée, ce que c'est que l'islamisation!

L'islamisation, c'est tout simplement les paroles, les coutumes, les actes, les comportements qu'insidieusement l'islam politique nous impose petit à

petit, avec votre complicité et celles de tous vos affidés. C'est vous, pas eux, qui, en développant un arsenal juridique, sociologique et intellectuel, nous interdisez de nous y opposer, les aidant ainsi à grignoter chaque jour quelques parcelles de plus de ce que nous représentons. Vous nous livrez pieds et poings liés à l'hydre islamique à chaque fois que vous nous traitez de racistes, de fascistes, d'extrémistes. Sachez que, même contraints comme nous le sommes, de nombreux Français, quelle que soit leur couleur de peau, savent qu'un jour viendra où vous ne serez plus en mesure de maquiller votre félonie envers la France. Vous devez savoir, M. Macron, que je n'ai jamais accepté et n'accepterai jamais quelque provocation ou humiliation que ce soit, d'où qu'elle vienne. Moi, l'asservissement à l'islam n'est pas mon truc et cela date de bien avant l'assassinat de ma fille Nathalie. Ce n'est pas dans mes gènes, je n'y peux rien, c'est comme ça.

Depuis 1981, la situation n'a cessé de se dégrader. 270 mosquées en 1970, 6558 aujourd'hui, vingt-quatre fois plus. Parmi elles, se nichent 144 qui sont répertoriées salafistes, trente de plus qu'en 2015, alors que l'on a plusieurs fois annoncé leur fermeture! À chaque prêche, on y vante la supériorité de l'islam sur les autres religions; on y prône une domination territoriale à venir et, surtout, on y appelle à tuer des mécréants sans que vous, oui vous, M. Macron, ne leviez le petit doigt. Ne nous faites pas croire que les renseignements

généraux ne vous informent pas sur cela et aussi sur les trafics de toutes sortes qui y ont cours: contrefaçons, drogues, armes, etc. – le tout caché, dissimulé par des associations bidon sous alibi culturel. Ne comprenezvous pas que chacune de vos reculades en appelle une autre, tant elles nous font paraître à leurs yeux comme des moins que rien, des *kouffars* comme ils nous désignent avec mépris? Pour moi, le bon sens le plus élémentaire est de tout faire pour que les valeurs qui font la France cessent d'être piétinées. Et pour vous?

Vous savez, M. Macron, il ne m'a pas non plus échappé que vous n'avez pas tout pouvoir sur le sujet. Ce n'est pas à vous que je vais expliquer que sont des organisations comme celle du milliardaire américain George Soros, ou comme celle du groupe de Bilderberg, puisqu'il semble clair que vous subissez leur influence. Je ne veux pas insulter votre intelligence, mais êtesvous pleinement conscient qu'ils sont avant tout de puissants lobbyistes dont le seul but est de faire encore plus d'argent en voulant mondialiser la main-d'œuvre afin de mieux l'exploiter? Si vous croyez que nous allons nous laisser faire éternellement, vous faites une grossière erreur et, vous pouvez me croire, les gilets jaunes ne sont qu'un avant-goût de ce qui vous attend.

En relisant un passage comme celui qui précède, je comprends qu'au point où j'en suis, il m'est devenu impossible de renoncer à tout entreprendre pour que mes petits-enfants ne grandissent pas sous le joug de

la charia. Je ne sais pas ce que je vais réussir à faire, ou à empêcher, mais l'idée de me mettre à l'abri à l'étranger en compagnie de ma famille me met mal à l'aise. Mourir sans avoir tout tenté, ce n'est pas ce que Nathalie a fait. C'est donc en moi-même que je vais puiser la force d'aller jusqu'au bout de mon combat, pour elle, pour vous, vous qui je l'espère de tout mon cœur, êtes convaincu qu'éviter le gouffre dans lequel les politiques font tout pour nous précipiter, est encore possible. Moi, je sais que si rien ne change radicalement, rien ne pourra éviter la catastrophe.

En avant toute!

Coup de téléphone, Laurence Ferrari de C News:

 Bonjour M. Jardin, je voudrais vous interroger sur le combat contre le concert de ce rappeur islamiste au Bataclan.

Nous sommes le 15 octobre 2018 et j'accepte car ce sera en direct. J'ai toujours trouvé que Laurence Ferrari était une journaliste courageuse et, pour être honnête, c'est plutôt rare que la télévision me donne la parole. Souvenez-vous, TF1, France 2, la censure. Bien passer à la télévision est un exercice difficile, et les rares fois où cela m'est arrivé, il paraît que je m'en suis pas mal sorti. Je crois finalement que la clef est d'arriver à rester soi-même, d'être le plus naturel possible, en évitant de penser, tout en y pensant, aux centaines de milliers de téléspectateurs qui vont vous écouter tout

en vous regardant. Le plus grand nombre d'entre eux doivent se rendre compte que je ne suis pas l'horrible personnage décrit par les deux pasionarias du Monde que sont Élise Vincent et Lucie Soulier, relayées par leur confrère Claude Askolovitch. Ce trio d'idiots utiles, pour reprendre la terminologie de Laurent Obertone dans son best-seller Guérilla, a essayé de m'ensevelir sous des tombereaux de « facho », de « xénophobe », sans négliger « ultra-droite », comme si « extrême » ne semblait pas assez dur pour décrire ce monstre qui ose ne pas pardonner aux barbares musulmans qui ont assassiné sa fille.

Rendez-vous fut pris pour le 22 octobre, pour ce qui allait être mon premier direct. Allais-je bafouiller, m'embrouiller dans mes idées, ou alors m'énerver? Laisser libre cours à mon franc-parler, sachant que toute vérité n'est pas bonne à dire. J'ai eu tant d'occasions de m'en rendre compte et, comme vous l'avez compris maintenant, je n'ai pas la langue dans ma poche! Dans le train entre Lille et Paris, puis dans le taxi qui me conduisait au studio, je suis resté absorbé par la relecture des fiches que je m'étais faites dans le but de ne rien oublier: ma fille et ma douleur; les commémorations, 3 ans déjà; le combat pour savoir ce qui s'est vraiment passé au Bataclan; les accusations contre moi; ma colère; ma haine; la bataille contre Médine; la prise de conscience par les Français du danger que représente l'islamisme; et bien sûr les sujets que Laurence Ferrari

souhaitera aborder.

En pénétrant dans le studio, j'étais vraiment concentré tout en étant lucide. Si j'arrivais à parler de la moitié de ces sujets, j'aurais eu du bol! Passage au maquillage, puis attente, l'émission étant en deux parties. Enfin, c'est mon tour. Laurence Ferrari trouva tout de suite les mots pour me mettre à l'aise, puis l'interview débuta. Elle dura douze minutes mais, comme c'est dans une autre dimension, ça passe très vite, tellement vite que c'en est frustrant. À peine ai-je eu le temps d'aborder la moitié de ce dont j'aurais aimé parler. Je crois que je m'en suis pas trop mal sorti, c'est du moins ce que ma famille et mes amis m'ont dit. Une seule question m'a posé un problème, « Médine est-il un artiste? » Mais pourquoi ai-je répondu oui, alors que, pour moi, il n'est qu'un braillard qui beugle des mots les uns derrière les autres pour en faire des phrases qui sont très souvent abjectes. J'ai loupé le coche, cette fois. La prochaine, je ne me laisserai pas avoir. L'émission terminée, Laurence Ferrari vint me remercier et me saluer, puis taxi et enfin train. Pendant tout le trajet, je m'en suis voulu de ne pas avoir eu la présence d'esprit de dire ce que je pensais réellement de ce rappeur infect.

Quelques jours après, c'est l'équipe de Thierry Ardisson qui me contacta pour m'inviter à participer à l'émission *Les Terriens du dimanche*. Je me suis toujours demandé comment faisaient les journalistes pour se procurer mes coordonnées téléphoniques car, bien que mon abonnement soit français, je vis en Belgique. Pour des raisons de sécurité, mes appels sont masqués et, hormis à mes connaissances, je ne donne jamais mon numéro. J'ai hésité avant d'accepter car, bien que l'émission soit en différé, c'est aussi compliqué que le direct de CNEWS. Sur le plateau, il n'y aura pas que Thierry Ardisson en face de moi, mais aussi son équipe de journalistes et de chroniqueurs, Natacha Polony, Gilles-William Goldanel, Franz-Olivier Giesbert, Pierre Liscia, Raquel Garrido et, pour couronner le tout, Laurent Baffie avec ses commentaires souvent acerbes. Mais j'ai finalement dit oui, d'autant plus que la production s'est montrée particulièrement arrangeante, jusqu'à mettre à ma disposition une voiture et un chauffeur pour me ramener chez moi en Belgique car l'enregistrement est tout en fin de journée. Même Thierry Ardisson a fait tout ce qu'il pouvait pour me faire accepter jusqu'à me dire « Mais vous savez, M. Jardin, je veux vraiment vous aider ». Le jeudi 15 novembre, rebelote, train, taxi, mais sans fiche cette fois!

Arrivé dans les studios, au nord de Paris, même enchaînement que pour *Punch Line*. Maquillage, puis attente dans une loge, l'émission étant en deux parties. En regardant un écran, je me rends compte que Laurent Baffie n'est pas sur le plateau, ouf, car je le trouve un peu limite avec des propos pas toujours de bon goût! L'avocat Éric Dupont-Moretti, lui est là, venu présenter son livre. Pour moi, poussée de stress, c'est *Acquitator*,

les crapules, l'idole d'une certaine gauche, bon sang, que va-t-il se passer entre nous? Je suis certain de représenter tout ce qu'il n'aime pas, mon combat contre l'islamisation, et le reste. Respectera-t-il mes idées autant que je respecte le fait qu'il soit de gauche? Enfin, on vient me chercher. Pour venir s'asseoir à la table des invités et des journalistes, on vous fait passer sur la gauche, derrière les décors, au milieu de kilomètres de fils électriques. Puis, vous montez un escalier et au signal donné, vous devez redescendre de l'autre côté par un escalier de verre qui m'apparaît bien glissant. Pourvu que je ne perde pas l'équilibre, quelle entrée ce serait si je m'affalais en bas dans l'hilarité générale! Mais non, tout se passe bien et m'assied à côté de Pierre Liscia, Raquel Garrido me faisant en même temps remarquer qu'un de mes boutons de chemise est ouvert! Ça y est, je suis dans le bain. Thierry Ardisson me présente, Natacha Polony me pose la première question, mais elle ne cherche pas à me piéger, je réponds donc facilement, aucun stress. Gilles-William Goldanel me donne l'impression de me soutenir, bref, tout se passe bien jusqu'au moment fatidique où Thierry Ardisson donne la parole à *Acquitator*! Que va-t-il dire? Comme quoi on peut toujours être surpris, il se montre tout à fait objectif allant jusqu'à dire qu'il comprend et respecte tout à fait ma haine pour finir par « Vous voulez lutter contre l'islamisation, vous avez tout à fait raison, mais attention au danger de ne pas tomber dans l'amalgame ». Ouf, partie gagnée! J'ai acquiescé, sincèrement, car je ne fais pas d'amalgame, d'autant plus que mes copains musulmans qui, eux, me connaissant bien, ne le comprendraient pas. C'est le cœur léger et avec le sentiment du devoir accompli que je suis rentré en Belgique.

Mais avancer, décider d'enfoncer le clou encore et encore, ne peut pas se limiter à aller porter la bonne parole sur les plateaux de télévision. Je ne peux pas m'imaginer retrouvé cantonné au rôle « d'anti Antoine Leiris », cela revenant à faire plaisir aux deux journaleuses du Monde qui, bien de leur époque, y compris la médiocrité qui va avec, sont promptes à enfermer les gens dans une case pour le plus jamais les en laisser ressortir. La pancarte « père ayant la haine », si elle ne me dérange pas, ne me satisfait pas. Ce n'est pas en me laissant utiliser à chaque anniversaire des odieux attentats que je vais réussir à vous ouvrir les yeux. La télévision, la radio, intervenir lors de rassemblements ou pendant des meetings de parti, comme j'ai accepté de le faire en septembre 2018 pour Debout La France, tout ça est bien, mais pas suffisant. Vous ouvrir les yeux exige bien plus que de porter ma dignité et ma souffrance devant vous, cela m'impose aussi de faire des recherches, comprendre, même investiguer sans oublier de prendre suffisamment sur moi pour me confronter quand c'est possible à ceux qui ont participé de près ou de loin aux attentats du Bataclan. Émotionnellement parlant, et vous pouvez me croire sur parole, c'est une chose de

porter sa parole devant les médias, c'en est une autre de se retrouver assis à quelques mètres d'une des racailles qui ont trempé dans l'assassinat de Nathalie.

Souvenez-vous. Nous sommes le 18 novembre 2015. Un barbu vient faire son show devant les caméras de BFM. Elles sont là pour couvrir la prise d'assaut d'un appartement où se cachaient deux des terroristes auteurs des attentats du 13 novembre. Lui, s'appelle Jawad Bendaoud. Ce soir-là, il ne trouve rien de mieux que de venir faire le beau, parler à la télé, bref, vivre ce qu'il croit être son moment de gloire. Si les circonstances n'avaient pas été aussi terribles, voir ce pauvre type frimer jusqu'à la caricature, aurait presque pu être drôle tant il est pitoyable. C'est pathétique au point de se demander s'il a la lumière à tous les étages. Il vit chez ses parents à Saint-Denis, 48 rue Corbillon en compagnie de ses quatre frères. Jawad Bendaoud est un dealer connu des services de police car condamné treize fois dont une aux assises pour avoir assassiné son meilleur ami avec une feuille de boucher. Pour le reste, trafics en tous genres, violences conjugales, menaces de mort, faux et usage de faux et conduite en état d'ivresse. Bref, « un bon client » pour reprendre l'expression de la police. Afin d'améliorer ses fins de mois, l'individu en question s'est approprié un appartement en défonçant la porte. Sans la moindre gêne, une fois les serrures changées il s'est mis à louer « son appartement » pour reprendre ses termes, aidé par deux amis, Mohammed Soumah

et Youssef Ait Boulahcem. Le premier n'a pratiquement jamais travaillé, vivant de petits larcins et surtout du trafic de drogues de toutes sortes, et enchaînant des condamnations dont une aux assises pour enfant, pour braquage avec arme. Le deuxième, lui, est plus calme que ses deux compères et bien plus réfléchi. Il cultive sa discrétion, étant certainement l'intelligent de la petite bande. Je suis certain qu'il est dangereux, d'autant plus qu'il est radicalisé, même s'il fait tout ce qu'il peut pour que cela ne se voie pas.

Février 2018, je suis donc assis à quelques mètres de ces individus qui à mes yeux portent une importante responsabilité dans l'assassinat de Nathalie. Je vous laisse imaginer ce qui se passe dans ma tête à chaque audience, et ce pendant trois semaines. J'ai ainsi pu me faire ma propre idée, ma conviction étant qu'ils sont tous coupables. Tous savaient quels étaient les profils des salopards qu'ils ont logés « chez eux » à commencer par Adbelhamid Abaaoud qui a eu son heure de célébrité au volant d'un pick-up tractant des cadavres. Peut-être vous souvenez-vous des images car elles ont été diffusées à la télévision. Lui et Chakib Akrouh ont fait partie du groupe de racailles qui ont organisé les attentats de Paris, j'en suis certain, et étaient en contact avec les trois voyous de Saint-Denis, pour d'obscures raisons entremêlant liens de famille et histoire de sexe. Mohammed Soumah cherchant à « baiser » la sœur de Youssef Ait Boulahcem, en clair, que du beau monde!

Pendant le procès, Jawad Bendaoud a fait un grand numéro de Guignol. Bien que beaucoup de ceux qui, comme moi, étaient présents l'aient trouvé pathétique, le Procureur général n'a demandé que quatre ans de prison. Moi qui croyais naïvement qu'au regard du palmarès de l'individu il allait demander le maximum, ne n'en suis pas revenu. C'était incompréhensible que le tribunal ne le renvoie pas devant les assises, c'est à se demander si les juges ne font pas exprès de feindre la crédulité, ou pire! En faisant un rapide calcul, il avait déjà exécuté trente mois, le Procureur en demandait quarante-huit. S'il obtenait les quatre ans, il resterait donc douze moins ce qui signifiait en réalité la moitié, du fait des remises de peine! Dans six mois, il est dehors, c'est incroyable! Mais le pire était à venir: Mohammed Soumah, cinq ans; Ait Boulahcem, cinq ans mais curieusement sans mandat de dépôt; Jawad Bendaoud, acquitté! C'en était trop et, rentrant dans une colère folle, je m'en prends au tribunal, ce qui me vaut une expulsion de la salle manu militari!

Quittant la salle le premier, je tombe nez à nez avec les journalistes qui attendent dehors — eux, surpris de me voir sortir si tôt et moi, ulcéré. « Si la justice ne fait pas son travail, je ferai justice moi-même. » Oui, vous avez bien lu, j'étais dans un tel état de colère. Mon avocat, lui aussi ulcéré par la décision du Tribunal, sortant pile à ce moment-là, n'en revint pas. Imaginez le savon qu'il m'a passé: « Vous rendez-vous compte, M. Jardin, si des services

secrets ou autres abattaient Bendaoud, ils s'arrangeraient pour que l'on retrouve l'arme dans votre voiture »! Il avait raison, et il s'appuyait certainement sur sa longue expérience pour oser me dire cela. Moi, je n'y aurais jamais pensé! Reprenant mes esprits, je lui ai alors demandé d'interjeter appel de cette décision abjecte, ce qui eut pour effet de nous propulser avec mon fils en tête de liste des appelants. Nous apprendrons dans la soirée que le parquet, lui aussi, faisait appel. Après avoir entendu à la radio l'énormité de l'acquittement, mon fils nous rejoignit au Tribunal. Lui non plus ne comprenait pas qu'on puisse arriver à un tel résultat! Rendez-vous compte, après avoir entendu tant d'avocats clamer qu'ils étaient certains de voir renvoyer cette crapule aux assises, le voir sortir libre et l'imaginer frimer devant les racailles de son quartier, c'est au-delà du supportable. Quelle justice, quel pays et, pourtant, ils étaient tous certains, ces avocats de la partie civile, que les chefs d'inculpation seraient requalifiés afin de le faire inculper de terrorisme. Tous avaient parlé de ce morceau de scotch utilisé pour la confection de la bombe que portait Chakib Akrouh, un des terroristes. Sur ce morceau, on avait retrouvé l'ADN de Jawad Bendaoud, lui-même ayant déclaré pendant le procès que les terroristes lui avaient demandé s'il savait confectionner une bombe! C'était incroyable qu'avec tout cela, ce procès accouche d'une souris!

Depuis, je me suis demandé si la Présidente, Isabelle Prévost-Desprets avait bien rendu sa décision en toute indépendance. Un doute subsistera toujours en moi depuis que j'ai appris que Jawad Bendaoud connaissait Alexandre Benalla, qu'il est inutile de présenter, et Makao, le garde du corps d'Emmanuel Macron. Plus simplement, se rendra-t-elle compte un jour des dégâts que peut faire sa décision auprès des illuminés qui soutiennent de telles crapules? Je l'espère. En tout cas, ce furent trois semaines d'allers et retours Belgique-Paris pour rien et, rarement, je me suis senti aussi abattu et dégoûté. Ma fille et cent vingt-neuf autres personnes avaient été tuées et un des complices de leurs assassins blanchi. Mais où est la justice dans tout cela? Heureusement, je me suis très vite repris, ne serait-ce qu'en pensant à Nathalie, mais bon sang, quelle amertume de découvrir tout ce que la justice peut avoir d'illogique et d'incompréhensible. Que d'incompréhensions pour des gens comme moi qui, très logiquement, ne peuvent s'empêcher de penser que si parmi les victimes des attentats s'était trouvé la fille ou le fils de Mme Prévost-Desprets, le jugement aurait été bien différent et la peine infiniment plus lourde!

Mais dans une aussi longue guerre que celle que j'ai déclarée au danger mortel qu'est l'islamisation de mon pays, il y a plusieurs batailles. Neuf mois après, nous sommes à nouveau tous réunis au Palais de Justice de Paris pour le procès en appel de Jawad Bendaoud. Une nouvelle fois, j'ai tenu à être présent à toutes les audiences, pouvant ainsi constater que de nombreuses parties

civiles ayant fait appel comme moi, étaient absentes. J'aurais pourtant bien voulu rencontrer ce papa qui a perdu son fils au *Bataclan*. C'est lui qui, en témoignant courageusement que, lors de la reconnaissance du corps de son fils, il avait constaté que ses yeux n'étaient plus dans leurs orbites, avait discrédité la thèse des juges d'instruction et du rapport parlementaire selon laquelle, aucune exaction n'avait été commise sur les corps des victimes.

Même lieu, mêmes accusés, même avocats, mais pas auprès de la même cour. Cette fois, c'est à un Président que nous avons droit. Très vite, il nous apparaît comme quelqu'un de minutieux, pointilleux même. L'avocate générale, quant à elle, est énergique et connaît bien le milieu dans lequel évoluent les accusés. D'emblée, elle nous informe qu'elle se désiste de son appel concernant Mohammed Soumah, pour la plus grande satisfaction de ce dernier. Ayant déjà fait quarante des soixante mois de sa condamnation, il sait très bien que, grâce au système des remises de peine, il sera dehors dans moins d'un an. Restent donc Jawad Bendaoud et Youssef Ait Boulahcen qui, entre-temps, a changé son nom pour Assalam Youssef. Pour nous, c'est impossible de faire cela, mais pas pour lui visiblement. C'est pour avoir une réponse à ce mystère que j'ai demandé au Président: « Il serait intéressant de savoir si ce changement de nom a été obtenu auprès des autorités marocaines ou françaises, vu que Monsieur a la double nationalité. » Bien entendu, je

n'ai jamais eu la réponse. Assalam Youssef, alias Youssef Ait Boulahcem, est resté maître de lui pendant tout le procès, allant jusqu'aux limites de l'incorrection mais sans jamais les dépasser. Il sélectionnait les avocats auxquels il daignait répondre, arguant de son droit au silence pour les autres. Un jour, il s'est même présenté à l'entrée de la salle d'audience avec un masque sur la bouche, refusant de l'enlever comme la loi l'exigeait. Son cinéma dura un bon quart d'heure. Mais les choses surprenantes vécues pendant ce deuxième procès ne s'arrêtent pas là. Un autre jour, alors que j'étais dans la ligne d'attente avant la fouille obligatoire pour accéder à l'enceinte du Palais de Justice, je discutais avec une dame. Nous nous connaissions de vue, puisqu'elle assistait, elle aussi, à toutes les audiences. À force, on finit par tous se connaître un peu mais, avec elle, nous avions fini par sympathiser. Me demandant ce que je pensais du procès, je lui répondis que j'étais persuadé de la complicité des deux prévenus avec les deux terroristes, et à quel point j'avais un dégoût pour ces deux individus. À peine avais-je terminé que j'entendis une voix derrière moi, c'était Jawad Bendaoud!

- Qu'est-ce que tu dis? Je suis innocent!
- Eh bien ça n'est pas du tout mon avis, et encore moins ma conviction.
- Je vous reconnais, c'est déjà vous qui avez dit la dernière fois que vous feriez justice vous-même.
 - Eh bien, sachez que c'est toujours d'actualité.

Les policiers en faction furent obligés de venir nous séparer avant que nous en venions aux mains. Je l'ai presque regretté tant cela m'aurait fait du bien de lui en coller une! Quelle bêtise de faire passer par la même entrée prévenus et parties civiles. Bien qu'il comparaisse libre, on voudrait provoquer des incidents qu'on ne s'y prendrait pas autrement!

Comme lors de la première instance, pas une journée sans un ou plusieurs éclats de Jawad Bendaoud. À plusieurs reprises, le Président a été obligé de le faire évacuer de la salle. Il y eut même une fois où, alors que les gendarmes l'évacuaient après avoir dû le plaquer au sol, il se mit à hurler « Condamnez-moi à six ans je m'en branle... De toute façon, je vous encule tous. » C'en était trop! D'un seul coup, je me lève et alors que, traîné par les gendarmes, il passait près de moi, je ne pus m'empêcher de lui dire « Moi, tu ne m'encules pas et je ne me ferai jamais enculer par personne. » Évidemment, scandale! Le Président me rappelle à l'ordre et, à la prochaine manifestation, je serai obligé de quitter la salle. Je me suis excusé mais j'étais excédé par cet incident, ce mec me dégoûte à un point tel qu'il était hors de question de me laisser insulter.

Pendant tout le procès, nous nous sommes tous rendu compte à quel point Jawad Bendaoud est un menteur, racontant tout et son contraire, jamais à une contradiction près, s'emmêlant en permanence les

pinceaux dans ses propres délires. S'il s'en rend compte, il devient immaîtrisable, et élève alors la voix. Il y eut même un grand moment quand empêtré dans ses mensonges et ne sachant plus comment s'en sortir, il lâcha: « Monsieur le Président, je dis la vérité, mais c'est la vérité qui change. » Je ne sais pas au moment où j'écris ces lignes quelle sera la décision judiciaire (délibéré le 29 mars 2019) mais je tiens à rendre hommage au Président, à Madame l'avocate générale et aux avocats des parties civiles qui se sont fait insulter pendant des semaines sans broncher. Pour moi, ce type est complètement abruti, a un casier long comme le bras, a été condamné aux assises pour meurtre, n'a jamais travaillé, a vendu de la drogue, n'a jamais voulu suivre une formation ou quoi que ce soit de ce genre. Mais qu'est-ce que la société va faire d'un boulet pareil, sans parler du danger qu'il représente?

Pour en finir avec son palmarès, je me souviens de l'avant avant dernière audience du procès. Au lieu de commencer à neuf heures comme c'est l'usage, tout était retardé d'une heure trente, Jawad Bendaoud ayant dû être incarcéré. Motif: deux jours avant, une jeune fille très émue était venue déposer à la barre. Elle avait même éclaté en sanglots tant elle était marquée par les blessures par balles dont elle avait été victime lors de l'attaque des terrasses du 13 novembre. Elle nous a d'ailleurs parlé des stigmates qu'elle garderait toute sa vie. Eh bien, lorsque Jawad Bendaoud la croisa en sortant de

l'audience, il la menaça de mort en gueulant tellement fort que des policiers en faction devant le tribunal l'ont entendu, pouvant ainsi témoigner lorsque la jeune fille porta plainte. Jugée en comparution directe, Jawad Bendaoud se prit six mois de prison ferme avec mandat de dépôt. Le tout s'ajoutait bien sûr aux nombreuses autres condamnations. Le procès continua sans incident, l'avocate générale réclama cinq ans pour chaque prévenu. Puis ce fut le tour de la défense. Après avoir vaguement prononcé quelques mots que nous avons devinés être des excuses destinées aux parties civiles, l'avocat de Jawad Bendaoud s'adressa au Président:

- Si vous me condamnez M. le Président, vous condamnerez un coupable.
 - Lapsus révélateur, soupira le Président.

Puis vint le tour d'Assalam Youssef, qui se lança dans une parodie de rap avec des rimes plus que douteuses. Cela dura plusieurs minutes, ton provocateur, rimes idiotes, bref, là encore, un pauvre type. Le Président clôtura l'audience et mis en délibéré au 29 mars 2019.

Bien sûr, ce n'était pas la première fois que je mettais les pieds dans un tribunal car, vous savez, une vie d'entrepreneur en France oblige à se tanner le cuir. De trop nombreuses journées sont consacrées à trouver des solutions à des problèmes avec l'aide de comptables ou d'avocats, de plus en plus avec ces derniers en ce qui me concerne et c'est loin d'être terminé. Quand on décide d'entrer en lutte contre tout un système, en plus d'un courage mêlé d'inconscience, il faut aussi avoir les moyens de payer. C'est par manque d'argent que beaucoup trop de citoyens sont contraints au silence par une technique bien éprouvée: la terreur juridique. De nos jours, s'exprimer hors du sentier de plus en plus sinueux de ce qui est autorisé par la loi, c'est accepter le risque de vous prendre une ou plusieurs plaintes en pleine figure. Plus vous êtes connu, plus votre tête dépasse, et hop, le couperet tombe. Si, par malheur, votre lutte concerne de près ou de loin l'islam, vous entrez immédiatement dans le collimateur d'une des multiples associations antiracistes, anti-islamophobes ou anti quoi que ce soit. Là, vous jouez gros, plusieurs milliers d'euros pour vous défendre et au moins autant pour d'éventuelles condamnations, et ne comptez pas sur l'aide juridictionnelle, elle est plutôt réservée à ceux qui seront en face de vous. Les associations, elles, n'ont pas ce problème, qu'elles attaquent ou se défendent, puisqu'elles sont abreuvées de subventions publiques, de l'État bien sûr, mais aussi des régions, des départements et de multi-organismes majoritairement nourris avec l'argent de nos impôts. En clair, la première tête qui dépasse, on coupe et y échapper est aussi long que coûteux, et sans garantie de résultat. Heureusement, je n'ai pas ce problème car, à force de travail et de persévérance, j'ai les moyens de me défendre ayant bien réussi dans la vie. Ca aussi, cela a compté quand j'ai choisi de consacrer le reste de ma vie à me battre contre

l'islamisation de la France.

Cette aisance que j'ai la chance d'avoir depuis quelques années est aussi une source de regrets car j'aurais tellement aimé la connaître lorsque mon épouse Catherine était encore en vie. Vous le savez maintenant. nous ne manquions de rien mais il nous était quand même impossible de nous offrir un beau voyage ou la maison de nos rêves. J'aurais tellement aimé, mais c'est trop tard. Pour Nathalie, le problème ne se posait pas car elle s'en foutait et se faisait un point d'honneur à ne rien me demander. Je fus d'ailleurs surpris quand je pénétrais chez elle la première fois à Paris, dans ce studio qui avait à peine la taille de sa chambre à la maison. Il est certain qu'elle n'avait rien d'une gosse de riche, au même titre finalement que moi, son père. Avoir de l'argent, c'est agréable bien sûr, mais au-delà de la liberté que cela donne, ça n'a jamais été un but pour moi. Celles et ceux qui me rencontrent sont toujours surpris par ma modestie et ma simplicité. Pour les journalistes du Monde, j'étais un « vendeur de voiture à la retraite » pour celui de Libération rien de plus jusqu'à ce qu'il découvre que plutôt que de vendre des voitures, j'en louais et par milliers. Cela l'a tellement fasciné lui M. Anti-Fric, qu'il m'a harcelé pour savoir les tenants et les aboutissants de ma vie d'entrepreneur, d'autant plus lorsque je suis allé le chercher à Lille-Europe dans la belle BMW dont il a tant parlé dans le portrait qu'il a fait de moi dans son numéro du lundi 12 novembre 2018. Si

j'ai autant résisté à ses questions, c'est par pudeur, mais aussi par peur de voir confirmée une de mes certitudes: en France beaucoup de gens pensent qu'un riche souffre moins qu'un pauvre. Mais il n'y avait pas que cela, je ne voulais pas lui parler de choses trop liées côté affaires à mon père et à mes frères, mais avec vous, c'est différent.

Mon frère Thierry ne contredisait jamais mon père. Une fois le dos tourné, il faisait ce qu'il voulait. Cela exaspérait mon père. Hervé lui, était tellement détaché que rien ne l'atteignait et après une discussion avec mon père, il s'en allait, sans rien dire. J'étais donc le seul qui pouvait s'opposer à la volonté paternelle. Après la mort de ma mère, j'étais le seul à venir voir notre père tous les jours, soit le midi, soit le soir. Bien évidemment nous discutions travail. Un jour, il me demanda:

- Sais-tu ce qu'est la SCI des Darses?

Il vit mon trouble car j'avais deviné le sens de sa question. Cette SCI avait été créée par mon frère Thierry, dans le dos de notre père. À cette époque, à chaque fois que nous ouvrions une nouvelle agence mon père essayait toujours d'acheter les murs, créant pour l'occasion une nouvelle SCI. À chaque fois, il mettait ses trois fils à parts égales. Mais à Dunkerque, mon frère fit la même opération, mais à son seul profit. Bien qu'au courant, je n'en ai rien dit afin de préserver notre père. Je savais que cela lui ferait du mal. J'ai donc dû me « mettre à table ». Quelle tristesse, quelle déception j'ai

lu dans ses yeux! Il m'a alors regardé.

- Tu te rends compte. Et dire que si je n'avais pas été là, il serait encore en train de vendre des cannettes de bière ou des couches.

Que répondre à cela? Mon frère est par la suite devenu le gérant de notre entreprise. Après la mort de mon père, il réitéra maintes fois l'opération. Mon père était un homme foncièrement honnête, sa parole valait de l'or. Son fils cadet était l'opposé. Rien n'arrête son avidité, jusqu'à trahir sa propre signature. Hervé, lui, est décédé, faisant de moi l'unique dépositaire des valeurs qui faisaient la force de mon père. De là où il est, je sais qu'il est fier de me voir garder la tête haute et poursuivre mon combat pour que Nathalie ne soit pas morte pour rien. Cela, je n'ai jamais eu envie d'en parler aux journalistes qui m'ont interrogé sur ma vie avant qu'elle ne bascule ce 13 novembre 2015.

Malgré tout cela, j'ai dû continuer à assurer mes responsabilités au sein de France Car et, dès Nathalie enterrée, je suis retourné travailler, aurais-je pu faire d'autre? Le matin où je me suis retrouvé assis derrière mon bureau, avec tous ces courriers, lettres, factures, messages, je ne me souviens même pas comment j'ai fait pour ne pas tout envoyer valdinguer. Mais j'ai tenu le coup, impossible de faire autrement. Puis vint l'hiver 2015-2016. Il ressembla plus à un chemin de croix qu'à autre chose tant tout m'a semblé difficile et surtout sans aucun intérêt. Mais un jour, le mercredi 2 mars pour

être précis, mon téléphone sonna. Je vis le numéro de mon frère Thierry s'afficher. Vu nos relations, c'était soit pour un problème grave, soit pour me demander quelque chose. À peine avais-je raccroché que ma tête se mit à travailler puisque, fidèle à son habitude, il ne m'avait rien dit si ce n'est qu'il était important que l'on se voit dans la journée. Le temps me parut interminable jusqu'à l'heure de notre rencontre au siège de la société. Quand il entra, Thierry avait sa tête des mauvais jours. En deux mots, il m'annonça que la Banque de France avait décidé d'abaisser notre cote. Pour ceux qui ne le savent pas, cette cote est comme une note, fruit de la collecte de vos bilans, résultats et tout autre élément permettant à tous les autres intervenants économiques d'avoir la vision la plus claire possible de la santé d'une entreprise. Plus la cote est haute et plus votre réputation et votre crédit auprès des banques et fournisseurs est important, plus elle est basse, plus votre vie en tant qu'entreprise devient difficile, voire impossible. En ce qui concerne France Car, nous avions toujours eu la meilleure cote possible.

L'annonce de la Banque de France m'assomma d'autant plus que je ne comprenais pas pourquoi. Avions-nous eu une traite prorogée ou rejetée ou bien un chèque? Mais mon frère étant sur ce point-là plutôt rigoureux, ça n'était pas possible et, lorsque je lui demandais pourquoi une telle sanction, il me répondit qu'il ne savait pas. La décision d'abaisser la cote

Banque de France n'étant pas motivée, c'était à nous de comprendre pourquoi. Heureusement, ni lui ni moi ne sommes cardiaques. Quelques jours plus tard, lors d'un rendez-vous à la Banque de France, un employé nous expliqua que même si depuis 1952 l'entreprise n'avait jamais eu le moindre incident, force était de constater qu'au regard de la législation actuelle, nos encours crédit étaient trop importants par rapport à nos fonds propres. Donc à l'écouter, terminés les encours crédits, les emprunts à taux préférentiels et la non-obligation de garanties personnelles sur les encours de France Car. Il est vrai que mon père ayant démarré avec une camionnette Citroën et une 4 CV Renault, il n'a jamais été facile d'avoir beaucoup de fonds propres. Seuls les bénéfices générés par l'activité pouvaient en créer ce qu'ils contribuaient à faire pour 80 % de leur montant. Les 20 % restants, nous nous les divisions en trois parts égales, c'était comme cela depuis toujours.

Cette mesure nous a sidéré tous les deux. Quelle injustice, tout fonctionnait comme cela depuis cinquante ans, nos fonds propres augmentant même constamment, fruit du sacrifice que nous faisions chaque année en prenant peu de dividendes. Puis là, d'un seul coup, tout peut s'effondrer parce que ces messieurs de la Banque de France qui n'ont jamais dirigé une entreprise décident d'appliquer un changement de norme, d'où qu'il vienne, Bercy? Bruxelles? Quelle que soit la raison, c'était à nous d'en subir les conséquences. Le crédit allait nous coûter plus cher, diminuant d'autant

la rentabilité, ce qui se reporterait sur notre capacité à augmenter nos fonds propres, bref, tout cela n'était qu'une mesure de plus pour faire disparaître les petits et les moyens au profit des gros. Avec une telle logique, il ne faut pas s'étonner de voir naître, et perdurer des mouvements comme celui des gilets jaunes. Nous devions donc trouver une solution, et rapidement. Nous avons donc vendu. J'avais 64 ans, Thierry 61 et Hervé en aurait eu 58. Lorsque ce fut fait en septembre et acté en décembre 2016, une grande page de notre vie se tournait. Lui, je ne sais pas, mais moi, j'espère seulement que de là où il est mon père est fier de nous et ne nous en veut pas. En 2017, à un journaliste qui me demanda si j'étais un homme riche, je pus lui répondre: « Non, je ne suis pas un homme riche, je suis un homme libre, libre de me battre pour qu'il n'y ait plus d'autres Nathalie »

Responsables, mais pas coupables

Comme vous avez pu vous en rendre compte, j'en veux beaucoup aux politiques, à ces hommes et ces femmes qui, année après année, ont substitué leurs intérêts particuliers à ce pour quoi nous leur avons donné notre confiance à travers un vote: l'intérêt général. En 2019, par exemple, au lendemain d'une nouvelle mise à sac des Champs-Élysées, samedi 16 mars, je les vois se renvoyer la balle en s'accusant mutuellement des pires choses. À les entendre, c'est la faute de l'autre, du gouvernement, des casseurs, des gilets jaunes ou de la police. Cette grande foire à la critique n'est bien sûr source d'aucune proposition, hors de « il faut interdire de manifester sur les Champs »; « tous les casseurs doivent être préventivement arrêtés »; ou « M. Castaner doit démissionner ». En face, y compris sur les plateaux de télévision, il y a les journalistes, les experts, et les avocats, chacun y allant de sa partition. Ainsi, émission après émission, naît un sentiment de cacophonie, comme si, finalement, tout se heurtant avec tout, ne pouvait s'imposer qu'un seul mot: impuissance.

C'est terrible n'est-ce pas? Eh bien, c'est avec ce sentiment d'impuissance que je vis depuis le 13 novembre 2015, même si vous avez compris à ce stade de votre lecture combien je mets d'énergie, de conviction, de force et d'argent dans mon combat.

À l'heure où j'écris ces mots, je me demande même si vous les lirez car ces forces qui condamnent à l'impuissance tous les commentateurs de l'actualité sont d'une puissance inimaginable. Voilà plus de trois ans que je les affronte, et si voir tous ces magasins pillés m'attriste, je ne peux que me féliciter de constater qu'à travers de tels événements, de plus en plus de Français se rendent compte d'une chose: À force de bas calculs, ceux qui nous gouvernent depuis quarante ans ont laissé s'ériger un mur législatif, sociologique et idéologique infranchissable. Ce mur rend toutes leurs gesticulations inutiles, ce mur nous emmène tous vers le gouffre, ce mur m'a pris ma fille, ce mur m'empêchera peut-être de trouver un éditeur, ce mur fait que mon compte twitter est fermé, quand celui de tant d'autres infiniment dangereux reste ouvert. Ce mur porte un nom: la bien-pensance mondialiste. Un exemple tout simple concernant par exemple ce samedi 16 mars: quand les forces de l'ordre interviennent, tout le monde crie aux violences policières; quand elles n'interviennent pas, tout le monde crie au scandale qu'est leur incapacité à maintenir l'ordre républicain. Des exemples comme

cela, il y en a des centaines. Mais que nous est-il arrivé?

Soyons honnêtes, nous ne sommes pas victimes, mais tous complices! Tous, à un moment ou à un autre, nous avons eu peur de regarder les choses en face, préférant nous réfugier dans ce déni pour lequel nous sommes programmés comme le répète inlassablement Bruno-Laurent. Pourtant, un nombre certain de penseurs ont essayé de nous ouvrir les yeux, mais que nenni, il n'est de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir. Des noms? Il y en a des centaines. Vous en connaissez tous, peut-être même en avez-vous lu, vu ou même rencontré. Moi, en tout cas, j'ai eu ce privilège et cet homme, c'est Jean-Marie Le Pen. Ça y est, je vous imagine sautant sur votre chaise. Mais stop, sortez de l'émotion, privilégiez la réflexion, et vous verrez qu'après avoir mis de côté les repoussoirs type « détail de l'histoire », rien ne vous empêche de vous transporter dans votre réflexion, donc dans votre intelligence. Ne pas vouloir s'imposer cet exercice, c'est jour après jour contribuer à renforcer ce grand mur sur lequel nos sociétés se cassent les dents!

Notre première rencontre. Nous sommes en août 2017, je suis en vacances avec des amis dans le sud de la France. Parmi eux, il y a l'ancienne secrétaire particulière de Jean-Marie Le Pen. Lui aussi étant en vacances dans la région, elle décide d'aller lui rendre visite et, connaissant mon admiration pour le bonhomme, me propose de venir avec eux. Pourquoi dire non, d'autant plus que, les années passant, nous savons tous que rencontrer cet homme hors du commun sera tôt ou tard un privilège

impossible! C'est comme cela qu'un dimanche midi, nous nous rendîmes dans les alentours d'Antibes. Les amis de Jean-Marie Le Pen habitaient une maison pleine de charme. La table avait été dressée dehors, en toute simplicité, nous invitant tous à un repas champêtre entre gens de bonne compagnie. Le courant passa tout de suite avec notre hôte, Jean-Bernard, mais aussi avec tous les autres invités parmi lesquels il y avait le neveu de Marcel Campion, roi de forains. Après être allé se rafraîchir, car il faisait très chaud, Jean-Marie Le Pen nous rejoignit. Ce qui m'impressionna alors? Le respect naturel qu'il inspirait et ce malgré son grand âge. Pas difficile de comprendre pourquoi on le surnomme « le menhir ». Que l'on aime ou pas, l'homme et ce qu'il représente, on ne peut qu'être marqué par son charisme et sa force. Cela, ça ne s'apprend pas, on l'a ou ont l'a pas! Je peux vous dire que même moi qui ne suis pas facilement impressionné, je me sentais tout petit. Il était là, toujours debout, fier et le menton haut, lui l'homme politique français le plus clivant qui soit, adulé par certains, détesté par les autres.

Bien entendu, ayant été averti de ma présence à ce déjeuner, il sait beaucoup de choses sur moi, mon âge, mon drame, mon engagement. Moi, n'ayant de lui que l'image qu'il laisse paraître à la télévision, je ne m'attends pas du tout à voir émerger lors de notre conversation toute sa sensibilité quand il me dit tout en laissant son regard vaciller: « Monsieur Jardin, vous avez perdu

votre fille, c'est un énorme drame, mais moi, mes filles sont vivantes, mais je ne les vois plus... » Je vois alors dans son regard à quel point il souffrait de cette situation. Croyez-moi, cet homme n'est pas un salopard comme les médias aiment à le rabâcher encore et encore. J'ai vu dans son regard que cet homme est d'abord un père qui souffre autant que moi. Je ne l'oublierai jamais. Le repas est très gai car Jean-Marie Le Pen est un joyeux convive et la conversation est aussi vive que variée car c'est un homme très cultivé, bien plus cultivé que tous les hommes politiques d'aujourd'hui. D'ailleurs je me souviens que François Mitterrand avait déclaré quelques mois avant de mourir: « Moi disparu, il ne restera plus qu'un seul politique érudit en France, c'est Jean-Marie Le Pen. » Comme il avait raison! Le plus surprenant est que la conversation est tellement alerte que certains sujets comme ses jeux de mots arrivent sur la table, comme « Durafour crématoire » ou « détail de l'histoire ». Là encore, en rupture avec l'image publique façonnée par les médias, nous pouvions tous voir à quel point il n'est pas fier de cela.

Jamais je n'aurais cru que cela prendrait tant d'importance, j'ai eu beau m'excuser mille fois, rien n'y a fait, les journalistes ont martelé tout cela encore et encore, comme ils savent si bien le faire. Plus je m'excusais, pire c'était, au point de ne plus vouloir en parler. Le seul point positif que j'ai vu à tout cela, si on peut qualifier cela de positif, c'est que cela a fait

parler du Front National car, à l'époque, nous n'étions pratiquement jamais invités par les médias. Ce dont je me souviens, c'est que dans les rares fois où cela se produisait, ils s'arrangeaient pour mettre en face de nous des contradicteurs suffisamment nombreux pour nous empêcher de nous exprimer.

Eh oui, voyez, cet homme-là sait faire amende honorable. Avez-vous déjà entendu beaucoup d'hommes politiques d'aujourd'hui en faire autant? Et pourtant, ils font bien pire qu'un malheureux calembour, comme par exemple le Président Macron qui va demander pardon aux Algériens pour les atrocités commises par l'armée française pendant leur guerre d'indépendance, comme si elle en avait eu le monopole! La guerre est par évidence atroce, tout le monde sait cela, sauf lui visiblement! Et quand il déclare « La colonisation est un crime contre l'humanité » ou pire encore « Il n'y a pas de culture française »! Mon Dieu, mais comment avonsnous pu tomber aussi bas? Les malheureuses sorties de Jean-Marie Le Pen ne sont rien comparées à tout cela, et, pourtant, il continue à en payer le prix. Ne pensez-vous pas qu'en acceptant tout ce que le système médiatique a déversé sur cet homme, nous avons, nous aussi, contribué à laisser s'imposer cette dictature de la bien-pensance qui aujourd'hui nous étouffe?

Notre deuxième rencontre, août 2018. Il m'a semblé tout à fait normal de rendre au « Président » son invitation de l'été précédent. Bien sûr, ce serait en

toute simplicité car Jean-Marie Le Pen est un homme qui s'attache bien plus à ce que sont les gens sont plutôt qu'à ce qu'ils ont. Valérie et moi sommes vraiment heureux de le revoir et nous vivons cela comme un privilège. Je suis calme, elle est nerveuse, la peur de mal faire certainement. Il arrive accompagné de son fidèle majordome Gérald et de sa merveilleuse épouse Jany, sans oublier Jean-Bernard, notre hôte de l'année précédente. Le Menhir a été souffrant pendant plusieurs mois, et c'est un homme fatigué que nous voyons entrer à la maison. Malgré cela, il en impose toujours, avec son air de seigneur qui mérite le respect. 90 ans, et toujours d'aussi bonne compagnie, et toujours cette culture qui nous surprend par son étendue. Imaginez qu'il peut réciter de mémoire tout le répertoire de Georges Brassens et de Jacques Brel! Tous, nous sommes sous son charme, toujours éblouis par sa culture encyclopédique, lui, pupille de la Nation, son père étant décédé lors de l'explosion de son chalutier, pendant la Seconde Guerre mondiale! Il s'est créé seul, et il a été le seul député que je connaisse à démissionner uniquement par conviction, en l'occurrence pour aller en Algérie défendre ses idées et son pays. Je serais curieux de savoir combien de députés en ont aujourd'hui assez dans le pantalon pour démissionner dans le but de défendre leurs convictions. acceptant ainsi de perdre tous ces avantages qu'ils ont tout fait pour obtenir, allant jusqu'à défendre tout et son contraire. Quant à les imaginer démissionner pour

aller défendre leur pays, ce n'est même pas la peine d'y songer. Jean-Marie Le Pen, lui, l'a fait. Alors, que tous ceux qui se croient autorisés à le critiquer encore et encore la ferment, car à côté de lui, le Breton à tête dur, ils ne sont pour la plupart d'entre eux que des pantins.

En le regardant là, devant moi, je me sens inspiré par cet homme, lui qui fait partie de la race des combattants nés, de celle façonnée dans du granit breton. Comment ne pas penser à mon combat contre Médine et ses textes infects qui à cette époque pensait encore souiller la scène du *Bataclan*? Quel courage il me donne, quel exemple! Soudain, son visage s'assombrit. Un de nous, je ne me souviens plus qui, lui parle d'immigration. Nous sentons ce grand amoureux de la France touché par une soudaine inquiétude doublée de gravité:

Vous savez, avec la démographie galopante chez les immigrés conjuguée à la folie mortifère de nos dirigeants qui font entrer environ quatre cent mille immigrés, en avouant seulement la moitié par rouerie, la France est foutue, on ne peut plus s'en sortir. La seule possibilité qui reste est que notre pays soit secoué par des événements d'une telle gravité que la majorité des Français comprennent enfin que tous ces immigrés doivent repartir d'où ils viennent. Si rien n'est fait, les prochains élus ne seront pas des Français de souche. La France ne sera plus la France et devra alors vivre sous la loi de la charia.

C'est précisément ce que je pense et je sais que vous

êtes des millions à partager cette vision de l'avenir que nous réserve les Macron et consorts. Prenez le temps de lire *Guérilla*, un roman de Laurent Obertone. Cela fait froid dans le dos, d'autant plus froid que, lorsque je vois la violence inouïe à laquelle nous avons assisté ce 16 mars, je ne peux m'empêcher d'être inquiet. Vivons-nous les prémices de ce que Jean-Marie Le Pen est contraint d'appeler de ses vœux quand il nous parlait « d'événements d'une telle gravité »? Et puis il y a aussi tout ce qui se passe à Saint-Denis, Roubaix, Tourcoing, Toulouse le Mirail, Marseille quartiers nord, Paris 18° et 19°, Nanterre, Aulnay, etc., etc. toutes ces zones de non-droit, peuplées de ce que la bien-pensance appelle des « chances pour la France ». Vous savez, dans tous ces quartiers, c'est déjà la charia qui s'est imposée.

Pour moi, Jean-Marie Le Pen est un visionnaire et aurait dû avoir un destin national. Quand je vois dans quel état est mon pays, je me dis que c'est d'un homme comme lui que nous avions besoin. C'est d'ailleurs ce que je lui dis au moment du départ.

- Vous savez, Président, c'est d'un homme comme vous dont nous aurions eu besoin, si vous aviez vingt-cinq ans de moins, je suis certain qu'aujourd'hui les Français vous éliraient.
- Merci M. Jardin, mais vous savez, j'ai toujours eu tort d'avoir raison trop tôt.

Lui, dès 1984, savait. Il remonta dans sa voiture

et nous quitta. Si vous saviez à quel point j'attends le prochain mois d'août, en espérant qu'il ne sera pas trop tard, pour lui comme pour nous! Cette phrase, je l'ai retournée dans ma tête des fois et des fois. Bien sûr j'en comprenais le sens, avoir une vision, oui, mais au bon moment, sans quoi un combat peut être perdu d'avance, quelle que soit la somme d'énergie que l'on y consacre. Jean-Marie Le Pen va mourir certain d'avoir eu raison trop tôt, mais qui me dit que, lorsque je partirai à mon tour, ce ne sera pas avec le regret d'avoir eu raison trop tard. Quand je vois le nombre de feux qui sont au rouge en ce mois de mars 2019, je prends peur. Ne sommes-nous pas déjà en coma dépassé, paralysés dès qu'il s'agit des problèmes liés à l'islam. Observez la concordance des faits, en quelques jours, cinquante musulmans horriblement assassinés dans une mosquée de Christchurch en Nouvelle-Zélande le 15 mars, suivi d'un torrent de commentaires visant à rendre la supposée islamophobie de l'occident responsable de ce drame. Le 11 mars, au Nigéria, des djihadistes peuls ont pris d'assaut les villages chrétiens d'Inkirimi, Dogonnoma et Ungwan Gora, détruisant 143 maisons et faisant 52 morts. Pas un mot dans la presse. Cela me choque, et vous? Comment pouvons-nous à ce point laisser l'islam nous faire prendre des vessies pour des lanternes?

Comment avons-nous pu en arriver là?

1973, le choc pétrolier, cette « France qui n'a pas de pétrole, mais qui a des idées » est en panne sèche. Plus

d'essence ni de gazole, la fin de l'énergie abondante et bon marché, le glas des « trente glorieuses ». Vous vous souvenez certainement de la forte augmentation du prix de l'énergie qui a suivi, justifiant la décision du puissant ministre de l'économie de l'époque (bientôt Président de la République) Valéry Giscard d'Estaing de lancer la France dans le tout nucléaire. Mais avezvous su qu'en parallèle, lors d'une réunion à Barcelone, en novembre 1973, l'Europe des 9 a capitulé devant les pays de l'OPEP sur d'autres sujets que la multiplication du prix du baril par quatre?

En plus de la reconnaissance du peuple palestinien, et de l'alignement sur le narratif arabe concernant Israël, les pays européens ont accepté sans négocier, de payer un prix: celui de la mise à disposition de leurs industries, par certains pays arabes, d'hommes jeunes prêts à tout accepter pour sortir de la misère dans laquelle ils vivaient. Le grand capital voulait une maind'œuvre docile, corvéable et bien sûr bon marché pour faire tourner des usines dont la rentabilité était menacée par le plein emploi et les revendications syndicales. Ils voulaient briser la lutte des classes, le politique lui, s'est exécuté. Très intelligemment, les pays arabes ont exigé et obtenu sans négociation véritable de notre part, que nos pays garantissent aux hommes concernés par cette immigration économique les points suivants:

 Égalité de traitement entre les immigrés et les nationaux (accès aux droits sociaux et politiques).

- Pas d'assimilation, les communautés musulmanes continuent à vivre en Europe à leur manière, chapeautées par leurs pays d'origine.
- Introduction dans les sociétés européennes d'un narratif concernant l'islam, l'islam ayant vocation à être partie constitutive de la culture du pays d'accueil. La presse sera tenue à avoir un traitement positif de l'islam, cette dernière étant autorisée à s'appuyer sur un réseau de centres culturels et de lieux de cultes. Les nouveaux arrivants ne devront pas être séparés de la communauté musulmane et vivre avec l'assurance de pouvoir vivre selon leur culture et de pratiquer leur culte.

Aujourd'hui, nous payons le prix de la cohérence avec la doctrine islamique exigée à l'époque par les pays arabes. Ce « contrat », initié à Barcelone, et confirmé en 1975 par les accords de Strasbourg a été réaffirmé en 2000 lors du 9° sommet islamique de Doha au Qatar puis amandé par la 5° conférence islamique des ministres de la culture des pays membres de l'ISESCO (Organisation islamique pour l'éducation, les sciences et la culture) en novembre 2007 à Tripoli en Libye. L'intégralité de l'accord est téléchargeable sur: http://www.isesco.org.ma/fr/strategies/

Ouvrez-le et lisez. 118 pages, tout y est. Quelques extraits, histoire que vous compreniez combien tout cela est sérieux:

- Page 16: « La présence de l'islam en Europe de demain est une réalité palpable appelée à s'y fixer durablement; les racines de l'islam s'étendent profondément dans le sol de plusieurs contrées du continent lesquelles ont déjà vécu des siècles durant sous sa conduite et, s'appuyant sur ses prescriptions et règles éclairées, elles apportèrent leur précieuse contribution à l'édification de sa brillante civilisation, vite devenue une civilisation humaine. »

- Page 17: « La culture occidentale qui s'impose aux enfants des musulmans vivant en Occident du fait de l'invasion médiatique nécessite une planification complète et exhaustive et un renforcement des efforts des associations et des centres culturels islamiques pour orienter convenablement ces nouvelles générations et les empêcher de subir l'impact négatif des médias occidentaux. »
- Page 18: « Aussi, la stratégie de l'action culturelle islamique en Occident devrait-elle répondre aux besoins et aux vœux de la jeunesse musulmane en ce qui concerne la consolidation de son identité pour la prémunir contre toute fusion dans le milieu ambiant et permettre de la sorte, à cette jeunesse, de conserver sa spécificité culturelle dans le cadre du droit à la différence, lequel droit est devenu un élément fondamental des droits de l'homme et un pilier de la diversité culturelle qui compte aujourd'hui parmi les bases du droit international. »

Le reste est au diapason. Après lecture de ce texte signé, partagé et appliqué par 57 pays, peut-on encore croire que « vivre-ensemble » ou « assimilation » sont une réalité?

Bien-pensance, politiquement correct, pas d'amalgame ou « islam des lumières », ce ne sont donc pas des formules imposées par hasard. Elles sont en réalité devenues des lois indispensables à l'habillage de la capitulation de nos « élites » politiques et économiques en 1975. Contre la richesse pour les uns et les mandats pour les autres, ils ont mis en péril les valeurs fondamentales de nos sociétés. Toute la violence institutionnelle, sociale et juridique qui s'exerce contre toute tentative de dire tout haut ce que de plus en plus nombreux d'entre nous pensent tout bas, n'est que le fruit de leur volonté de dissimuler leur forfaiture. Ajoutez-y 4 éléments:

- Le droit du sol (adopté sous sa forme actuelle en 1889 dans l'esprit de revanche de la défaite de 1870).
- Le regroupement familial (29 avril1976, Valéry Giscard d'Estaing et son Premier ministre Jacques Chirac).
- La fédéralisation de l'Europe du fait de la mondialisation économique.
- La fin du shah d'Iran et son remplacement par l'ayatollah Khomeiny.

Liez tous ces éléments et vous comprenez comment nous en sommes arrivés là trois générations plus tard.

Quand j'analyse tout cela froidement, une conclusion s'impose à moi: oui, les politiques et ceux qui les contrôlent sont bien les responsables de la mort de ma fille mais, dans une certaine mesure, nous avons

été leurs complices.

En votant pour eux, à droite comme à gauche, nous avons contribué à la dégradation continuelle de la situation. Depuis 40 ans, nos dirigeants sont sans vision et sans éthique dès que l'on touche, entre autres, à la place de l'islam dans notre pays. Tous privilégient le court terme à travers des réponses à la petite semaine. Un problème? Non, une loi, qui, la plupart du temps, n'aura même pas le temps d'être promulguée puis appliquée avant qu'une autre ne vienne prendre sa place, sous la pression des événements. Le fond des choses n'est jamais pris en compte, toute l'énergie disponible étant consacrée à atténuer les effets sans jamais analyser les causes profondes du défi qui se dresse devant nous. La réalité? « Allons, Messieurs, pas devant les caméras, vous savez bien que le peuple ne comprendrait pas. » Mais, plus que tout, nos politiques cherchent à couvrir la coupable légèreté de leurs pairs ou de leurs mentors.

Il faut dire que si le peuple en savait plus, vous aussi, comme moi, vous ne dormiriez plus la nuit.

Mais, je ne veux pas que vous aussi perdiez le sommeil. Comme vous l'avez compris, mon seul et unique but est de faire tout ce qui est à ma portée pour que le drame qui m'a frappé vous épargne. Souvenezvous toujours que le vendredi 13 novembre 2015, avant 21 h 40, je pensais moi aussi que tout cela n'arrivait qu'aux autres, mais aujourd'hui, vous savez que... Mais, même si je ne suis plus le même homme je reste

concerné par l'avenir. Bien sûr il y a les miens, mais bien au-delà, il y a vous et croyez-le, à chaque attentat, je revis l'enfer. Prométhée n'est pas qu'un mythe, mais une réalité vécue par les centaines de parents de victimes qui eux aussi, ne s'en remettront jamais. Il faut que cela s'arrête.

Regarder la réalité en face demande beaucoup d'obstination, de courage et de franchise. Peut-être fautil aussi être borné, et certainement kamikaze, mais je sais où je vais trouver la force qui pourrait me manquer: dans votre regard. N'ayant plus celui de Nathalie, c'est dans le vôtre que je verrai si j'avance dans la bonne direction. Autant que de ma fille, je dois être digne de vous, mériter votre confiance, partager avec vous tous mes interrogations sur le drame du 13 novembre 2015, ses causes et ses conséquences. Alors voilà:

En votre for intérieur, en toute réflexion, saviezvous et trouvez-vous normal:

Que le *Bataclan*, situé à proximité d'une mosquée salafiste, la mosquée Omar, et plusieurs fois menacé, n'ait pas bénéficié d'une surveillance renforcée?

Que M. Cazeneuve, ministre de l'Intérieur de l'époque, ait dit le 13 novembre au matin au Préfet de Paris qu'il s'attendait à un attentat de 130 morts?

Que des gendarmes d'un bataillon de Reims affectés à la protection du domicile de M. Valls à 500 mètres du *Bataclan* aient pris l'initiative de se rendre sur les lieux en entendant les coups de feu pour ensuite

recevoir l'ordre de faire demi-tour? Impossible à ce jour de savoir qui a donné cet ordre.

Que les huit militaires armés, passant devant le *Bataclan* au même moment que les terroristes y pénétraient, aient reçu l'ordre exprès de ne pas ouvrir le feu?

Qu'après les premières détonations au Stade de France, la BRI ait été désignée pour le quitter et intervenir au *Bataclan*. Ils ont mis 2,5 heures pour arriver sur place alors que le RAID et le GIGN y étaient bien avant eux, prêts à intervenir?

Que les forces de l'ordre qui sont intervenues au *Bataclan* n'avaient même pas un plan détaillé de la salle?

Que M. Manuel Valls ait refusé la liste de tous les terroristes français combattant en Syrie?

Que, selon le témoignage de Jess Hughes, *leader* des *Eagles of Death Metal*, la porte arrière des coulisses ait été laissée ouverte?

Ces huit questions ont tourné dans ma tête pendant des mois et des mois. Que faire? Chercher des réponses? Au risque de m'empêcher de trouver la paix? Remuer tout cela, quand la plupart des autres membres de l'association du 13 novembre 2015 semblent avoir réussi à pardonner ou plus simplement, à tourner la page.

Combien de fois va-t-on revoir de telles images pour que ceux qui sont responsables de notre sécurité se décident enfin à réagir autrement que par des cérémonies d'hommage et des minutes de silence à l'Assemblée Nationale? Cela va-t-il recommencer encore et encore? Les images défilent, à nouveau les véhicules de pompiers, les ambulances, les gyrophares, la police, les gens paniqués ou en pleurs, les civières, les blessés, le sang, les cris, puis les corps, partout, recouverts ou pas d'une couverture. C'est Nice, l'horreur. 89 morts.

Ce que j'ai découvert

Le Bataclan

Dès 2008, le *Bataclan* était l'objet de menaces. Des musulmans se sont filmés devant la salle, annonçant ce qui allait se passer (vidéo toujours visible sur YouTube). En 2009, trois mois après un attentat au Caire (24 blessés et un mort, Cécile Varnier, étudiante), 7 personnes sont interpellées en France. Dans le lot, un certain Farouk Ben Abbes. Sur lui, on retrouve une carte mémoire contenant le projet de faire exploser le *Bataclan*. Une information judiciaire est ouverte, le juge Tessier est nommé pour instruire l'affaire. Celle-ci débouche sur l'inculpation puis l'incarcération de Ben Abbes. En 2012, ce dernier obtient un non-lieu, il est libéré. En 2015, nous retrouvons le juge Tessier en charge de l'instruction de l'attentat du *Bataclan*.

Coïncidence, on découvre que Farouk Ben Abbes connaît très bien les frères Clain, ce sont eux qui, depuis la Syrie, ont revendiqué l'attentat du *Bataclan*. C'est là qu'intervient le rôle central de la mosquée Omar, 2 rue Morand dans le 11^e arrondissement de Paris, soit à peine 13 minutes de marche du *Bataclan*. Cette mosquée, toujours en activité, est un foyer influent de l'islam radical. Sur sa façade, est écrit en blanc sur un panneau vert « *Jamais en ton nom* ». Et pourtant, l'enquête a démontré que dès le lendemain des attentats, des musulmans fréquentant cette mosquée ont protégé et cherché à exfiltrer hors de France Hayat Boumédienne, la compagne d'Amedy Coulibaly, l'auteur de l'attentat contre l'hyper Casher de la porte de Vincennes le 9 janvier 2015.

Autre fait troublant, c'est autour de la mosquée Omar, donc à quelques minutes à pieds du Bataclan, que Farid Benyettou, le prédicateur mentor des frères Kouachi, Chérif et Saïd, organisait ses prières et ses prêches de rue. Les habitants et commerçants du quartier se souviennent que certaines de ces démonstrations se sont même déroulées quelques jours avant les attentats de 2015. Qui peut affirmer aujourd'hui que Farouk Ben Abbes, Fabien et Jean-Michel Clain, Amedy Coulibaly et Chérif et Saïd Kouachi n'étaient pas en relation étroite sous la houlette de Farid Benyettou? C'est certain, ils se connaissaient tous puisque gravitant autour du même prédicateur. Comment peut-on imaginer un instant que leurs sinistres projets, mûris et préparés pendant des mois, ont pu l'être sans que personne, parmi les centaines d'hommes fréquentant cette mosquée, n'en

ait entendu parler? Aujourd'hui, il y a de « fortes présomptions et un faisceau d'indices concordants » qui laissent présumer qu'un nombre non négligeable d'adeptes de la mosquée Omar étaient au courant de ce qui se tramait.

Comment se fait-il que services nos renseignements n'en aient rien su ou, pire encore, n'en aient rien fait, s'il était établi qu'ils étaient au courant? Le déclassement de certaines fiches « secret-défense » de 2009 semble rendre plausible le fait que la DGSI était au courant dès cette époque. Si tel est le cas, pourquoi n'ont-ils rien fait? Pire encore, pourquoi n'ont-ils pas remué ciel et terre autour de ce nid de djihadistes après les attentats de janvier 2015? Amedy Coulibaly faisait partie de la bande, pourquoi ne pas avoir cherché à tous les neutraliser? Blancs dans la chaîne de remontées d'information? Lacunes ou incompétences dans la chaîne de commandement? Volonté politique? Y a-t-il un lien entre de telles failles et le fait que l'ordre de faire intervenir les forces de l'ordre au Bataclan a mis tant de temps à être donné? Rendez-vous compte, 2 heures et demie, une vraie condamnation à mort pour celles et ceux qui étaient bloqués à l'intérieur de la salle.

Impossible de le savoir, personne ne peut, ni ne souhaite d'ailleurs nous expliquer pourquoi on a pu en arriver là. Qui couvre qui? Faudra-t-il attendre longtemps pour que les fiches « secret-défense » de 2012 à 2016 concernant les attentats de 2015 soient

déclassées? L'accès à ces fiches nous apprendra peutêtre pourquoi le *Bataclan*, comme l'hyper Casher, ont été vendus par leurs propriétaires respectifs, Messieurs Laloux et Amsalem, 2 mois avant l'attentat pour le premier et la veille pour le second?

Ce qui, par contre, est établi, c'est qu'aujourd'hui, Farid Benyettou, le « prédicateur des Buttes-Chaumont », coule des jours paisibles aux côtés de Dounia Bouza, la spécialiste auto-proclamée de la déradicalisation en France. Sans barbe mais avec lunettes noires, un diplôme d'infirmier en poche et un pin's « Je suis Charlie » à la boutonnière quand il reçoit les journalistes de Libération en janvier 2017 pour la promotion de son livre, tout va bien pour lui. Il est repenti, puisqu'on vous le dit, alors circulez, il n'y a rien à voir.

Pendant ce temps, moi, nous, peut-être vous un jour, pleurons nos morts et nos blessés.

M. Cazeneuve

« Je redoute un attentat qui ferait 130 morts. »

Cette phrase a été prononcée par M. Cazeneuve, ministre de l'Intérieur de François Hollande et premier flic de France, le matin du 13 novembre 2015 lors d'une conversation avec le Préfet de Paris de l'époque, M. Michel Cadot.

Deux possibilités: soit il est extralucide, soit il sait.

Mais commençons par le début.

Cette phrase a été rapportée par un membre du RAID, Matthieu Langlois. Il est un des cinq médecins à être entré en premier dans la salle du Bataclan aussitôt l'assaut terminé. Certainement écrasé par l'horreur de la boucherie, il s'est laissé aller à cette confidence. Ceux qui l'ont entendu, inévitablement des collègues, se protègent derrière l'anonymat, et pour cause. Sur ordre de Bernard Cazeneuve, Matthieu Langlois a été convoqué pour une audience disciplinaire devant l'IGPN (la police des polices) suite à la parution de son livre Médecin du RAID, en octobre 2016. Il y livre son 13 novembre 2015, sans bien sûr y reprendre la petite phrase. Pourquoi? Car, avant sa publication, l'ouvrage devait obtenir l'approbation de la hiérarchie du RAID et celle du ministère de l'Intérieur. La première a été donnée par Jean-Michel Fauvergue, son patron, la deuxième par oral, sur simple évocation par un fonctionnaire « négligent ». L'ouvrage n'a rien de révolutionnaire. Il est plutôt écrit pour apaiser les fortes tensions de l'époque entre le gouvernement socialiste et la police. Il a aussi et surtout permis à son auteur, d'être invité dans de nombreux pays intéressés par son expérience de médecin-chef urgentiste dans un contexte d'attentats majeurs. Rien de bien dangereux, n'est-ce pas?

Sur ordre express de Bernard Cazeneuve, entretemps devenu Premier ministre, donné à Jean-Marc Falcone, le directeur de la Police Nationale, Jean-Michel Fauvergue, patron du RAID, a été licencié en mars 2017. La raison officielle? Avoir laissé publier le livre en question. Il est aujourd'hui député En Marche de la 8° circonscription de Seine-et-Marne.

Pourquoi une telle violence de la part de l'exécutif de l'époque? Enfouir la réalité sous les menaces? Protéger M. Cazeneuve et son don d'extralucide?

D'après vous, saurons-nous un jour la vérité?

Les gendarmes de Reims

Ce 13 novembre 2015, l'escadron 31/7 était affecté à la protection de trois sites sensibles, le journal *Libération, Radio J* et le domicile de M. Valls, rue Keller. Cette rue étant à un peu plus d'un kilomètre du boulevard Voltaire et quelques centaines de mètres à vol d'oiseau, rien d'étonnant à ce que ces gendarmes soient alertés dès les premières détonations. Très vite, leur officier envoie un détachement de reconnaissance dans la direction des coups de feu, il veut comprendre ce qui se passe. Dès le premier compte rendu sur la situation, son supérieur, un capitaine, décide d'organiser une colonne d'assaut afin d'intervenir au *Bataclan*.

Au même moment, caserne des Célestins, boulevard Henry IV, mêmes constatations et même décision, il faut intervenir rapidement. Il est important que vous sachiez que cette caserne est l'état-major de la Garde républicaine, donc ce sont des hommes d'élite qui ne font rien à la légère. S'ils considèrent la situation comme alarmante au point d'intervenir, c'est qu'elle l'est vraiment, donc aucune équivoque n'est possible: une attaque en plein Paris est en cours à quelques centaines de mètres d'eux. Ordre du Préfet de Paris:

Faites demi-tour, vous n'êtes pas autorisés à intervenir. *Idem* pour les Gendarmes de Reims, retour rue Keller.

Bien sûr, cet épisode n'a pas été porté à la connaissance du grand public. En récompense de leur obéissance (mais ils n'avaient pas le choix), les gendarmes concernés ont été décorés de la médaille de la sécurité intérieure lors d'une cérémonie très discrète, puis mutés en Nouvelle-Calédonie.

- Pourquoi? Qu'est-ce que cela cache?
- Pourquoi avoir tenu à l'écart ces militaires alors qu'ils auraient pu être présents avant la police?
- À quel niveau de l'appareil d'État faut-il aller pour trouver les réponses à ces deux questions?

Les huit militaires

Lorsque l'attaque contre le *Bataclan* a commencé, 8 militaires appartenant à la force Sentinelle étaient présents. Pourquoi ne sont-ils pas intervenus? La commission d'enquête parlementaire s'est bien sûr posé la question. Il leur a été répondu qu'ils avaient reçu

l'ordre exprès de ne pas ouvrir le feu, l'autorisation ne pouvant venir que de l'autorité civile, à savoir le Préfet ou le ministre de l'Intérieur. À noter que la BAC a aussi demandé l'autorisation d'intervenir et que, de la même manière, elle lui a été refusée par la salle de commandement.

Ces faits nous ont été communiqués lors d'une réunion organisée en mai 2016 par les juges d'instruction en charge des attentats. À leur énoncé, je n'ai pas été le seul à être révolté par ce que j'entendais. Les cris de protestation ont été nombreux, les parents de victimes présents dans la salle étaient, mieux que quiconque, à même de comprendre les conséquences irréparables et dramatiques de tels ordres.

Où est le bon sens dans tout cela? Quelle incurie! Dire que nous, citoyens, avons eu la naïveté de penser que les 10000 hommes de la force Sentinelle déployés sur le terrain étaient là pour nous protéger! Comment peuvent-ils assurer leur mission et intervenir immédiatement s'ils doivent attendre d'interminables minutes ou heures l'accord d'un fonctionnaire aussi haut placé soit-il?

Et si l'un d'eux avait neutralisé le terroriste qui était resté passage Saint-Pierre-Amelot?

Armé d'un Famas, je vous garantis que, voyant des gens se faire tirer dessus, je n'aurais pas attendu les ordres pour intervenir. Bien sûr, j'aurais été puni car on voit à travers les exemples cités précédemment que la violence

exercée par l'État pour dissimuler des zones d'ombre est une réalité. Est-ce par peur de voir sa carrière brisée, que pas un de ses huit militaires n'a osé braver sa hiérarchie pour sauver la vie de nos enfants, ou du moins tenter de le faire?

Impossible de connaître l'identité de ces militaires, et pas d'avantage le numéro de leur régiment.

Si l'un d'eux me lit, qu'il sache que je ne voudrais pas être à sa place.

Deux heures trente de trop

150 minutes, 9000 secondes pendant lesquelles il faut imaginer ce que vivaient les centaines de personnes enfermées dans le *Bataclan*. Mais ni vous ni moi ne le pouvons puisque nous n'y étions pas. Comment a-t-on pu les laisser se faire massacrer quand, dehors, c'est-à-dire à quelques dizaines de mètres de l'enfer, RAID et GIGN étaient à pied d'œuvre, aussi prêts que volontaires pour intervenir? Aucune réponse de fond ne nous a été donnée.

Sur la forme, la procédure comme ils disaient, il fallait attendre l'intervention de la BRI, qui, affectée à la protection de François Hollande, était au Stade de France, à Saint-Denis. Il a donc fallu la rapatrier boulevard Voltaire. Via l'avenue du Président Wilson et la rue de la Chapelle, il y a 6.9 km soit une heure et demie de marche. Alors, en véhicules, toutes sirènes

hurlantes et rues ouvertes par des motards, 7 à 8 minutes, peut-être 10, et encore. Alors pourquoi deux heures et demie (transport, déploiement et tentatives de négociation inclus)?

En mai 2016, lors de cette réunion d'information avec les juges d'instruction, nous avons tous étés saisis par la précision avec laquelle ils avaient retracé avec méticulosité le parcours des terroristes sur le périphérique et dans Paris. Il y avait toutes les caméras de vidéosurveillance pour cela. Travail remarquable, mais pourquoi n'ont-ils pas fait la même chose pour retracer le parcours des véhicules de la BRI à travers Paris? Rien, comme si, opportunément, les centaines de caméras disposées dans Paris avaient cessé de fonctionner entre 21 h 40 et 00 h 18. Que doit-on penser? Cela ne devrait plus arriver. En 2016, le gouvernement de M. Cazeneuve a voté une loi autorisant les premiers arrivés sur les lieux d'un attentat à intervenir dès qu'ils sont en capacité de le faire. Enfin un peu de bon sens dans tout cela?

Si RAID et GIGN appuyés par des gendarmes étaient intervenus autour de 22 heures, tout aurait été différent, Nathalie aurait certainement pu être sauvée, son rapport d'autopsie ayant révélé qu'elle n'était pas morte sur le coup mais d'un pneumothorax. Un médecin m'a expliqué qu'en posant rapidement un drain, on bouche l'entrée d'air qui comprime le poumon, voir le cœur. Ma fille, comme beaucoup d'autres, aurait pu s'en

sortir.

Pourquoi préfet ou ministre de l'Intérieur étaientils les seuls à pouvoir déclencher la Force d'Intervention de la Police nationale, procédure sans laquelle le RAID ne pouvait intervenir? M. Cazeneuve n'a pas cru devoir le faire.

L'absence de plan détaillé du Bataclan

Europe 1, le 22 février 2016. Écoutez l'interview de Maître Olivier Morice. Il est l'avocat de la famille Varnier, dont la fille Cécile est décédée lors d'un attentat au Caire 2009 et aussi celui d'une vingtaine de familles de victimes du Bataclan. Il y confirme qu'il y a des protagonistes communs entre l'attentat du Caire et ceux du Bataclan et des terrasses. Il explique lui aussi qu'il y a bien eu dès 2009 un premier projet d'attentat contre le Bataclan, mais il va plus loin. Pendant l'été 2015, les services de renseignements français sont mis au courant par plusieurs informateurs qu'est « imminent un attentat contre une salle de spectacle parisienne où se jouera un concert de rock ». Comme lui, je me demande comment se fait-il que personne n'ait fait le rapprochement avec le Bataclan, le concert des Eagles of Death Metal ayant été annoncé dès juin (12 juin 2015 sur www.sortiraparis. com à 19 h 30, 30,70 euros la place). Pour lui, comme pour moi, cela tient du dysfonctionnement ou pire, du fiasco.

Pire encore, comment expliquer que personne au sein de l'appareil sécuritaire français n'ait pensé à vérifier que la Préfecture de Police, le RAID, le GIGN ou la BRI soient en possession des plans des salles susceptibles d'accueillir un concert de *rock*? Nous savons aujourd'hui que la BRI a donné l'assaut et pénétré à l'intérieur de la salle sans en avoir les plans.

Tenter d'obtenir une réponse revient à se taper la tête contre un mur.

Mais il y a plus terrible encore. Maître Morice a souligné devant les députés de la commission d'enquête parlementaire sur les attentats du 13 novembre que les terroristes, eux, connaissaient le plan des lieux. Un schéma très détaillé a été retrouvé dans un portable abandonné devant l'établissement. Alors, question légitime:

Aujourd'hui, en 2018, la Préfecture de Police estelle en possession de tous les plans des salles de concert de Paris et région, ne serait-ce que pour en faciliter les évacuations? À ma connaissance, non.

M. Valls et la liste des terroristes français en Syrie

Ces faits sont graves. Saviez-vous qu'il existait une liste reprenant les noms de tous les terroristes français opérant ou ayant opéré en Syrie? La communication du contenu de cette liste, fruit du travail des services de sécurité syriens, a été proposée aux services secrets

français en 2013. Le patron de la DRCI de l'époque, Bernard Squarcini, a fait part de cette offre à sa hiérarchie au ministère de l'Intérieur. Manuel Valls, à l'époque ministre de l'Intérieur, l'a refusé. Pourquoi? On ne traite pas avec un régime comme celui de Bachar el-Assad, les services syriens demandant en échange de cette liste, la coopération de la France dans la lutte contre le terrorisme islamique en Syrie.

La véritable raison est qu'à cette époque, les djihadistes étaient encouragés à aller se battre en Syrie. Il suffit d'écouter les multiples déclarations de certains politiques pour s'en convaincre. Bachar el-Assad était le diable, les islamistes des « rebelles », avec tout le sens idéologique positif que cela comporte. Pire encore, François Hollande a avoué qu'il faisait livrer des armes aux « rebelles » en question, armes en partie payées par le Qatar et l'Arabie Saoudite. Il suffit de relire l'interview qu'il a donnée au *Monde* le mardi 19 août 2014 ou l'article du même *Monde* paru le 21 août pour s'en convaincre.

Le président de la République française explique sans ciller qu'ont été livrées à « l'armée syrienne libre » supposée être, pour reprendre la terminologie de l'époque, la « branche modérée » de la rébellion, des mitrailleuses 12.7 mm, des lance-roquettes, des gilets pare-balles, des jumelles de visée nocturne, des moyens de communication et des rations hallal. Comme si cela ne suffisait pas, l'article du *Monde* explique que ces

armes étaient traçables et qu'afin d'être certains que tout cela ne serait pas retourné contre nous, aucun explosif n'avait été livré... Quel rapport? Ces livraisons ont été effectuées en hiver 2012-2013 et au printemps 2013. Comme si cela ne suffisait pas, sous la pression de la France et de la Grande-Bretagne, Bruxelles a levé l'embargo sur les livraisons d'armes à destination de la Syrie le 29 mai 2013. Les envois d'armes au bénéfice de « l'armée syrienne libre » se sont donc accélérés pendant l'été. Ne restait plus qu'à présenter la facture.

Lors de la réunion des « Amis de la Syrie » à Doha le 22 juin 2013, le Qatar et l'Arabie Saoudite s'engagèrent à régler les factures. Ce fut présenté à l'époque comme une vraie victoire, celle symbolique de voir les gardiens du temple sunnite et salafiste s'engager aux côtés des Occidentaux.

À la lecture de tous ces faits, il est donc possible de penser que, pour de strictes raisons idéologiques, la France s'est privée d'une liste de terroristes dont certains ont sans doute ensanglanté Paris en novembre 2015.

Le témoignage troublant de Jess Hugues

Ce 13 novembre 2015, la salle du *Bataclan* est pleine à craquer pour écouter le groupe Américain *Eagles Of Death Metal*. C'est au moment où ils interprètent *Kiss the Devil (Embrasse le Diable*) que députe le massacre. Hasard? Ou alors choix délibéré des terroristes,

démontrant ainsi à quel point ils avaient préparé leur plan d'attaque! Si tel est le cas, comment ont-ils pu aller jusque-là sans que personne ait eu vent de ce qui se tramait?

Cette chanson, issue d'un album vieux de 10 ans. Peace love and death metal était symboliquement toute désignée pour incarner le message adressé au monde entier par ces fous de Dieu: ce soir, nous allons vous faire embrasser le diable en faisant de ce qui vous reste de vie un enfer. Jeff Hugues affirme que les terroristes donnaient des coups dans les corps. S'ils bougeaient, les malheureux étaient aussitôt achevés, comme cette jeune femme qui, terrorisée, s'est levée. « J'ai peur » ditelle. « N'aie pas peur, tu seras morte dans deux minutes » lui répondit le terroriste avant de l'abattre froidement. Les Eagles of Death Metal parlent d'un désordre indescriptible, d'hommes et de femmes qui, désarmés physiquement et moralement, saisis de terreur, ne bougeant plus ou marchant les mains en l'air en signe de reddition. Tous ont été abattus.

Comment a-t-on pu en arriver là? Jess Hugues affirme avoir croisé très tôt dans l'après-midi les terroristes dans la salle. Autre point troublant, le chanteur étant fumeur, il savait que fumer pendant les répétitions était impossible. Ayant déjà loué la salle, il sait que la seule façon de s'en griller une est d'aller ouvrir la porte de derrière, celle donnant sur le passage Saint-Pierre-Amelot. Habituellement, cela mettait la sécurité

en émoi. Cette fois, il a constaté à sa grande surprise que la porte était ouverte, un des employés de la sécurité est même passé près de lui sans lui faire la moindre remarque. Pourquoi? La question de savoir s'il y a eu des complicités au sein du service d'ordre du *Bataclan* reste posée. Il n'y a pas eu de victime parmi eux.

Ce que je conclus de tout cela est que nos sociétés occidentales vivent à l'abri de leurs certitudes, toute velléité de résistance étant étouffée dans l'œuf. La capacité de résilience de notre peuple touchera ses limites car un jour, c'est certain, il y aura l'attentat de trop, massacre dans une école, une église, une fête, ou alors tout à la fois. Tout ce que je sais, c'est que dans les jours qui ont suivi le 13 novembre 2015, des centaines d'entre nous pleuraient quand des centaines et peut-être des milliers d'autres, ont fait la fête.

Racisme et religion n'ont aucun rapport et c'est au nom du premier que l'on empêche de nombreux Français, quelles que soient leurs origines, de livrer une véritable guerre au salafisme sous toutes ses formes. Aujourd'hui, dénoncer tout cela revient à être traité des pires mots par de trop nombreux journalistes, euxmêmes soutenus par tout un système qui, au nom de la « bien-pensance », nous empêche de nommer les choses. Il faut regarder tout cela en face, l'islam est une religion impérialiste comme le catholicisme l'a été en son temps. Souvenez-vous de ce qui est arrivé aux Indiens d'Amérique du Sud ou aux hérétiques disparus par

milliers dans les bûchers de l'inquisition. N'avançonsnous pas dans la même direction dans ces 1 000 zones de non-droit en France où pompiers, ambulances et police ne peuvent plus pénétrer sans risques graves de trouble à l'ordre public? Mais de quel ordre public s'agit-il? Celui de la charia?

Heureusement que de plus en plus de nos compatriotes, quels que soient leurs origines, c'est important de le rappeler, commencent à comprendre l'ampleur du danger qui les menace. C'est une des raisons qui m'aide à avancer chaque jour. Tout au fond de moi, je sais que la France n'est pas devenue un pays d'agneaux que l'on pourra continuer à égorger impunément. Mais, pour l'heure, quels que soient ses représentants, l'État occulte de nombreux éléments qui concernent les huit questions qui précédent.

M. Valls, vous avez été le Premier ministre de François Hollande du 31 mars 2014 au 6 décembre 2016, M. Hollande, vous incarniez l'État ce 13 novembre 2015, c'est devant les caméras que vous nous devez la vérité. Quant à vous M. Macron, Président de la République française, pourquoi continuez-vous à couvrir les négligences, voire les fautes de votre prédécesseur?

Je sais que vous faites partie de ces gens qui pensent que ne pas parler des problèmes, voire interdire d'en parler, a comme par enchantement le pouvoir de les faire disparaître, mais c'est faux, archifaux. Vous rendez-vous compte ou plutôt pouvez-vous seulement imaginer ce que je ressens quand je vois ce qui se passe aujourd'hui? Bien sûr que non, et il n'est de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir! Mais n'oublions pas que vous-même, vous êtes un partisan de l'immigration à tous crins, vous la recommandez chaudement d'ailleurs, puisque vous avez déclaré par exemple, le 1^{er} mai 2017, « *l'immigration est une chance d'un point de vue économique, culturel et social* ». Et que penser quand vous assumez totalement une politique de « discrimination positive » (*Europe 1*, le 7 mars 2017). Pour reprendre Laurent Obertone dans son livre *La France Interdite*, vous pouvez bien appeler « antiracisme » la discrimination des blancs. Ça n'en reste pas moins l'inverse des principes prônés par la République, République que vous prétendez incarner!

Quand je vois cela, je me demande si la seule façon de vous bloquer n'est pas d'entrer moi-même en politique car, quelle que soit votre force, à mes yeux et à ceux de millions de citoyens, elle ne pèse pas lourd devant ma douleur et ma colère devant ce qui suit.

Trouvez-vous normal que...

D'après nos politiques, les services secrets français sont parmi les meilleurs du monde. Je l'ai longtemps cru et, pour être honnête avec vous, j'aimerais le croire encore. Hélas, en étudiant le profil de ceux qui ont exécuté les attentats du 13 novembre 2015, il faut me rendre à l'évidence, ce n'est pas ou plutôt plus le cas. Là encore se nichent encore beaucoup de « responsables mais pas coupables ». Aujourd'hui, en 2018, il est certain que nos services de renseignements, malgré tous leurs efforts, ne sont plus à même de garantir notre sécurité. Manque de moyens, de vision stratégique, de volonté judiciaire ou politique ou les deux?

Lorsque les juges d'instruction nous ont retracé les parcours des terroristes qu'ils avaient minutieusement reconstitués, nous avons pu mesurer à quel point notre sécurité était devenue une illusion. Nous avons tous été édifiés en nous rendant compte à quel point ces individus avaient pu circuler quasiment sans contrainte à l'intérieur de l'Europe ou, plus surprenant encore, entre

l'Europe et la Syrie. En liant cela au laxisme inhérent à notre système judiciaire, vous obtenez le cocktail explosif qui a fait que. Mais jugez plutôt et demandezvous bien si vous trouvez normal que:

- Abdelhamid Abaaoud: cerveau présumé des attentats du 13 novembre 2015. Fiché par les services belges, il a multiplié les séjours en prison pour des délits de droit commun. La sûreté belge signale son départ pour la Syrie début 2014. Considéré comme extrêmement dangereux on le voit sur une vidéo au volant d'un *pick-up* traînant derrière lui plusieurs cadavres de « mécréants ». Il faudra attendre août pour que des mandats d'arrêt belges et internationaux soit émis contre lui du fait de sa condamnation à 20 ans de prison prononcés dans le cadre d'un procès d'une filière djihadiste. Cela ne l'a pas empêché de passer plusieurs fois entre les mailles du filet et d'effectuer plusieurs allers-retours entre la Belgique et la Syrie. Mort à Saint-Denis le 18 novembre 2015.
- Samy Amimour: un des trois assassins de Nathalie. Cet ancien employé de la RATP a été mis en examen en 2012 pour association de malfaiteurs en liaison avec une entreprise terroriste, un projet de départ pour le Yémen. Malgré son contrôle judiciaire, il a pu quitter la France pour la Syrie en 2013. Passé par la Turquie, il aura fallu attendre un an pour que la France lance contre lui un mandat d'arrêt international pour rupture de son contrôle judiciaire. Comment cet homme, visé par ce mandat d'arrêt international a-t-il pu voyager de la Syrie

vers la France sans être repéré? Abattu à l'intérieur du *Bataclan* à 22 h 07, soit 27 minutes après le début de l'attaque.

- Ismaël Omar Mostefai: un des trois assassins de Nathalie. Condamné à huit reprises entre 2004 et 2010 pour des faits de droit commun, il n'a jamais été incarcéré. Il faisait l'objet d'une fiche S (sûreté de l'État) pour des faits de radicalisation. Il a séjourné en Syrie en 2014 et a donc pu y aller et en revenir sans être inquiété. Mort à l'intérieur du *Bataclan*.
- Foued Mohamed Aggad: un des trois assassins de Nathalie. Originaire de Strasbourg et radicalisé à partir de 2012, lui aussi a pu partir pour la Syrie en décembre 2013. Il a pu y aller sans être inquiété, son voyage étant effectué avec un groupe sous couvert d'une mission humanitaire. Jouissant dans les réseaux sociaux d'une certaine notoriété auprès des milieux djihadistes car très actif. Dans un message intercepté par les autorités françaises, il déclare: « Si je rentre en France, ce n'est pas pour aller en prison, c'est pour tout exploser ». Malgré cela, il a pu rentrer en France sans être repéré. Mort à l'intérieur du Bataclan.
- Brahim Abdeslam: dès le début des années 2000, il est impliqué dans des affaires de drogue. Il comparait en 2005 pour trafic d'armes et condamné à 20 mois de prison. De nouveau arrêté en 2015 pour flagrant délit de vol dans un bar-tabac, il a tenté d'aller en Syrie. Sur le chemin, il est arrêté en Turquie ou il est interrogé

puis relâché. S'est fait exploser sur la terrasse du café *Le Boulevard Voltaire*, le 13 novembre 2015.

- Bilal Hadfi: Français, résident en Belgique. Parti en Syrie en février 2015, il est fiché sur la liste Syrie par l'OCAM (organe de coordination et d'analyse de la menace). La police belge a perquisitionné 3 fois le domicile de sa mère qui, interviewée début novembre 2015, expliquait que son fils était devenu une véritable cocotte-minute qui risquait d'exploser à n'importe quel moment. Pourquoi n'a-t-il pas été arrêté? Il a effectivement fini par se faire exploser, le 13 novembre 2015 au Stade de France.
- Salah Abdeslam: a aidé les assassins du 13 novembre 2015 et du 22 mars 2016 à Bruxelles. Condamné à de multiples reprises pour des délits de droit commun, et fiché Schengen par la Belgique, il a pu circuler librement. Aperçu en août 2015 en Grèce où il embarquait pour l'Italie. Incarcéré à Fleury-Mérogis.
- Mohamed Abrini: a aidé les assassins du 13 novembre 2015 et du 22 mars 2016 à Bruxelles. Après avoir été condamné plusieurs fois pour de multiples délits de droit commun, il est parti en Syrie. Son frère y a trouvé la mort. Fiché par les services belges, il a été arrêté et est incarcéré en Belgique.

Comme vous le voyez, tous ces assassins étaient connus des services de renseignement. Tous délinquants, ils ont, pour la plupart d'entre eux, fréquenté les camps d'entraînement en Syrie. Malgré tout cela, ils ont pu voyager plutôt librement en Europe sans vraiment être inquiétés. Combien y a-t-il de spécimens de ce genre qui aujourd'hui vont et viennent au milieu de nous? 20 000 fichés S nous dit-on, sans compter les usines à monstres qui fonctionnent un peu partout au Moyen-Orient et utilisant les flux migratoires incontrôlables dans l'état actuel de la législation européenne, pour s'introduire en Europe. Une fois leur régularisation effectuée, il leur suffira de sortir du bois!

Certains sont même connus pour n'attendre que le bon moment pour passer à l'action. Mais que font-ils en liberté, bon sang? Pour ne citer que quelques noms, trouvez-vous normal qu'un jour, marchant avec vos enfants dans une rue, vous puissiez croiser des individus comme:

- Farouk Ben Abbes: bien connu des services de police, c'est lui qui avait été pris en 2009 en possession d'une carte mémoire contenant les éléments nécessaires pour faire sauter le *Bataclan*. Il est aussi connu pour ses relations étroites avec les frères Mérah et Kouachi. Ce sinistre individu était assigné à résidence à Toulon. Transféré dans l'Aube, à Brienne-le-Château, il a été condamné à 3 reprises pour violation de son assignation à résidence. Un jour, il frappera, je vous le dis!
- Djamel Beghal: c'est lui qui a préparé Chérif Kouachi et Amedy Coulibaly pour l'exécution de l'attentat contre *Charlie hebdo*. Déjà condamné à 10

ans de prison en mars 2005 avec 5 co-prévenus, il a été libéré en 2010. De nouveau condamné en 2014 à 10 ans de prison, grâce au système des remises de peines, il devrait sortir aux alentours de 2019. Vu son passé et ses convictions il est quasi certain qu'on le retrouvera impliqué dans un attentat.

- Marouane Benhamed: islamiste algérien membre du GIA. Condamné à mort dans son pays, il a été placé sous un statut particulier par la France, ce qui lui permet de rester caché dans une petite ville du sud. Déjà condamné en France à 10 ans de prison pour avoir commis des actes terroristes, avec 25 autres musulmans. Il est impossible de l'expulser vers l'Algérie car il y est condamné à mort. Il pointe 4 fois par jour à la gendarmerie de la ville où il est assigné à résidence. Le dernier pointage étant à 18 heures, je vous laisse imaginer comment il peut très bien occuper ses soirées et ses nuits, sans être dérangé.
- Walid Bouraya: islamiste reconnu qui tient une épicerie hallal rue Jean Jaurès à Brest. Reconnu coupable par la justice française de vouloir partir en Syrie pour combattre et tuer. Il a ouvertement manifesté sa joie lors des attentats du 13 novembre. Ayant reçu l'ordre de l'État islamique de tuer des Français, il est assigné à résidence de 20 heures à 6 heures du matin. D'aprèsvous, que fait-il de ses journées?
- Kamel Daoudi: condamné pour avoir voulu tuer plusieurs employés d'un consulat américain, ce membre

d'*Al-Qaïda* vit à Carmaux en France. Il doit pointer 3 fois par jour, le dernier pointage étant à 17 h 45. Ensuite, que fait-il?

- Mohamed Khattabi: imam de Montpelier. Il repère, sélectionne et prépare des jeunes à combattre pour Allah. Condamné avec son épouse Nadia Mallem pour escroquerie aux prestations sociales, travail au noir, fraude fiscale, blanchiment et recel le 18 mai 2016. Aujourd'hui, il est l'imam et le recteur de la mosquée (salafiste) Aicha de Montpellier.
- Rachid Raffa: Marocain, installé à Metz. Reconnu comme dangereux, membre d'*Al-Qaïda* ayant sévi au Maroc, il fait l'objet d'un mandat d'arrêt international émis par son pays pour constitution de bande criminelle en vue de commettre des actes terroristes. Les autorités françaises l'ont assigné à résidence en Martinique avec, bien sûr, contrôle judiciaire. Le 27 juillet 2017, il ne s'est pas présenté à la gendarmerie. Où est-il? Que prépare-t-il et avec qui?

Je pourrais continuer comme cela pendant des pages et des pages. Pensez qu'ils sont 20 000 fichés S et, c'est évident, des centaines parmi eux sont prêtes à passer à l'action. Ce n'est qu'une question de temps. Nos services de sécurité sont complètement débordés et comment pourrait-il en être autrement quand on sait qu'il faut en moyenne une dizaine d'agents pour surveiller un seul de ces individus 24 heures sur 24! Nos prisons sont pleines,

notre système judiciaire est débordé et notre pouvoir politique dépassé par l'ampleur du problème. Demain, ce sera pire, il suffit de regarder l'évolution du nombre de fichés S pour s'en convaincre. C'est exponentiel!

Pour aggraver le tout, ce mouvement ne concerne pas que la France. À travers l'Europe, tout ce beau monde se déplace, jusqu'en Irak ou en Syrie, nos frontières étant de véritables passoires. Comme si cela ne suffisait pas, combien de terroristes potentiels se dissimulent dans le flot ininterrompu de migrants arrivant en Europe? Quant à ceux qui ont sévi en Syrie, parfois dès l'âge de 12-13 ans, que va-t-on en faire? Les autoriser à rentrer sous prétexte de repentirs pour la plupart simulés? Toutes ces questions ne peuvent rester sans réponse car la vie de nos enfants en dépend.

Alors, inlassablement, je me bats, et je ne vous écrirai jamais assez combien, c'est dur, d'autant plus que tout est fait pour vous anesthésier. Jamais nous n'avons été à une époque où l'apparence est aussi éloignée de la réalité. À longueur de chartes et de slogans on nous explique que la parole libère, qu'il faut communiquer, aller vers l'autre, et en même temps, le champ de ce qui est autorisé diminue comme neige au soleil. Visionnez certains films ou spectacles des années 80 et interrogezvous. Pensez-vous que des artistes comme Coluche, Thierry Le Luron ou Pierre Desproges auraient accès à l'antenne aujourd'hui? *Quid* de films comme *Les Valseuses* (1974) de Bertrand Blier ou des *Aventures de*

Rabbi Jacob (1973) de Gérard Oury? C'est certain, la liberté d'expression dans notre pays n'est plus qu'un lointain souvenir, écrasée chaque jour un peu plus par une bien-pensance imposée par un capitalisme mondialisé tellement puissant qu'il en arrive à exiger le contrôle de la parole - donc des esprits. Alors, en plus de toutes les accusations, menaces et peurs qui vont avec, je dois, même en écrivant, marcher sur des œufs. Oui, bien sûr, ce livre est plus libéré, du moins tel que je le travaille aujourd'hui avec Bruno-Laurent, mais qu'en sortira-t-il au final? La bataille avec l'éditeur risque d'être rude pour imposer ce que je considère comme indissociable de ce récit et de la grande part de ma souffrance qu'il porte. Dans le quotidien, je fais tout pour m'exprimer régulièrement, par mon blog www. patjar.fr, mon compte Facebook, et Twitter, du moins avant que mon compte ne soit clôturé - eh oui, vous lisez bien: « clôturé » car pas assez « vous n'aurez pas ma haine » il faut croire.

J'avais un compte Twitter ouvert depuis pas mal d'années (patoche599). Au mois d'août 2018, j'en ai ouvert un second dans le cadre de ma lutte contre le concert de Médine au *Bataclan* Patrickjardin3. Très rapidement, ce compte a attiré autour de dix mille *followers*. Pendant tous ces mois, j'ai pu mesurer le formidable soutien dont je bénéficiais et je tiens à remercier toutes celles et ceux qui, à travers leurs mots, ont su trouver le chemin de ma reconnaissance. Dans les

moments les plus difficiles, leur soutien fut si précieux. J'ai vu aussi à quel point les gens sont lucides sur la situation actuelle et combien ce que je dénonce trouve son écho auprès d'eux. C'est certain, je suis loin d'être seul à mesurer le danger mortel pour notre société que représente l'islamisation en cours de notre beau pays! Mais tout cela était trop beau ou, j'en suis certain, trop dérangeant aux yeux de ceux qui font tout pour vous aveugler!

Et, bien sûr, ça n'a pas loupé, comme j'ai commencé à vous le raconter page 42, un idiot utile de plus: Nicolas Hénin est sorti du bois! Sincèrement, j'en suis à me dire que, si celui-là était resté en Syrie (où il a été pris en otage - du moins c'est ce qu'il veut faire croire), tout aurait pu être différent. Quand je le vois aujourd'hui se plaindre d'être soi-disant victime de plus de vingt mille messages au mieux réprobateurs, au pire menaçants, je regrette tous les jours de ne plus être en capacité d'en ajouter un de plus. Oui, vous venez de comprendre, c'est cet individu sans vergogne et sans principe qui est à l'origine de la fermeture de mon compte Twitter! Ensuite, ce ne fut qu'une course-poursuite entre la censure et moi à travers deux autres comptes, dont celui de mon oncle que j'ai pu utiliser quelque temps dans l'espoir de ne pas être coupé de mes nombreux alliés. Aujourd'hui, fini, plus aucun moyen sauf celui juridique de poursuivre Twitter France pour obtenir réparation.

La question demeure donc: que faire, par quels

moyens avancer mon but étant, une fois ce livre publié, de ne pas me laisser enfermer dans le rôle d'anti Antoine Leris que l'on ressortirait à chaque anniversaire célébration de l'horreur du 13 novembre 2015.

21h40 - 0h23

Le football est ma passion. J'y joue depuis l'âge de 12 ans, imaginant alors que j'en ferai mon métier. Mais la vie en décida autrement...

Je me suis pourtant battu pour que ce rêve se réalise. Si je ne suis pas allé au but, j'en ai quand même marqué un nombre certain en sélection régionale. Aujourd'hui, à 66 ans, je m'entraîne encore deux fois par semaine et joue souvent le dimanche. J'adore ça mais, jamais je n'ai imaginé que l'enchaînement infernal qui allait me foudroyer, aurait un match de foot comme point de départ.

Vendredi 13 novembre 2015.

20 h 30. France-Allemagne. Quelle affiche, au Stade de France en plus, ça va secouer! Bien sûr, comme des millions de Français, je suis devant mon écran de télévision, prêt à vivre un grand moment de sport.

L'Allemagne, championne du monde bientôt battue?

21 h 17. L'équipe de France fait tourner le ballon pour trouver une solution dans la défense allemande. Soudain, une explosion. Une légère clameur se fait entendre dans le public, en même temps que quelques sifflets. Je ne comprends pas, mais il se passe quelque chose. C'est quoi cette détonation, un pétard? Une de ces grenades que des supporters irresponsables introduisent à l'intérieur des stades malgré les interdictions?

21 h 19. Seconde détonation. Même réaction du public. Le joueur français Patrice Evra est en possession de la balle à l'est de la pelouse, du côté des déflagrations. Il semble ne pas comprendre ce qui se passe, interroge du regard, puis effectue une passe en retrait. Poussés par le public, les Bleus marquent un but, puis pause. Mais que se passe-t-il donc? Au moment du tir, je crois avoir entendu des sirènes: pompiers? Ambulances? Police?

21 h 23. Le match reprend. Je suis tendu. Que s'est-il passé? Le public entonne un « *Aux armes, nous sommes les Français* », ils poussent leur équipe. Les Bleus marquent une seconde fois.

21 h 25. Comme des millions d'autres téléspectateurs, je vois François Hollande se lever et quitter le stade, il est exfiltré par son service de sécurité. Quelque chose se passe, maintenant, j'en suis certain! On apprend que des forces de police se déploient autour du stade, mais que nous arrive-t-il, bon sang? Puis un « il n'y aura pas d'interview suite à des événements graves

qui se déroulent dans l'enceinte du stade ». Tentative d'assassinat du Président Hollande? Sur l'écran défilent des scènes surréalistes. Les spectateurs sont dirigés sur les pelouses, certains montent sur les poteaux de but pour mieux se rendre compte de la situation. Je me lève de mon canapé, les yeux rivés sur l'écran. Les gens sont comme figés, cela accroît mon inquiétude. C'est comme en mer, ce calme qui précède la tempête. L'évacuation du stade est autorisée, cela part dans tous les sens, mais les gens ne paniquent pas. C'est incroyable, du jamais vu, en plus, le journaliste sportif s'est mué en envoyé spécial. Soudain:

- 21 h 40. « Prise d'otage en cours au *Bataclan* ». J'ai compris tout de suite. Ces mots sont gravés dans ma mémoire. C'est le choc: « *Mon Dieu, Nathalie.* » Je me rue dans la chambre où Valérie, ma compagne, regarde un autre programme.
- Valérie, un attentat, au Bataclan, et Nathalie y est ce soir!
- 21 h 42. À cette minute je sais qu'il est arrivé quelque chose de grave à ma fille. Je me reprends. Non, ce n'est pas possible, tout va si vite dans ma tête. J'essaye de réfléchir, de penser. Bon Dieu, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé. Elle, l'éclairagiste de la salle, où est-elle en ce moment? Blessée? Prise en otage? Je pense: « Ne pas paniquer, ce n'est pas possible. » Une sonnerie, puis deux, trois, sa messagerie, sa voix enregistrée. Je laisse un message: « Rappelle-moi tout de suite. » Un espoir,

nous nous étions parlé plus tôt dans la journée autour de midi. Je veux reprendre le dessus, raisonner. Non je n'ai pas rêvé, elle m'a bien dit tout à l'heure, qu'elle ne travaillerait pas au *Bataclan* ce soir si je rentrais à Lille, car elle allait participer au concert des *Fatals Picards* à Denain le lendemain.

Mon téléphone sonne, c'est mon fils, j'aurais tout donné pour que... mais c'est lui. Il est bien sûr inquiet pour sa sœur autant que moi. Je le rassure, il ne doit pas ressentir que, moi aussi, j'ai peur. Puis c'est le tour de mon frère, de la famille, des amis, des voisins. Répéter toujours la même chose! Chaque appel, j'espère, mais non rien. Il n'y a qu'une seule voix que je veux entendre. Je donnerai tout pour ça. Ce silence-là au milieu du reste, tous ces appels, j'étouffe. Valérie est là, impuissante!

21 h 50. Je suis dans le Sud, à 800 km de Paris. Mon fils, lui, y habite. Il me rappelle, il n'y tient plus et va d'un coup de moto filer au *Bataclan*. Bloqué par les forces de sécurité, il ne peut pas s'approcher, tout est bouclé. Impossible de recueillir la moindre information. Il m'appelle, il se sent tellement impuissant. Comment rester planté parmi tous ces gens qui sont là, piqués à attendre? Loïc me rappelle à nouveau, il va faire le tour des hôpitaux les plus proches. Moi, abasourdi par le choc, je ne perds pas de vue mon écran de téléphone. Je n'espère qu'une seule chose: un appel de Nathalie.

22 h 20. Loïc me décrit ce qu'il voit, une ville en

état de siège, traversée par des véhicules de pompiers, des ambulances, des voitures de police, toutes sirènes hurlantes. Le chaos? À la télévision, les mêmes scènes.

23 h 30. Toujours rien, pas d'appel de Nathalie, mon angoisse monte. J'échafaude autant de scénarios que mon imagination me le permet, je m'accroche à ce que je peux. Aux infos, la tension est maximum, si tout le monde pressent un drame sans précédent, les visages graves restent calmes. Les images continuent d'illustrer ce que mon fils m'a décrit. Je me sens encore plus impuissant. Prendre la route tout de suite? Non, j'attends, les minutes semblent longues comme des heures. Toujours pas d'appel de ma fille, je pourrais paniquer, mais non, je suis fort, je m'acharne à garder mon sang-froid, c'est si dur.

00 h 18. La BRI, enfin rapatriée de Saint-Denis donne l'assaut

00 h 23. Les terroristes ont été abattus. Des policiers, pourtant des durs à cuire, ressortent du *Bataclan* en vomissant. Pourquoi? Qu'ont-ils vu? Que s'est-il passé à l'intérieur, dans la salle?

Je ne ferme pas l'œil de la nuit.

Samedi 14 novembre 2015.

Tôt le matin, nous prenons la route, direction Paris. Ma fille et mon fils ont besoin de moi, et moi d'eux. Nous roulons, vite. Mon téléphone sonne, *France 3*.

- Monsieur Jardin? Votre fille est gravement blessée

mais elle est vivante. Tout en moi remercie le ciel, mais je me reprends tout de suite.

- Mais, d'où tenez-vous ces informations? Savez-vous dans quel hôpital elle est?
- Heu, j'ai parlé avec un médecin, Patrice Peloux, il connaît un membre du groupe Marcel et son Orchestre qui connaît bien Nathalie puisqu'ils travaillent souvent ensemble. C'est lui qui m'a dit pour votre fille.

Je ne suis pas convaincu par ses explications, quelque chose me dit que... Mon naturel méfiant? Pourtant, j'aurais tout donné pour ne pas être assailli par ces doutes, si seulement c'était vrai! Nouvel appel, Bernard Gérard, le maire de Marcq-en-Baroeul. Comment s'est-il procuré mon numéro car je ne le connais pas plus que cela? Pour lui, Nathalie est gravement blessée mais vivante. Il me dit avoir eu l'info par *France 3*, mais pour moi, elle n'est pas fiable

- S'il vous plaît, M. Gérard, ne vous fiez plus aux journalistes.

Je n'y tiens plus et tout en roulant, je décide d'appeler qui je peux pour aller à la source de cette information que, par instinct, je ne veux pas croire. Quelques appels et j'obtiens le numéro de ce musicien du groupe *Marcel et son Orchestre* qui aurait dit que... Je lui parle, il confirme et me donne le téléphone de Patrice Peloux, le médecin. Je l'appelle, il dément. Il a vu beaucoup de blessés, mais pas Nathalie. Je sens que je pourrais perdre pied, mais je m'accroche, pourtant

l'angoisse est là, en moi! Valérie ne sait pas quoi dire, nous regardons devant nous, la peur de croiser nos regards et d'y lire l'impensable? Je ne sais pas.

J'ai rappelé le journaliste de *France 3*. Je ne citerai pas son nom. Qu'il reste dans ce néant d'où il n'aurait jamais dû sortir. Des journalistes comme lui, cela ne devrait pas exister!

Enfin, nous arrivons aux abords du *Bataclan*, mais tout est bloqué par un impressionnant cordon de sécurité. Rien n'est possible et nous sommes orientés vers la cellule de crise, installée à l'École militaire. Accueillis par les militaires, nous sommes dirigés vers une énorme salle où sont regroupés toutes celles et ceux qui recherchent parents, enfants ou amis. Mon fils et sa fiancée sont là, décomposés. Nous sommes rapidement pris en charge et quasi mécaniquement j'énonce nom, prénom, lien de parenté avec la disparue, adresse, numéro de téléphone, le mien et celui de ma fille, sans oublier ses signes physiques distinctifs.

Je comprends alors que ma vie et celle de ma famille sont en train de basculer.

Assommé, je regarde autour de nous. J'entends à peine ce fonctionnaire étranger à ma détresse. Debout, devant moi, il fait du mieux qu'il peut avec ce qu'il a. Je mesure l'incroyable degré d'impréparation des structures supposées nous venir en aide. Oui, nous allons être hébergés, oui, nos repas vont être pris en charge, mais qu'est-ce que j'en ai à faire? Tout autour,

désarroi, abattement et impuissance se lisent dans les visages quelle que soit la justification de leur présence dans ce lieu. Pourquoi ne comprennent-ils pas que la seule chose qui compte, la seule, c'est de savoir où est ma fille. Le reste, les psychologues ou les prises en charge matérielles de tout ordre n'effacent pas l'inhumanité de toutes ces procédures! Quant au sens pratique, sont-ils débordés à ce point-là, noyés par l'inconcevable devenu réalité? Tous, nous sommes plongés dans le cauchemar, paralysés. Je pense à Coluche et à sa tirade qui, en d'autres circonstances, nous aurait fait rire « Tu les envoies dans le Sahara, ils vont chercher où ils peuvent du sable. » C'est exactement ce que je ressens. Il est 18 heures.

Là, je comprends que c'est sur nous-mêmes, et uniquement sur nous-mêmes, que nous devons compter!

Mon frère appelle. Je ne peux que lui faire part du flou au milieu duquel on nous laisse nous débattre. C'est insupportable d'attendre ici. Nous décidons de nous rendre dans tous les hôpitaux réquisitionnés pour accueillir les centaines de victimes blessées dont les médias parlent. Le chemin de croix commence et, comme l'enfer, il est pavé de bonnes intentions! Comment faire comprendre à ceux qui, trop nombreux m'appellent, qu'ils m'empêchent de me concentrer sur la seule et unique chose qui compte: retrouver Nathalie. En plus, cette sonnerie, c'est peut-être elle. À chaque appel, que je sais pourtant amical, mon espoir de parler

à ma fille s'amenuise un peu plus. Pour ne pas sombrer, je dois bander mes forces. Le jour où se produira un autre *Bataclan*, ou pire encore, vous qui lisez ces lignes, n'encombrez pas par vos appels cette femme ou cet homme de vos amis que le destin vient de frapper!

Nous ne sommes pas les seuls à avoir compris qu'il fallait se débrouiller par nous-mêmes. Les standards téléphoniques des hôpitaux parisiens, comme les services d'accueil, sont débordés. Comment gérer un tel afflux? Rien n'a été pensé car qui pouvait imaginer qu'un jour, une ville comme Paris pouvait être frappée par un attentat d'une telle ampleur? Pourtant, rien qu'en Europe:

- -11 mars 2004, Madrid: **191 morts, 2000 blessés**.
- − 7 juillet 2005, Londres: **56 morts, 700 blessés**.
- − 7 janvier 2015, Paris: **17 morts, 5 blessés**.

Qui seront suivis après celui du 13 novembre 2015 à Paris par:

- 22 mars 2016, Bruxelles: **32 morts, 340 blessés**.
- 14 juillet 2016, Nice: **86 morts, 434 blessés**.
- 19 décembre 2016, Berlin: **12 morts, 56 blessés**.
- 23 mai 2017, Manchester: 22 morts, 59 blessés.

C'est pour qui le prochain attentat de grande ampleur? Ceux qui nous gouvernent font-ils vraiment tout ce qu'il faut pour nous protéger contre la barbarie islamique? Est-on certain qu'ils s'attaquent bien aux racines de ce fléau? Pour ma part, je doute, d'autant

plus que, première capitulation, ils ont avoué leur impuissance devant des « actes isolés »:

Pour eux et leurs affidés, ces « actes » sont provoqués par des « déséquilibrés », des « petits délinquants tombés dans la radicalisation » ou, pire encore, des « victimes de l'islamophobie nauséabonde des colonisateurs mal repentis que nous sommes tous »! Et, qu'arriverait-il si, dans les 13 prochaines années, des chrétiens ou des juifs radicalisés tuaient 432 hommes, femmes et enfants majoritairement musulmans et en blessaient 3622 autres?

Les hôpitaux n'ont pas fini d'être débordés!

Pris dans un tel drame, arrive un moment où nous n'en pouvons plus. Voici 24 heures que je suis sans nouvelle de ma fille. Il est 22 heures, retour à l'hôtel. Impossible de fermer l'œil. Seul, dans le noir, je pleure en silence pour ne pas réveiller Valérie qui, épuisée, s'est endormie instantanément. Les images défilent dans ma tête. Je revois la naissance de Nathalie, ses premiers pas, guidés par moi, ses premiers mots, ce premier « papa » – je revois tout comme si c'était hier. J'entends encore les cris et les rires lorsque je lui ai appris à nager. Son adolescence semble là, si proche, mais aussi sa douleur à la mort de sa mère partie si tôt, ce 18 juin 2004. Et quand elle a reçu son diplôme de l'École française d'attaché de presse, elle était radieuse, pleine de vie. Aujourd'hui, je pleure.

Pour la première fois de ma vie, j'ai peur. Et si elle

était décédée?

Je ne veux pas y croire, notre famille a déjà été tellement éprouvée par le sort! Et si, blessée, elle restait infirme? Tout cela se mêle dans ma tête, tout s'y bouscule, jusqu'aux bouffées de colère, puis de haine contre ces pourritures de terroristes. Si, à ce moment-là, on m'avait mis au courant de la raison pour laquelle des policiers vomissaient en sortant du *Bataclan*, j'aurais perdu pied. Comment a-t-on pu en arriver là?

Les politiques? Giscard et son regroupement familial? Mitterrand et ses secrets? Sarkozy et son *karcher*, lui qui s'est toujours satisfait de déclarations sans jamais vraiment passer à l'action si ce n'est, au nom de je ne sais quelle raison, plonger la Libye dans le chaos. Quant à Hollande, qui paraissait ahuri sur les images prises au Stade de France, il a vite compris comment en tirer profit.

Tous responsables?

Dimanche 15 novembre 2015.

Deuxième nuit sans sommeil. Je suis fatigué. Avec Valérie, nous cochons les uns après les autres les hôpitaux que j'ai contactés, puis ceux que nous devons encore appeler. Il nous faut éviter les doublons, je pense aux standardistes et aux personnels d'accueil, tous mis à rude épreuve! Épuisés, ils vous rembarrent à la moindre erreur, et comment leur en vouloir? Nous avançons sur

notre liste lorsque mon beau-frère m'appelle. Un de ses amis qui travaille à la direction de la police de Lille a retrouvé Nathalie et il me donne le nom de l'hôpital où elle est. Je regarde ma liste et vois que j'ai déjà appelé cet établissement de la région parisienne. Un espoir? J'appelle.

– Monsieur, vous m'avez déjà appelé. Je vous confirme que votre fille n'est pas chez nous. Arrêtez, s'il vous plaît, de nous déranger, nous sommes débordés.

Je raccroche, rappelle mon beau-frère. Incrédulité.

12 h 14. Je suis avec Valérie sur le quai. Nous attendons mon frère Thierry, qui m'a proposé de venir nous aider dans nos recherches. Deux nuits et presque deux jours se sont écoulés depuis la disparition de Nathalie. J'ai perdu le sommeil. Est-elle en vie, blessée, à quel degré? Ce que je sais, c'est que son portable ne répond pas, mais cela ne veut rien dire. S'accrocher, oui, il faut s'accrocher à l'idée que quelque part, elle a été recueillie, amnésique ou alors dans le coma. Combien d'hôpitaux avons-nous appelé ces dernières trente-six heures? Rien. Pas plus de succès du côté du standard d'urgence mis à disposition des centaines de parents, enfants, amis qui eux aussi recherchent un proche... Je suis épuisé. Je regarde mécaniquement mon écran de téléphone car c'est de là que viendra certainement cet appel qui fera basculer ma vie dans un sens ou dans l'autre!

Mais l'espoir fait que je reste debout.

Mon frère arrive sur le quai, accompagné par Carole, sa compagne. Je vois la tension sur leur visage, eux aussi sont bouffés par l'angoisse. Il nous faut respirer un peu, c'est si dur, jamais je n'aurais imaginé il y a encore quarante-huit heures que nos vies basculeraient à ce point. Nous décidons d'aller déjeuner, pas besoin de réfléchir, en face de la gare, la Brasserie le *Terminus Nord*. Nous marchons vers la sortie quand sur notre gauche un attroupement, des caméras, je vois Valls. Entre lui et moi, une vingtaine de mètres.

 Je dois aller lui parler car il va m'aider à retrouver ma fille.

Thierry tente de me retenir.

- Arrête, tu es fou, tu vas te faire mettre en prison, tu es cinglé.

Je ne lui ai même pas répondu. Je pars directement et fends le cordon de sécurité me retrouvant nez à nez avec Valls. Il est extrêmement surpris de retrouver un inconnu face à lui. Je suis énervé, rouge de colère. Cinq centimètres nous séparent. J'ai littéralement fondu sur lui, comme un pilier de rugby. Et si j'avais été un autre de ces cinglés d'islamistes, que se serait-il passé? Heureusement...

– Mais qu'est-ce que c'est que ce pays? Ça fait quarante-huit heures que je cherche ma fille, il n'y a pas moyen d'avoir de nouvelles de ma fille.

Les premiers mots de Manuel Valls:

– Monsieur, pas devant les caméras, s'il vous plaît.

Très vite, la sécurité réagit, veut me neutraliser, m'écarter. Valls les stoppe:

- Messieurs, laissez-le parler.

Tout autour, les caméras continuent de tourner.

– Monsieur Valls, je ne comprends pas que vous ne nous donniez pas votre démission, vous nous devez la sécurité et manifestement, vous n'êtes pas capable de le faire.

Derrière lui, en retrait sur la droite, Bernard Cazeneuve et Jean-Yves Le Drian assistent à la scène. Je me calme, Manuel Valls me dit:

– Monsieur, je vais vous mettre entre les mains de mon meilleur conseiller, il va mettre tous les moyens en place pour retrouver votre fille.

Il s'en va, continuant sa tournée des lieux sensibles de la capitale. Toutes les caméras le suivent. Le « meilleur » conseiller s'approche alors de moi, me demande mon nom et mes coordonnées.

- Monsieur Jardin, je vous rappelle dans la journée.
 Effectivement, il m'a rappelé le soir à 22 h 45.
- Monsieur Jardin, on a identifié tous les blessés, votre fille n'est pas parmi eux. Il y a de fortes probabilités qu'elle soit décédée.
 - Je le sais depuis vingt minutes.

À cet instant, je voulais lui faire sentir qu'il n'avait servi à rien. Je le savais depuis quinze minutes car, à l'École militaire de Paris, il y avait une grande salle d'urgence où étaient centralisées toutes les informations concernant les victimes. Là, leurs parents, enfants et amis attendaient. Une imprimante crachait du papier toutes les quinze-vingt minutes. C'est à 22 h 20, ce dimanche 15 novembre, qu'un homme s'est avancé vers moi:

 Monsieur, on a identifié tous les blessés, votre fille n'en fait pas partie, il y a donc quatre-vingt-dix-neuf pour cent de probabilités qu'elle soit décédée.

Le « meilleur » conseiller de Valls ne m'avait donc rien appris. C'est plus tard dans la soirée qu'il allait m'aider.

L'échange avec Valls à la gare du Nord allait être repris par de nombreuses chaînes, tout est encore visible sur YouTube. Thierry ne fut pas étonné, il me connaît, Valérie et Carole restent silencieuses. Le tout n'avait pas duré plus de quatre minutes.

Après avoir rapidement déjeuné, nous reprenons les recherches et établissons une nouvelle liste d'hôpitaux que nous n'avons pas encore appelés, ceux que nous avions contactés, ceux qui devaient nous rappeler, en commençant par les plus lointains. Je ne me souviens même plus de leurs noms, nous en avons joint tellement. Rien. Pour les autres, les plus proches, nous y allons car je les ai tellement appelés, je n'ose plus. Avec le recul, je me dis que c'était certainement inutile, mais comment rester passifs à attendre qu'un coup de téléphone transforme votre vie en cauchemar? Je comprends la lassitude des personnels d'accueil, qui, de visu ou par téléphone devaient répondre à tous ces appels, parfois

répétés. Rien n'est prévu à leur niveau, ils font ce qu'ils peuvent avec les moyens du bord. Côté État, une cellule de crise est mise en place. Je comprends qu'ils sont débordés car il faut attendre longtemps pour les joindre. Au bout d'une heure de patience, on vous demande:

- Pouvez-vous décrire votre fille?
- Quels sont les endroits où vous l'avez cherché?

J'espère que de nouvelles procédures sont aujourd'hui en place. Qu'arriverait-il si, un jour, il y avait cinq mille morts? J'ai posé la question à Valls. Elle est restée sans réponse.

Nous, nous sommes restés 48 heures sans nouvelle! Pourquoi ne pas avoir demandé à des inspecteurs de la police judiciaire de faire photographier les visages des morts? Leur transmission à la cellule de crise de l'École militaire nous aurait permis de les identifier et ainsi d'abréger notre calvaire. Bien sûr, cela peut paraître choquant, mais c'est bien pire de nous avoir laissé deux jours et deux nuits dans le vide. L'attente, c'est inhumain, vous n'imaginez pas ce qui peut nous passer par la tête. On ne sert à rien, on se pose mille questions.

Moi, j'aurais préféré savoir, même si on sait aujourd'hui que tous les visages n'étaient pas reconnaissables.

En fin d'après-midi, Valérie et moi raccompagnons mon frère et sa compagne à la gare, puis visites aux hôpitaux les plus proches. Rien. Ne sachant plus quoi faire, retour à la cellule de crise. Il est 19 h 30. Le calvaire de l'attente allait encore durer trois heures.

La cellule de crise se trouve dans une grande salle au milieu de l'École militaire. Après nous avoir demandé nos papiers d'identité, on nous y amène en bus. On nous y sert des sandwiches, des boissons, du café. Autour de nous, des gens pleurent, d'autres, hagards, attendent. Le désarroi se lit sur tous les visages. Tous sont abattus mais calmes. Aucune révolte, nous venons tous de prendre un tel coup. Comment tout cela avait-il pu arriver? Il y a des gens de tous les milieux, de toutes les religions, catholiques, juifs, musulmans, de toutes origines. Tout est si calme.

Parmi nous circulent des personnels civils et militaires, même haut gradés, qui essayent de nous remonter le moral. Un général, dont j'ai oublié le nom, vient me parler.

– Hollande se demande s'il ne va pas faire une intervention terrestre en Syrie. Nous essayons de l'en dissuader car on a des engins complètement obsolètes, on n'a pas les moyens, pas d'argent pour les réparer. Ce sera un suicide que d'envoyer des soldats là-bas.

Ses propos me marquent. Il y a aussi la Croix Rouge, des bénévoles dévoués et des psychologues, mais que peuvent-ils faire? Je ne me vois pas demander l'aide d'un psy. À ce moment-là, j'ai d'autres préoccupations. L'ambiance est lourde.

Entre-temps, mon fils Loïc, accompagné par trois de ses copains, nous rejoint. Nous attendons, il n'y a rien d'autre à faire. Nous avons appelé partout, à multiples reprises y compris au moins trente fois le portable de Nathalie. De leur côté, certains de ses amis la cherchent dans tous les endroits où elle aurait pu être. Rester là, c'est espérer savoir enfin la vérité, quarantequatre personnes restent non identifiées à ce moment-là. Peut-être Nathalie est-elle parmi elles? Et puis, je ne me vois pas repasser une nuit blanche à l'hôtel, et de toute façon, arrivés à un tel point, on ne sait plus quoi faire. Je me dis qu'il ne reste que deux possibilités: soit elle est blessée sans être identifiée, soit elle est décédée.

Chaque fois que l'imprimante crache du papier, de nouveaux noms sortent. Nous savons que telle personne est à tel hôpital, que telle autre est à tel endroit. Les chances de revoir ma fille vivante s'amenuisent à chaque nouveau nom, mais je veux y croire. Je tourne en rond. Puis quelqu'un s'avance vers moi. Cet homme sait qui je suis puisqu'à de multiples reprises, je suis allé demander au guichet derrière lequel se trouve l'imprimante s'ils avaient du nouveau. Je suis debout, je veux croire qu'il vient m'annoncer que l'on vient d'identifier Nathalie parmi les blessés.

Là, tout s'effondre. Je regarde mon fils, il a compris. Je sais aujourd'hui qu'il avait moins d'illusions que moi. Dix minutes plus tard, mon téléphone sonne. C'est le « meilleur » conseiller de Valls.

Ce qu'il m'a dit, ce que je lui ai répondu, vous le savez.

- Je veux voir ma fille ce soir. Il me répond que ce n'est pas possible.
 - − Je m'en fous, je veux voir ma fille, j'insiste.

Il me dit qu'il me rappelle, il va voir s'il peut faire rouvrir l'institut médico-légal. Une trentaine de minutes plus tard, il me donne son accord.

L'institut médico-légal est dans le quartier Montparnasse. Nous sonnons. Un homme nous ouvre. Nous prenant certainement pour des cinglés, il refuse de nous laisser entrer.

- Appelez votre patron, il y a le conseiller de Manuel
 Valls qui m'a dit que je pouvais venir reconnaître le corps de ma fille.
 - Vous n'avez qu'à revenir aux heures d'ouverture.
 - Non, non, appelez votre patron.

Il nous laisse dehors dix minutes puis revient, nous laisse entrer puis nous demande de l'attendre dans une salle car il a quatorze alarmes à couper. Nous attendons une quinzaine de minutes, puis le patron de l'institut arrive. Il ne me semble pas très content que je fasse rouvrir son établissement en pleine nuit. Il me confirme que je vais voir ma fille. Il est suivi par une femme médecin légiste, elle-même précédant deux personnes de la Croix Rouge. Je me demande à quoi elles pouvaient bien servir. Ensuite, on nous dit d'attendre l'arrivée de deux officiers de la police judiciaire car obligatoires pour reconnaître le corps. Nous attendons vingt minutes de plus.

Le médecin légiste revient alors vers moi.

- Nous allons vous présenter un corps, vous verrez si c'est votre fille.
- Vous savez, quand même, ma fille a des tatouages aux bras, c'est facilement reconnaissable. Est-ce que cette personne, enfin ce corps, en a?

Elle me répond oui.

Nous nous dirigeons vers une salle, assez sombre d'ailleurs. Au fond, il y a une grande vitre et une deuxième salle derrière cette grande vitre, elle, très éclairée. Ma fille est sur une table. Là, je leur en veux, je pense:

– Mais putain, cela fait quarante-huit heures que je cherche ma fille, et vous ne m'avez pas sorti quinze corps, mais un, le sien! Vous êtes des incapables, vous auriez pu m'éviter le calvaire que je vis depuis deux jours et deux nuits.

Depuis combien de temps ces gens devant moi savent-ils que ce corps est celui de Nathalie Jardin?

Je ne peux l'approcher. Derrière cette grande vitre, le corps de ma fille allongé sur cette table, si près. Je ne peux même pas lui faire un bisou, l'embrasser.

Je n'oublierai jamais cette image.

Nous restons devant cette vitre, je ne sais pas combien de temps. Au bout d'un moment, je décide de partir. Nous sortons de la pièce sombre, je me retourne plusieurs fois, puis il faut signer les papiers. Nous partons, je conduis, j'y arrive encore, il est 23 h 45. Je

reconduis mon fils chez lui, puis l'hôtel, nuit blanche, bien sûr. Le lundi matin, nous rentrons à Lille.

Une fois de retour, je contacte l'entrepreneur de pompes funèbres. Je sais qu'il va devoir faire la toilette funéraire de ma fille. Je lui demande donc qu'il me dise, une fois celle-ci terminée, où sont les impacts de balles sur son corps car son visage était intact, ses bras aussi. Je n'ai jamais eu la réponse car, sur décision venue de haut, c'est l'institut médico-légal qui s'est chargé des toilettes funéraires des victimes. Nous avons récupéré les corps de nos enfants dans des cercueils fermés.

La honte du 10 novembre 2019

Nous sommes le dimanche 10 novembre 2019. Je devais participer devant *CNEWS* à une manifestation pour défendre Éric Zemmour vilipendé par la gauche et la droite bien-pensante, suite à ses propos tenus lors de la convention de la droite. Hélas, Éric Zemmour a demandé et obtenu l'annulation de cette manifestation. Je me demande: Pourquoi a-t-il agi ainsi? Mais je pense qu'il avait ses raisons; il n'en reste pas moins vrai que je me suis senti frustré car, dans le même temps, les islamistes et les bien-pensants défilaient contre l'islamophobie! Encore une fois, nous nous couchions devant l'islam! Une fois le premier moment de frustration passé, comme tout un chacun le dimanche soir, je regardais la télévision et, là, un sentiment de honte m'apparut:

cette fameuse manifestation passa à trois jours de la commémoration des attentats de Paris près du bataclan et un crétin du CCIF, nommé Marwan Muhamad, juché sur le toit d'une camionnette, entreprit de hurler Allahu Akbar, repris par les autres manifestants, ceci voulant dire Dieu est le plus grand - expression qui exprime la suprématie de l'islam! Ils ont osé faire cela à 3 jours de la commémoration des attentats ayant fait 130 morts et 485 blessés et nos dirigeants, chargés je vous le rappelle d'assurer notre sécurité, ont laissé faire. Pire, certains hommes politiques que je n'hésite pas à traiter de traîtres à leur pays et de collabos ont défilé avec ces « déchets », ceints de leur écharpe bleu blanc rouge dans les rues de Paris... Comment en sommesnous arrivés là? Comment est ce possible? Qu'arrive-t-il à mon pays et à ses habitants?

Un sentiment de honte, d'écœurement et de haine m'envahit et je me dis qu'il faudra qu'un jour, je ne laisse pas cela impuni, par exemple en organisant une manifestation contre cette secte mortifère qu'est l'islam et à une date importante et significative pour eux comme par exemple l'anniversaire de l'attentat de Christchurch où Brenton Tarant est entré dans une mosquée muni d'armes automatiques faisant 49 morts! Soit la moitié de moins qu'au *Bataclan*.

Je pense que nos dirigeants, en faisant preuve de bienveillance vis-à-vis de l'islam, nous précipitent – volontairement ou pas, cela reste à démontrer – vers la charia car cela est malheureusement le but de l'islam et, pour atteindre ce but tous les moyens sont bons, y compris, si c'est nécessaire, la complicité avec notre démocratie. Tout cela est très bien décrit dans l'excellent livre d'Alexandre Del Valle *Le Projet*.

Post scriptum: Ce livre était pratiquement fini quand j'ai eu la chance de pouvoir rencontrer un ancien responsable des services secret français. Cette personne m'ayant demandé de ne pas dévoiler son identité, je respecterai son vœu et ne dirai jamais son nom. J'ai eu un rendez-vous tout à fait anonyme dans le 16° arrondissement de Paris. J'avais déjà vu cet homme à la télévision mais, là, il s'était déplacé spécialement pour me rencontrer et, à ma demande, nous étions à peine attablés que, de suite, nous avons entamé le sujet qui me préoccupait: le Bataclan. L'homme s'exprime bien, de façon assez volubile, ce qui prouve qu'il connaît bien son sujet et m'indique tout de suite que ces attentats de Paris N'AURAIENT JAMAIS DÛ AVOIR LIEU!

J'accuse le coup car je pense à Nathalie qui aurait, elle, dû être à mes côtés. Il remarque mon embarras et mon désarroi mais je suis là bien évidemment pour savoir TOUTE la vérité. Il m'indique que, pour dénouer le nœud de ces attentats, il faut remonter à l'attentat du Caire du 22 février 2009 ou une jeune Française de 17 ans, Cécile Vannier, a perdu la vie. Dans cet attentat, un citoyen belge dénommé Farouk Ben Abes est interrogé, vu ses relations avec le monde terroriste et sa présence

au moment de l'attentat du Caire sur le sol égyptien. Lors de son interrogatoire, il déclare avoir reçu l'ordre de détruire le Bataclan et de mettre sur pied une attaque dans un train. L'homme que j'ai devant moi m'indique qu'il est prêt à rencontrer mon avocat pour lui fournir TOUS les renseignements qu'il a en sa possession. Il m'indique que, pour les frères Kouachi qui ont perpétré l'odieux crime de Charlie Hebdo, ses services étaient sur le point de les interpeller mais cela n'a pu se faire en raison d'un manque de personnel – Manuel Valls ayant réquisitionné du personnel pour mener une mission en Afrique en vue de sa future élection aux présidentielles de 2018! Oui, vous avez bien lu: ce salopard a privilégié ses intérêts personnels (en l'occurrence, il a mobilisé les services de l'État pour ses intérêts personnels). Résultat: 12 morts et 11 blessés

Ce n'est pas tout: ce très haut fonctionnaire m'indique que ses services ont fourni à Manuel Valls une liste de terroristes, dans laquelle TOUS les terroristes du 13 novembre 2015 figurent. Non impressionné par ce qui était arrivé par sa faute à *Charlie Hebdo*, ce salopard a tout simplement refusé de prêter attention à cette liste invoquant « qu'on ne s'intéresse pas aux informations provenant de Syrie ». Résultat: 131 morts et 485 blessés.

Tout cela à cause de l'ego d'un seul homme. Cela fait beaucoup trop pour vous, Monsieur Valls, j'espère que mes plaintes vous feront payer tous ces meurtres. Certes, vous n'êtes pas le seul fautif: Hollande, Cazeneuve et Le Drian le sont aussi, ainsi que tous les hommes et femmes politiques ayant exercé le pouvoir depuis ce fameux traité de Barcelone. L'homme me confirma par la suite ce que je savais déjà, c'est-à-dire que les frères Kouachi fréquentaient la mosquée Omar située derrière le Bataclan, tout comme les frères Abdeslam mais, à aucun moment, cela n'a attiré l'attention et a fait mettre le Bataclan sous surveillance bien qu'en plus, ils aient été déjà menacés devant les caméras de télévision pour l'appartenance du patron au milieu juif. La faute n'est plus à démontrer, elle s'apparente à de la complicité.

Puis, après cette conversation, nous avons abordé un sujet plus actuel car je lui demandais ce qu'il pensait de l'avenir de la France. Là, sa réponse a été cinglante: « Monsieur Jardin nous sommes foutus! Moi j'ai mis mes enfants à l'abri et je vais quitter la France pour aller en Corse car, là-bas, il n'y aura JAMAIS d'affaire Traoré car, au cas où ils voudraient nous emmerder, on ne les retrouvera que dans quelques années coulés dans une pile de pont. »

Moi qui ai encore la faiblesse d'y croire, j'en suis pour mes frais et cela me glace le sang. Notre entretien aura duré une heure et demie. Nous nous sommes quittés avec la promesse de nous revoir en présence de mon avocat, en vue des différentes échéances judiciaires que j'aurai à traverser.

Annexes

Intervention au procès Bendaoud

Monsieur le Président Mesdames et Messieurs de la cour, Madame l'avocat général

Tout d'abord je vous remercie de bien vouloir me donner la parole car nous victimes n'avons que très rarement l'occasion de nous exprimer et d'être entendus. Je suis Patrick Jardin papa de Nathalie Jardin assassinée lâchement sur son lieu de travail au Bataclan comme 130 autres personnes.

Je dois vous dire que je me suis astreint à assister à toutes les audiences aussi bien de la chambre correctionnelle que des audiences de votre Cour. J'ai été choqué des peines prononcées par le Tribunal Correctionnel à tel point que j'ai été il me semble par l'intermédiaire de mon avocat Maître Ducrocq le premier à interjeter appel. Pourquoi avoir fait appel? Il est hors de question bien entendu et de cela j'en suis persuadé d'accuser les dénommés Soumah, Assalam, et Bendaoud des meurtres perpétrés le soir du 13 novembre 2015 et les motifs d'accusation contre eux ne correspondent d'ailleurs pas à des crimes terroristes car dans ce cas-là nous nous serions retrouvés aux assises avec des jurés populaires.

Par contre, leur complicité avec Abaoud et Akrouh à mes yeux ne fait aucun doute.

Monsieur Soumah, lors de la première instance, a donné des explications plutôt évasives sur les conditions dans lesquelles il a ramené les deux terroristes à Bendaoud et je reste persuadé qu'il savait qui étaient Abaoud et Akrouh qui faisaient la une des clips sur internet pour leurs méfaits ces explications ne m'ont pas du tout convaincues loin de là et apparemment elles n'ont pas convaincues le ministère public puisqu'il est rentré en condamnation et a requis contre M. Soumah 5 ans de prison... 5 ans seulement pour avoir été complice d'attentats terroristes ayant fait 130 morts M. Soumah ayant déjà purgé 3 ans sera par le jeu des remises de peine libéré vraisemblablement dans un an maximum...

M. Ait Boulahcen devenu Assalam Youssef déjà quand

on sait quels sont les délais pour changer de patronyme je suis surpris de voir que lui a réussi un changement si rapide ayant la double nationalité il serait intéressant de savoir s'il a procédé à ce changement en France ou au Maroc... Peu importe, lui c'est l'islamiste pur, il fait des voyages comme en Mauritanie et on sait tous que, pour les musulmans, un voyage en Mauritanie n'est pas du tout anodin car la Mauritanie est une république islamique radicalisée d'où proviennent de nombreux djihadistes et, de par ses réponses plus qu'évasives, et notamment concernant les échanges téléphoniques avec sa sœur, la carte SIM jetée et la mémoire du téléphone complètement effacée et son comportement, je reste persuadé de son implication dans la mise à l'abri de son cousin dont il ne pouvait ignorer les funestes exploits. Il a beau jurer qu'il ne parlait plus à sa sœur Hasna, il ne m'a pas convaincu du tout, bien au contraire et je pense qu'Assalam est sûrement le plus dangereux des trois car le plus radicalisé.

Enfin j'en viens au cas Bendaoud lui, c'est un menteur professionnel il donne pour chaque fait 2 ou 3 explications et lorsqu'il se rend compte qu'il vient de dire quelque chose qui contredit une précédente version pour noyer le poisson il devient véhément, colérique et incontrôlable les analyses psychiatriques et psychologiques ont révélés qu'il était intelligent il ne m'appartient pas ici de mettre en doute les analyses d'experts bien au contraire mais s'il est intelligent il

ferait mieux de se servir de son intelligence pour faire autre chose que les multiples délits dont il s'est rendu coupable et s'il est intelligent pour moi il reste fou car vu son passé judiciaire il aurait dû se tenir tranquille. Là, bien au contraire, il s'approprie des appartements, vend de la drogue et s'en vante. Je me souviens d'ailleurs de sa réflexion en première instance: « Madame la Présidente, ma vie est foutue; je pensais ouvrir un deuxième point de deal. Maintenant, plus personne ne voudra s'associer avec moi. » Je me demande si les experts psychiatriques et psychologues ont eu connaissance de cette réflexion avant de rendre leur rapport... Quant à sa participation au logement des terroristes, pour moi cela ne fait aucun doute: il a loué son appartement en toute connaissance de cause. J'en étais déjà persuadé en première instance et le tribunal, dans son compte rendu, indique: « Il est exact que le prévenu a eu instantanément des doutes sur les personnes qu'il devait héberger... » Pour moi, ce ne sont pas des doutes: c'est une certitude. Les audiences devant votre cour n'ont fait que confirmer mon sentiment car, M. le Président, vous lui avez posé la question de savoir quels étaient les signes distinctifs d'Abaoud et il a répondu sans hésitation la proéminence de son nez et la particularité de ses lèvres. Or, au cours du débat, il nous a indiqué avoir serré la main d'Abaoud puis, par la suite, nous a déclaré: « Madame l'avocate générale, je l'ai regardé droit dans les yeux comme je vous regarde » et maintenant, malgré les particularités

du visage d'Abaoud, il voudrait nous faire croire qu'il ne l'a pas reconnu. Pour moi, c'est impossible. Alors qu'il ne l'ait pas logé par solidarité islamique, je lui en donne le crédit, le doute devant toujours profiter à l'accusé bien que, là aussi, vu le geste qu'il a fait lors de l'annonce de sa relaxe, j'aie un énorme doute – mais je suis certain qu'il a logé ces salopards en parfaite connaissance de cause, par appât du gain et peut-être aussi pour asseoir sa position de caïd du quartier. En tout cas, une de ses amies, une dénommée Hayet, affirme bien qu'elle pensait qu'il savait, vu le ménage et la préparation de l'appartement qu'il mettait à la disposition des terroristes. Il me semble qu'il aurait été intéressant d'entendre cette personne. En plus, il nous fournit une explication que je ne comprends pas bien: il nous dit faire le ménage de l'appartement pour recevoir ces locataires et il laisse très négligemment les deux rouleaux de scotch ayant servi à la confection de la ceinture explosive et sur lesquels on retrouve son ADN mélangé avec celui des deux terroristes bien en évidence dans son appartement. Comme à son habitude, car il a réponse à tout, il nous dit l'avoir laissé là... Curieux puisque, précédemment, il nous a indiqué qu'il était très scrupuleux sur la propreté des lieux qu'il louait. Je me pose donc la question: comment les deux terroristes auraient-ils fait pour confectionner cette ceinture si, par malheur, ces deux rouleaux de scotch n'étaient pas providentiellement dans cet appartement? Peut-être auraient-ils demandé à Bendaoud d'aller leur

en chercher chez Castorama? Tout cela ne tient pas debout. Devant votre cour, Bendaoud s'est plaint que, depuis 3 ans, il vit un enfer. Si cela peut le rassurer, moi et les autres victimes, c'est un enfer bien pire que lui que nous vivons et que nous vivrons jusqu'à la fin de notre vie – tout cela à cause de lâches et de salopards qui ont commis l'acte criminel le pire depuis la dernière guerre. Lui, lorsqu'il en aura fini avec la justice, s'il est assez intelligent pour reprendre une vie normale, ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Quant à ses affirmations faites devant son épouse dans un accès de colère affirmant qu'il a niqué la justice une fois et qu'il la reniquera une deuxième fois lors de son passage en appel devant votre cour, je veux bien admettre qu'il les a prononcées sous le coup de la colère mais je ne peux pas croire qu'un homme intelligent comme le décrivent les experts affirme de telles choses sans les penser réellement. C'est pour cela que je pense que ces trois accusés doivent avoir des peines exemplaires, même si cela ne nous rendra pas nos enfants ou nos parents mais, d'une part, pendant qu'ils seront en prison, la société ne risquera pas de subir leurs méfaits et, d'autre part, cela fera un exemple et un message fort pour ceux qui voudraient également se rendre coupables de complicité d'actes terroristes car, malheureusement, je pense que nous aurons d'autres attentats à déplorer - et, devant de tels faits, il me semble que la seule réponse que nous ayons, ce sont des peines exemplaires afin de dissuader

ceux qui auraient envie de les imiter.

Enfin, j'espère que les connaissances de Bendaoud, proches du président de la République dont il nous a fait part, n'influeront en rien votre décision car je ne vous cache pas que, pour ce qui concerne la première instance, j'ai quelques doutes. Je vous remercie de m'avoir écouté.

Lettre ouverte à Médine

Monsieur,

Nous n'avons jamais eu l'occasion de nous connaître. Tout ce que je sais de vous, je l'ai appris par Wikipédia puisque vous êtes un homme connu. À l'inverse, vous, vous ne me connaissez pas.

Je suis Patrick Jardin, le papa de Nathalie Jardin, lâchement assassinée par des islamistes ce sinistre 13 novembre 2015. Ils ont perpétré l'attentat le plus meurtrier commis sur notre sol depuis la dernière guerre mondiale!

Je suis âgé de 65 ans et – c'est important que vous le sachiez – je n'appartiens à aucun parti politique et n'ai jamais été encarté dans aucun parti, ayant bien trop d'aversion pour le monde politique qui a permis que de tels actes puissent avoir lieu en France. Regardez un peu sur internet, vous verrez. Sachez que je ne regrette pas un mot de ce que j'ai déclaré à cette époque devant les caméras de télévision.

Nathalie était une jeune femme de 31 ans. Elle a suivi une formation d'attaché de presse à l'EFAP après avoir obtenu brillamment un bac S, puis a entamé un doctorat de communication. Tout en continuant ses études, elle était l'attachée de presse d'un groupe, *Marcel et son orchestre*, puis des *Fatals Picards*. Son amour pour le milieu du spectacle et de la musique la poussa à entamer une formation d'ingénieur lumière, diplôme

qu'elle décrocha sans problème. Après l'obtention de ce diplôme, elle a eu différentes propositions d'emploi dont une émanait du Bataclan.

C'est sur mes conseils qu'elle a choisi cette salle dont elle était devenue un véritable fan, ne comptant ni sa peine ni ses heures. Elle ne vivait plus que pour cela. Véritable passionnée, tout en continuant à effectuer l'éclairage, elle travaillait aussi pour d'autres groupes comme *U2*, *Fatals Picards*, ou bien *Indochine*, souvent dans des salles aussi prestigieuses que l'Olympia.

J'ai appris que vous deviez vous produire au Bataclan les 19 et 20 octobre prochains. Il ne m'appartient pas de commenter vos chansons, je n'ai pas qualité pour le faire – et, après tout, chacun est libre de dire et de penser ce qu'il veut.

Cependant, j'ai lu vos textes. Certains, je ne vous le cache pas, m'ont profondément heurté, choqué et meurtri. Par exemple, je vous demande de comprendre ce que des paroles comme « les blancs sont des démons, des cochons d'aucune moralité ces incestueux nous ont barricadés les blancs sont des consanguins ces porcs blancs voient loin passe-moi une arme de poing je vais faire un pédophile de moins » « crucifions les laïcards comme à Golgotha » peuvent signifier pour des hommes et des femmes qui, comme moi, ont perdu ce soir-là un ou plusieurs de leurs proches dans des conditions que je vous demande d'imaginer. Après de tels drames, qui peut encore croire que vos paroles sont des messages de

paix?

Vos paroles vous appartiennent. Vous êtes libre de penser ce que vous voulez et cela ne regarde que vous et votre conscience.

Mais de telles paroles ainsi ont une portée renforcée par votre position au sein de l'islam et par votre qualité d'ambassadeur de l'association « Le Havre de savoir ». Cette dernière ne fait-elle pas la promotion des frères musulmans et ne défend-elle pas la position d'individus tels que Mohamed Merah, rendant de ce fait votre présence au bataclan inconcevable aux yeux des parents de victimes que nous sommes?

Imaginez un peu. Si un mouvement sioniste tuait Massoud Genghis ou Mekka, un de vos enfants. Accepteriez-vous qu'un chanteur juif revendiquant haut et fort sa haine des musulmans vienne chanter sur les lieux du crime?

Je ne le pense pas. Pourquoi? Car vous êtes un père comme moi je l'étais et vous n'accepteriez pas une telle situation et vous auriez raison.

C'est la raison pour laquelle, en tant que père, je vous demande d'annuler ce concert au bataclan sur les lieux où ma fille et 98 autres personnes ont rendu leur dernier souffle dans des conditions abominables.

Surtout, ne voyez pas dans ma demande quoi que ce soit de politique ou de religieux. Ce n'est qu'une question de respect pour les victimes de cet horrible attentat qui sont décédées ou qui continuent à souffrir

dans leur chair.

Par avance, je vous remercie et vous prie d'agréer mes sincères salutations.

Récentes attaques islamistes en France

11, 13 et 19 mars 2012, Toulouse et Montauban: 7 morts, 4 blessés.

23 mai 2013, La Défense: 1 blessé.

20 décembre 2014, Joué-lès-Tours : 3 blessés.

3 février 2015 Nice: 3 blessés.

10 avril 2015, Paris-Orly: 1 blessé.

19 avril 2015, Villejuif: 1 mort.

21 août 2015, dans le Thalys: 5 blessés.

13 juin 2016, Magnanville: 2 morts.

26 juillet 2016, Saint-Étienne-du-Rouvray: **1 mort** (le père Jacques Hamel), **1 blessé**.

3 février 2017, Paris: 2 blessés.

20 avril 2017, Paris: 1 mort, 2 blessés.

9 août 2017, Levallois: 6 blessés.

13 septembre 2017, Toulouse: 7 blessés.

1er octobre 2017, Marseille: 2 morts.

23 juin 2018, **Trèbes: 4 morts.**

Lettre à ma fille Nathalie

Ma très chère poussinette, comme t'appelait ta regrettée maman. Jamais je n'aurais imaginé un seul instant que je serais amené un jour à t'écrire une lettre que tu ne pourras jamais lire... C'est très difficile d'écrire *post mortem* à sa fille, mais ce livre auquel je me suis contraint m'y oblige.

Toi, tu me connais, tu sais que je l'ai écrit pour faire payer à ces ordures d'islamistes et à leurs complices, les politicards, tout le mal qu'ils nous ont fait, à toi, à ton frère et à moi. Tu le sais, je suis combatif, têtu et tenace, je ne lâche jamais rien. Oui, tu le sais, c'est comme ça dans la famille, ton papy était comme ça avant moi, il l'a montré dans sa lutte contre ces équipes socialocommunistes de Lille qui en voulaient à son entreprise. Il a su la sauver comme ton grand-oncle a su s'évader 11 fois pendant la dernière guerre. Oui, c'est bien comme ça dans notre famille, et ces ordures m'auront sur le dos jusqu'à ma mort car il faut qu'ils paient pour ce qui s'est passé comme doivent rendre des comptes ceux qui les ont laissé faire sans rien empêcher et ceux qui depuis 50 ans ont, par incompétence ou par complaisance, sans rien voir venir, ont laissé les islamistes envahir notre beau pays, donnant raison à Renaud Camus qui décrit très bien « le grand remplacement ».

Tu as toujours cru que, de mes deux enfants, ton frère était mon préféré. J'espère que, de là où tu es, tu

te rends compte à quel point tu avais tort. Je ne nie pas, et tu en conviendras, que j'avais des points communs avec ton frère comme le foot, la vitesse en voiture, les rallyes – entre hommes, c'est bien normal, mais cela n'a jamais voulu dire que j'avais une préférence. De même, toi, et c'est bien normal aussi, tu étais beaucoup plus proche de ta maman que ne l'était ton frère, les femmes ayant une sensibilité et des sujets de préoccupation qui n'appartiennent qu'à elles. Cela ne m'a jamais posé de problème et, même si ton style de vie était très éloigné de celui de ton frère, je vous aimais tous les deux aussi forts l'un que l'autre, de tout mon cœur et de toute mon âme. C'est certain, et je l'avoue aujourd'hui, je ne vous l'ai pas assez dit, du moins pas assez à votre goût. Mais, tout comme ton papy, et là aussi tu le sais, je ne suis pas un grand communicant (lui-même a oublié durant toute sa vie de me dire, ne serait-ce qu'une seule fois, qu'il m'aimait. Mais je le savais par son comportement, et puis, ma maman comblait ce manque, ce que la tienne n'a malheureusement pu faire jusqu'au bout).

Je me souviens des chahuts et de notre complicité du matin pendant que ta maman faisait sa toilette. Je me souviens des vacances où je vous demandais de faire un itinéraire pour combler la première semaine avant notre arrivée à Sainte-Maxime, comme je me souviens des leçons de natation avec comme récompense des tours de manège Mickey, les glaces chez Pierrugues, et les promenades en bateau et, plus tard, le ski nautique.

Tout cela me revient avec énormément d'émotion, vos vacances avec votre mère au Touquet où je venais vous rejoindre le week-end, ton amour pour les chevaux, les achats de bonbons au *Chat Bleu*. Je te revois choisir un à un tes bonbons, jusqu'à ce que ton petit panier déborde... Je ne peux plus passer devant ce magasin sans laisser échapper mes larmes, c'est très dur à chaque fois que j'y repense. Puis il y eut les premières vacances sans ta maman... Là, tout a été fini... Après, tu as décidé de passer tes vacances avec tes copains. Parfois, tu me consacrais quand même une petite semaine...

Dès ta naissance, j'étais en admiration devant ma poussinette. Tu as été une enfant très facile à élever, je n'ai jamais eu de gros problèmes et je t'en remercie. Tes études, brillantes et couronnées de succès, se sont passées sans aucune encombre, même si tu n'y as pas toujours mis un énorme entrain. Mais ça passait toujours. Je suis aussi très fier qu'en volley, tu aies réussi à te hisser au sein de l'équipe de National 2. Il y a bien eu ces quelques fumettes découvertes à Sainte-Maxime et, si elles m'ont mises dans une colère noire, tout est rentré rapidement dans l'ordre.

Je sais que tu as très mal vécu le départ de ta maman et je sais, pour l'avoir vécu moi aussi, combien ces moments sont difficiles à accepter. Aujourd'hui, je m'en veux de ne pas avoir été assez présent, mais rappelle-toi, tu en voulais à la terre entière et on ne pouvait plus t'approcher. Tu as alors mis des barrières entre toi et le

reste du monde, à peine voulais-tu voir quelques rares amis privilégiés. Tu m'en a même voulu pour la mort de ta maman que j'adorais, allant même jusqu'à raconter sur moi des choses absolument fausses, des choses me rendant coupable de son décès. Pour moi qui ai lutté deux ans et demi avec elle et qui ai occupé durant tout ce temps les rôles de papa et de maman, cela a été très difficile, d'autant plus que je venais de perdre ton papy peu de temps avant.

Je me souviendrai toujours de toutes tes remises de diplôme, surtout de celle où tu as eu celui d'ingénieur lumière. Je me souviens aussi des différentes propositions d'emploi, et quand tu m'as demandé mon avis. Parmi elles, une était en provenance du Bataclan... De suite, je t'ai conseillé de répondre favorablement à cette proposition car c'était une salle très connue. Je t'ai même dit que lorsque sur ton CV, les futurs employeurs verraient ce nom, ils seraient très impressionnés. QU'AI-JE DIT-LÀ? TOUS LES JOURS je m'en veux, j'ai l'impression d'avoir signé ton arrêt de mort. Si j'avais su à cette époque ce que je sais aujourd'hui sur le Bataclan et ses propriétaires, sur les menaces qu'avait subis cette salle de spectacle, sur la présence de la mosquée Omar juste derrière mosquée fréquentée par les frères Kouachi et Abdeslam, JAMAIS tu n'y serais allée, même si j'avais dû t'enfermer pour cela. Je t'ai précipitée dans la gueule du loup. Je m'en voudrai jusqu'à mon dernier souffle...

J'aurais tant voulu qu'à ton tour, tu te maries, que

tu aies, toi aussi, des enfants avec lesquels j'aurais pu jouer, leur apprendre à marcher, à nager, à jouer au foot. J'aurais tant voulu avoir une fin de vie normale, au milieu de mes enfants et petits-enfants, mais tout cela, une bande de salopards me l'a volé. C'est vraiment trop injuste et je ne pense pas mériter cela.

Mon dernier souvenir, rien que nous deux, restera ce 1^{er} janvier 2015 où nous sommes allés ensemble au Touquet une journée. Elle restera gravée à jamais dans ma mémoire. Hélas, cette année-là, nous ne t'avons pas vu l'été à Sainte-Maxime. En réalité, je t'ai peu vue durant cette année 2015. Soit tu travaillais pour le *Bataclan*, soit tu étais partie en tournée avec les *Fatals Picards* mais, heureusement, grâce au téléphone, j'avais régulièrement de tes nouvelles... Je continue à payer ton forfait depuis quatre ans et demi pour pouvoir entendre encore le son énergique de ta voix...

Je ne veux pas te quitter dans cette lettre sans te dire que ton frère a eu deux petites-filles, l'aînée a maintenant 14 mois. J'ai décroché dans le pêle-mêle de mon bureau une de tes photos à peu près au même âge. C'est ton portrait craché... et comble de hasard, Florence, la belle-mère de ton frère, la surnomme poussinette... La première fois, j'ai été choqué. J'ai eu les larmes aux yeux car, pour moi, tu es ma seule poussinette, mais comme cela a été dit sans aucune intention de faire le mal, maintenant, je m'y suis fait. Mais, en ce qui me concerne, je reste dans l'incapacité

de l'appeler poussinette.

Je t'aime, ma poussinette, tu me manques énormément. Depuis que tu es partie, je ne vis plus vraiment. J'essaie de survivre mais je te jure que cela n'est pas facile. Tous les jours, que ce soit en me levant ou en me couchant, je pense très fort à toi. Je suis obligé de me battre et de me forcer à vivre. Parfois, seul dans la nuit, comme un bébé, je pleure...

Alors j'ai écrit ce bouquin en ta mémoire. Je te le dédie pour que, plus jamais, il n'y ait d'autres Nathalie. Je sais que je vais être critiqué car certains diront que j'essaie de faire du fric sur ta dépouille; les gens sont orduriers. Moi, je ne suis pas comme ce salopard, frappé indubitablement du syndrome de Stockholm, qui s'est fait un ami avec le père de Samy Amimour, l'assassin de sa fille – ils ont écrit un bouquin ensemble pour sceller leur amitié portant l'ordurier et l'indécence à des sommets jamais atteints. Moi, je n'ai heureusement pas besoin de cela pour vivre et je ne pourrais jamais profiter de ta mort pour en retirer le moindre centime. Je pouvais, suite à ta disparition, rester tranquillement à la maison en ruminant ma peine et en profitant des quelques années qu'il me reste à vivre car, heureusement, je ne suis pas riche mais à l'abri du besoin – ce qui me permets de pouvoir vivre où je veux et comme je veux, ce qui est un grand luxe déjà. En luttant comme je le fais, je n'ai que des coups à prendre et rien à gagner. Mais la seule chose qui m'intéresse, c'est d'ouvrir les yeux des

Français sur le danger que cette merde de secte mortifère qu'est l'islam fait courir aux Français et à la France, afin que les Français n'aient plus jamais à déplorer de telles horreurs qui t'ont coûté la vie ni à subir la charia que les musulmans veulent instaurer - ce qui est déjà le cas dans certains quartiers. Alors je sais que ce sera dur et compliqué car je ne me fais aucune illusion: n'étant pas dans la bien-pensance, je ne serais sûrement jamais invité sur les plateaux télé pour faire la promotion de ce livre, les journaleux n'étant pas des gens courageux. En plus, étant subventionnés par l'État, ils n'oseront pas... de peur de perdre leurs subsides... Mais ce n'est pas grave. S'il le faut, je me déplacerai dans chaque librairie de France pour essayer de le vendre. Cela ne me dérange pas et, de surcroît, cela montrera à tous ces journaleux que, finalement, on peut très bien se passer d'eux. Aller au-devant des Français, c'est une démarche original que jamais un auteur n'a faite et cela me plaît car j'ai un capital sympathie important auprès des gens qui connaissent mon histoire. Faire des rencontres me sera, à mon avis, très utile et sera également très constructif, même și la tâche est immense!

J'espère que, de là où tu es, tu es fière de ton papa, que tu approuves toutes mes démarches. Pour moi, c'est la seule chose qui compte. Le « quand dira-t-on », je m'en fous; les critiques, je m'en fous: j'en tiens compte pour avancer mais c'est tout. L'important, c'est que mes enfants et maintenant mes petits enfants soient fiers de

leur père et grand père et que je puisse me regarder dans la glace le matin en me rasant.

Alors je te dédie ce livre et je sais que, là où tu es, tu me protégeras et que tu m'aideras, si tu approuves ma démarche.

JE T'AIME, MA PUCE. JE PENSE TRÈS FORT À TOI ET JE T'EMBRASSE TENDREMENT.

Table des matières

Prologue	7
La chute	11
Le plébiscite	93
Fragmentation	151
Le temps des isolats ou la reconquête	205
Épilogue	269

Achevé d'imprimer le 19 mai 2021, en la fête de Saint Pierre Célestin, Pape et confesseur, sur les presses d'ISI Print, pour le compte des Presses de la Délivrance.

> Imprimé en France Dépôt légal à parution.